This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

102

Vet. Fr. II A. 282

NOUVEAUX MEMOIRES,

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES,

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT ET DU COEUR,

COMME PRÉMICES.

NOUVEAUX MEMOIRES,

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT ET DU COEUR,

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS,

CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE, DIRECTEUR DE L'ACADEMIE ROÏALE DES SCIENCES ET DES BELLES LETTRES DE BERLIN,

ET PAR

MADEMOISELLE COCHOIS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE, chez

FREDERIC-HENRI SCHEURLEER.

M D C C. X L V.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

F. 4. H. S.
1747.

TABLE
DES
ARTICLES
ET DES
PARAGRAPHES,

Contenus dans ce Tome.

REFLEXIONS DIVERSES ET CRITIQUES SUR L'AMITIÉ, par Monsieur le Marquis d'ARGENS.

§. I. *Ce que les Anciens ont écrit sur l'Amitié, est souvent chimérique.* Pag. 1

§. II. *Définition de l'Amitié, selon le sentiment des anciens Philosophes.* 6

§. III. *Qu'il y a très peu d'Amitiés qui soient également réciproques.* 9

§. IV.

§. IV. *L'intérêt & l'amour-propre influent sur l'Amitié, & servent à la conserver.* Pag. 14

§. V. *Si l'on doit toujours regarder un Ami, comme pouvant devenir un jour notre Ennemi.* 26

§. VI. *Il est impossible qu'il se rencontre jamais entre deux personnes un accord parfait à l'égard des choses divines & humaines.* 37

§. VII. *De ce qu'ont pensé les Anciens sur le nombre des Amis qu'un homme peut avoir.* 44

§. VIII. *Il ne faut point confondre avec l'Amitié certains devoirs, certains sentimens de la nature, & certaines bienséances.* 51

§. IX. *Si l'on ne peut être heureux absolument sans l'Amitié.* 53

§. X. *Que l'Amitié nous fait gouter de grandes douceurs, & qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent avoir des Amis.* 59

§. XI.

§. XI. *Des Caractères propres à l'Amitié, & des précautions qu'il faut prendre pour l'entretenir.* Pag. 61

§. XII. *Si l'on peut lier une véritable Amitié avec une femme.* 65

ISABELLA MENDOSA. NOUVELLE ESPAGNOLE, par Mademoiſelle COCHOIS. 71

LETTRE de Mademoiſelle COCHOIS. 150

REFLEXIONS DIVERSES SUR LA CRITIQUE, par Monſieur le Marquis D'ARGENS.

§. I. *La bonne Critique eſt très utile à l'avancement des Sciences.* 153

§. II. *La fauſſe Critique eſt auſſi pernicieuſe que la bonne eſt utile.* 158

§. III. *Beaucoup de gens croient que c'eſt montrer de l'eſprit, que de ne rien approuver.* 162

§. IV. *Il eſt impoſſible, quelque bon que ſoit un Ouvrage, qu'il ait l'approbation de tout le monde.* Pag. 170

§. V. *Les Perſonnes, qui écrivent très bien, ſont quelquefois de très mauvais Critiques.* 174

§. VI. *Il y a de bons Ecrivains, qui ſe laiſſent emporter par la paſſion, & critiquent ce qu'ils eſtiment.* 185

§. VII. *La Rivalité de métier excite la Jalouſie.* 193

§. VIII. *Un zèle indiſcret nous fait condamner des choſes qui ne ſont point blamâbles.* 196

§. IX. *Les plus grands Auteurs ſont quelquefois, par l'envie de favoriſer les ſentimens qu'ils ſoutiennent, de fauſſes critiques.* 201

§. X. *Le deſir de montrer trop d'érudition, a rendu quelquefois diffus les plus grands Critiques.* 205

§. XI.

§. XI. *Quelques Auteurs critiquent des Ecrivains illustres, pour se faire connoître.* Pag. 211

§. XII. *Il y a des Ecrivains qui critiquent des Ouvrages, sans les avoir lûs.* 213

LETTRE *de Monsieur le Baron* DE Sw*** ; &c. *à Monsieur le Marquis* D'ARGENS. 222

LETTRE *de Mr. l'Abbé* CONTINI, &c. 225

LETTRE *de Monsieur le Baron* DE SPON, &c. 227

REPONSE *à la* LETTRE *de Monsieur* DE SPON, *par Monsieur le Marquis* D'ARGENS. 252

§. I. *Si le Vuide existe, & si existant, on doit le regarder comme un* rien, *un* non-être. 256

§. II. *Si le Vuide est contraire à la raison.* 261

§. III. *Si le Vuide est nécessaire au Mouvement.* 269

§. IV. *Si le Vuide est prouvé par les expériences, & s'il y a de la matière subtile.* 274

§. V. *Récapitulation.* Pag. 285

DIVERSES OBSERVATIONS SUR LA NATURE DE L'AIR, SUR SON RESSORT ET SA PESANTEUR.

§. I. *Sur ce que les Anciens ont pensé de l'Air.* 287

§. II. *Sur le poids de l'Air, & sur sa nature.* 291

§. III. *Sur le ressort & la pesanteur de l'Air, & sur les efforts de cette pesanteur.* 300

LETTRE *de Mr. d***. &c.* 303

SUPPLEMENT au Catalogue des Livres du Libraire, imprimeur de ce Livre.

NOUVEAUX MEMOIRES, POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE L'ESPRIT ET DU COEUR.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

RÉFLEXIONS DIVERSES ET CRITIQUES SUR L'AMITIÉ,

Par Monsieur le Marquis D'ARGENS.

---

§. I.

Ce que les Anciens ont écrit sur l'Amitié, est souvent chimérique.

LES choses élevées & sublimes, que les Anciens & les Modernes ont écrites au sujet de l'amitié, ne peuvent être reçues, comme des vérités, par ceux à qui l'expérience en a démontré la fausseté. Platon, Lucien, Ciceron nous ont laissé des Ouvrages, dans lesquels l'amitié

eſt dépeinte très ſouvent d'une manière différente de ce qu'elle eſt réellement. A force de vouloir la rendre divine, ils en ont totalement changé la nature, & ils ont plûtôt dépeint des ſentimens propres à une Intelligence céleſte, qu'ils n'ont développé les mouvemens & les inclinations du cœur humain.

J'examinerai avec tout le ſoin poſſible les opinions que je vais combattre, & ce ne ſera que ſur des faits, démontrés & prouvés par l'expérience journalière, que j'établirai mes raiſons. Pour bien connoître les hommes, il faut les étudier long-tems; il faut tâcher de démêler ce qui ſe paſſe dans leur intérieur, & ne jamais juger de leur cœur par leur eſprit. Les gens de Lettres ſont aſſez ſujets à ne raiſonner ſur les mouvemens du cœur que par les ſentimens de l'eſprit. Enfermés la plus grande partie de leur vie dans leur cabinet, la lecture ne peut ſuppléer au défaut de la ſociété; ils ne connoiſſent des hommes que leurs Ecrits. Ils jugent qu'ils ſont tels qu'ils s'y dépeignent; & l'expérience n'a pû leur apprendre que ces mêmes Ecrits qui les raviſſent, ſont des productions de l'eſprit, où le cœur ſouvent a très peu de part. Combien n'y a-t-il pas de Savans, qui, ſur la foi d'Ariſtote & de Ciceron, croient tout ce que les Anciens ont débité de cette amitié divine, & ſi pure, qu'elle ne s'eſt jamais trouvée chez les hommes? L'uſage

du

du monde desabuseroit bientôt ces Savans d'une erreur, que l'étude ne fera que fortifier.

Un des plus grands Auteurs du dernier siécle convient de bonne foi que l'expérience a détruit chez lui toute la créance qu'il avoit accordée aux opinions de quelques Philosophes au sujet de l'amitié. „ Je croiois, dit la Motte-le-Vayer, que „ c'étoit ôter le Soleil du Monde, que „ d'en bannir l'amitié. Il me sembloit „ que sans elle la vie n'étoit point vitale, „ pour parler comme faisoit Ennius, & je „ trouvois que les Romains avoient fort „ proprement nommé leurs amis *necessa-* „ *rios*, & l'amitié une *nécessitude*, sur „ l'impossibilité morale de s'en passer. „ Pour le présent, j'ai des sentimens con- „ traires à tous ceux-là, & je suis si con- „ firmé dans la créance que j'ai prise „ qu'il n'y a rien presque en toutes nos „ amitiés qui convienne à celle dont l'E- „ cole nous a donné les définitions, que „ je ne la considére plus que comme un „ nom vain, une belle chimère & une „ agréable illusion d'esprit. Hésiode a eu „ fort bonne grace quand il nous a repré- „ senté la fraude & l'amitié comme sœurs „ uterines, & toutes les deux comme fil- „ les de la nuit. Il n'y a rien de plus „ trompeur que ce que les hommes es- „ sayent de faire passer pour amitié dans „ le commerce ordinaire de la vie, & les „ ténèbres de la nuit conviennent très

„ bien à des choſes obſcures comme ſont
„ les amitiés de ce monde, où les plus
„ clair-voians ſont toujours contraints de
„ cheminer à tâtons, & d'avoüer enfin qu'ils
„ n'y voioient goute ".

Voilà un Philoſophe qui connoît le monde, qui convient de la fauſſeté des opinions que les Anciens, & les Modernes qui les ont ſuivis, ont eues ſur l'amitié. J'ai cité avec plaiſir les termes dont il ſe ſert, pour qu'on voie que je ne lui ai rien fait dire qu'il n'ait dit lui-même.

Ceux qui, en liſant ces Réflexions, ſeroient tentés de croire que je ne condamne certains ſentimens de Ciceron, de Platon, de Séneque, de Montagne, de Charron, que par prévention, & parce que je ne ſuis point ſuſceptible des douceurs de l'amitié, ſe tromperoient. Je ſuis perſuadé de trois choſes: c'eſt que l'amitié eſt utile aux hommes; qu'elle eſt pratiquée par les plus vertueux, & qu'elle doit être cultivée avec ſoin. Ainſi il s'en faut bien que j'aille, en condamnant certaines opinions de quelques Philoſophes, auſſi loin que la Motte-le-Vayer, & que je conſidére, ainſi que lui, l'amitié, dont ces Philoſophes parlent, *comme une belle chimère, un nom vain & une agréable illuſion d'eſprit.* Il eſt bon au reſte, pour prévenir le jugement précipité de quelques perſonnes qui ne connoiſſent point quel a été le caractère de la Motte-le-Vayer, de leur apprendre que ce grand homme, à qui M. Bayle,

le, M. Baillet & plusieurs autres Savans ont donné le nom du Plutarque François, joignoit un cœur très bon à un esprit excellent. Il nous apprend lui-même qu'il y a eu peu de gens qui aient eu plus d'inclination que lui à cultiver l'amitié. Il assûre qu'il n'est rien qu'il n'ait tenté dans sa condition pour essayer s'il étoit possible de copier quelqu'un de ces Originaux dont les Anciens ont parlé. Et s'il est contraint d'avoüer qu'*après beaucoup d'essais inutils, il n'a recueilli aucun fruit d'un si beau dessein, que la connoissance qu'on ne se peut rien promettre en cela, hors la gloire d'une si belle recherche*, il convient cependant qu'il a trouvé des amis qui lui ont rendu *des services essentiels*; mais il ajoute qu'à l'égard de cette amitié héroïque, & telle que l'inexpérience la lui avoit fait concevoir, il ne l'a jamais pû rencontrer, & que l'inutilité de ses poursuites l'a déterminé à n'accorder à cette amitié surnaturelle aucune existence *hors des Livres*; ce sont les mots dont il se sert. Je panche volontiers vers le sentiment de ce grand homme. Je le crois pris dans la Nature, & plus conforme à la vérité que celui de Ciceron, de Platon & d'autres Ecrivains qui les ont suivis; cependant j'aurois souhaité qu'il n'eût pas si fort abaissé l'amitié dont il croit les hommes susceptibles. Il n'en a pas eu, selon moi, une idée assez haute; c'est ce que je montrerai dans la suite de ces Réflexions. On peut regarder comme chi-

mérique, cette amitié héroïque dont parlent certains Philoſophes, & donner pourtant à l'amitié naturelle cette nobleſſe & cette vivacité qu'elle a dans les cœurs généreux. Ces Réflexions auront donc pour objet deux buts principaux; le premier, d'examiner en quoi les Philoſophes ont outré l'idée qu'ils ont eue de l'amitié; le ſecond, de développer la véritable nature de l'amitié, ſes effets & ſon utilité.

§. II.

Définition de l'Amitié, ſelon le ſentiment des anciens Philoſophes.

CIceron dit que ſi on lui demande ce que c'eſt proprement que l'amitié, il répond que c'eſt *une parfaite conformité de ſentimens ſur toutes les choſes divines & humaines, ſoutenue d'un amour & d'une bienveillance réciproque.* St. Auguſtin a fort approuvé cette définition; mais une raiſon pieuſe l'engageoit à ne point examiner ſi elle étoit bien juſte. Il trouvoit un avantage à croire qu'elle l'étoit. Il s'en ſervoit pour prouver qu'il n'y pouvoit avoir parmi les Païens aucune véritable amitié, puiſque cette conformité de ſentimens ſur toutes les choſes divines ne ſe rencontroit que chez les véritables Chrétiens. En admettant la définition de Ciceron,

ron, le raiſonnement de St. Auguſtin étoit très concluant; car cette conformité de ſentimens ſur les choſes divines ſuppoſe, comme l'a fort bien remarqué Mr. Dubois, qu'on en ait l'idée qu'on en doit avoir, & qu'on en ſoit touché comme on doit l'être. Or, tout cela manquoit chez les Païens. Les idées qu'ils avoient des choſes divines, étoient abſurdes, & la manière dont ils en étoient touchés, ridicule. D'ailleurs, à peine y avoit-il deux Païens qui penſaſſent de même ſur la Religion; ainſi l'amitié devenoit impoſſible entre eux. Il n'eſt donc pas étonnant que St. Auguſtin ait adopté cette définition, quelque fauſſe qu'elle fût, puiſqu'elle lui fourniſſoit le moïen d'attaquer ſes adverſaires avec avantage.

Platon avoit fourni à Ciceron l'idée qu'il donne de l'amitié. Ce Philoſophe Grec veut qu'un ami ne deſire que ce que deſire ſon ami; qu'il n'aime que ce qu'il aime; qu'il ne recherche que ce qu'il recherche; enfin qu'ils n'aient tous les deux qu'une même ame, qu'un même cœur & qu'un même eſprit. Sans cet accord parfait, ſans cette union ſurnaturelle, qui ne put jamais avoir lieu chez de foibles mortels, le joüet des paſſions & la victime des foibleſſes de l'humanité; ſans cet accord parfait, dis-je, Platon ne reconnoît point d'amitié.

Séneque, ſe laiſſant emporter par ſon imagination, ſe livre à des idées qui ne

ſont pas moins fauſſes que celles de Platon & de Ciceron. Selon lui, on ne fait un ami que dans le deſſein d'avoir quelqu'un pour qui l'on puiſſe mourir, pour qui l'on puiſſe aller en exil, enfin pour la vie & le contentement duquel on emploie tous ſes ſoins & toutes ſes attentions. Ces diſcours ne ſont point puiſés dans la Nature; l'eſprit les dicte & le cœur les dément. J'ôſe avancer hardiment que perſonne dans l'Univers n'a jamais eu l'idée de lier amitié avec quelqu'un pour avoir le plaiſir de mourir pour lui, ou de le ſuivre en exil. Je ſuis même aſſûré qu'un homme, qui, en commençant d'aimer quelqu'un, ſauroit qu'il aura le cou coupé, ou qu'il ſera banni pour cet ami, ſe hâteroit de finir une amitié qu'il préverroit lui devoir être auſſi préjudiciable. Ce prétendu plaiſir de pouvoir mourir pour ſon ami, n'exiſte que dans les Livres de ceux qui affectent d'étaler de grands ſentimens. On meurt pour ſon Païs, pour ſon Prince, pour ſon ami dans certaines occaſions où l'honneur nous force à ſacrifier notre vie; mais alors l'amour-propre, cette paſſion qui détermine toutes nos actions, nous force à prendre un parti, que nous voudrions pourtant bien, s'il étoit poſſible, nous diſpenſer de ſuivre.

Pour mieux développer les fauſſes idées que les Philoſophes ont eues de la nature de l'amitié, il faut examiner en détail trois

trois conditions qui ſont invinciblement attachées à la définition qu'ils en ont donnée. La première, c'eſt qu'il faut que l'amitié ſoit parfaitement mutuelle & réciproque ; la ſeconde, qu'elle ſoit ſans intérêt, & qu'elle n'ait d'autre but que le bien de l'objet aimé ; la troiſième, qu'elle uniſſe les deux amis par une entière conformité ſur les choſes divines & humaines.

§. III.

Qu'il y a très peu d'Amitiés qui ſoient également réciproques.

IL eſt bien difficile que ce retour qu'on demande dans l'amitié, ſe trouve également réciproque entre deux amis. Preſque toujours l'un d'eux aime moins que l'autre ; c'eſt une choſe dont l'expérience nous convainque. Or, ſi c'eſt une des conditions eſſentielles à l'amitié que d'être réciproque, dès que cette condition manque, l'amitié ne peut exiſter.

Nous ignorons nous-mêmes ſouvent ſi nous aimons bien véritablement nos amis. Nous ne refléchiſſons point aſſez ſur nous-mêmes pour démêler nos ſentimens, & ſoit par pareſſe, ſoit par prévention, nous nous connoiſſons très médiocrement. Il eſt fort ſingulier qu'ignorant juſqu'où va

notre amitié, nous prétendions connoître l'étendue de celle des autres, & juger qu'elle eſt réciproque à la nôtre. Enfin c'eſt une vanité bien ridicule & bien déplacée que celle de croire connoître mieux les ſentimens du cœur des gens avec leſquels nous vivons, que nous ne connoiſſons ceux du nôtre.

Nous ſommes trompés tous les jours par le peu de retour que nous trouvons dans nos amis. Ceux que nous croions les plus zélés, ſont au fond les plus indifférens; il faut que le hazard nous détrompe ſur leur compte. Nous nous païons, pendant un tems, de l'extérieur; nous nous laiſſons prendre à certaines avances, à des politeſſes engageantes, à de petits ſervices. Nous reſtons dans notre erreur, juſques à ce qu'une occaſion qui ſe préſente, nous fait connoître que nous ne devons rien eſperer d'eſſentiel de ces mêmes gens que nous avions cru ſi zélés pour nos intérêts.

Sondons-nous, examinons-nous, nous verrons que nous avons ſouvent païé d'une reconnoiſſance très legère nos plus fidèles amis. Ce n'étoit pas pour ceux, qui nous aimoient avec le plus de vivacité, que nous avions l'amitié la plus vive; nous l'accordions ſouvent à un homme, à qui nous étions preſque indifférens.

L'amitié naît dans nos cœurs par un mouvement, dont nous ne ſommes pas les maîtres. Elle produit le même effet que la

la ſympathie, & fait que nous nous attachons plûtôt à une certaine perſonne qu'à une autre, ſans que nous puiſſions dire la cauſe de notre inclination. Ciceron convient lui-même de cette force ſecrete qui nous détermine, malgré nous, à aimer un homme & à le préférer à un autre. „ Ce ſont des gens fermes & ſolides, dit-„ il, qu'il faut choiſir pour amis ; mais „ il en eſt bien peu, & il eſt même diffi-„ cile de les connoître, avant de les avoir „ éprouvés. Mais comment les éprouver „ que dans l'amitié même ; car l'amitié „ prévient le jugement & met hors d'état „ de faire l'épreuve dont on auroit be-„ ſoin?„ Or, ſi l'amitié prévient le jugement, ſi elle met hors d'état d'éprouver ceux qu'on aime, quelle certitude peut-on avoir de cette tendreſſe réciproque qui fait une des qualités eſſentielles de l'amitié? L'aveu de Ciceron, aveu qui s'accorde parfaitement bien avec les mouvemens du cœur humain, détruit entiérement la définition que les Anciens ont donnée de l'amitié. Car enfin, ou l'amitié ne peut jamais prévenir le jugement, puiſqu'alors il arriveroit qu'elle ne ſeroit point païée d'un retour réciproque ; ou ſi elle prévient le jugement, elle peut donc exiſter ſans ce retour réciproque.

Il y a beaucoup de gens qui ſe figurent être très chéris de quelques perſonnes qu'ils diſent être de leurs amis. Ces gens non ſeulement n'en ſont point aimés, mais

INST.-OXFORD-TAYLOR

mais même ils en ſont haïs. Preſque tous les Grands ſont dans ce cas. Ils penſent être aimés de ceux qui les entourent, qui leur font la cour, qui ſe glorifient d'être de leurs ſerviteurs; bien ſouvent ils n'ont pas de plus cruels ennemis. Rarement le favori d'un Prince aime le Prince. Il le flatte, il le careſſe, il emploie les ſermens les plus forts pour lui prouver ſon zèle. Le poſte qu'il occupe, lui eſt beaucoup plus cher que celui qui le lui donne. S'il eſpere d'augmenter de grade ſous le ſucceſſeur du Maître qu'il ſert, il maudit dans le fond du cœur l'Idole qu'il encenſe publiquement.

Chez les ſimples particuliers, la diſſimulation n'agit pas moins que chez les Courtiſans. Il eſt tel homme qui ſe croit obligé de paroître ami d'un autre, parce qu'il s'y trouve engagé par mille circonſtances. Il vit dans la même ſociété, il a les mêmes inclinations, les mêmes occupations, les mêmes engagemens; il faudroit qu'il prît un nouveau genre de vie, qu'il fît de nouvelles connoiſſances, s'il ne ſe diſoit point ami d'un homme dont il ſe ſoucie fort peu. Le nombre des perſonnes, dont l'amitié n'eſt fondée que ſur les bienſéances & les commodités de la ſociété, étant très conſidérable, peut-on eſperer de trouver dans une pareille amitié ce retour réciproque qu'elle demande néceſſairement, ſelon Ciceron? Je vais plus loin, & j'ai pour garant de mon ſentiment

timent la Bruyere. Entre des gens, qui s'aiment véritablement, le retour de la tendreſſe, loin d'être toujours réciproque, eſt même remplacé très ſouvent par une jalouſie involontaire, mais qui cependant ne ſe fait pas ſentir moins vivement. On voit des amis s'affliger, pendant quelques momens, du bonheur de leurs amis, & avoir beſoin, pour bannir ces mouvemens criminels de leur cœur, d'appeller à leur ſecours des ſentimens héroïques qui faſſent taire les impreſſions de l'amour-propre. „ La joie, dit la Bruyere, que l'on „ reçoit de l'élevation de ſon ami, eſt „ un peu balancée par la petite peine „ qu'on a de le voir au-deſſus de nous, „ ou s'égaler à nous. Ainſi l'on s'accor- „ de mal avec ſoi-même, car l'on veut „ des dépendans, & qu'il n'en coute rien: „ ſi l'on veut auſſi le bien de ſes amis, & „ s'il arrive, ce n'eſt pas toujours par s'en „ réjoüir que l'on commence". Voilà le cœur humain développé parfaitement, & il y a plus de vérité dans ces courtes réflexions du Philoſophe moderne, qu'il n'y en a dans tous les Traités pompeux que quelques Anciens ont écrits ſur cette amitié ſurnaturelle qui ne ſe trouve jamais chez les hommes.

§. IV.

il ſauve ſon ami, parce qu'il craint de n'en point retrouver: n'eſt-ce pas ſon propre intérêt qui le guide? Il s'enſuit de ſon raiſonnement que s'il avoit cru pouvoir trouver un autre ami, & qu'il eût appréhendé de n'avoir point de femme, il eût laiſſé périr ſon ami.

Séneque, grand partiſan de l'amitié héroïque & ſans intérêt, conſole un de ſes amis de la perte de ſon fils, par des raiſons qui partent du même principe que celui qui faiſoit agir Abauchas. *Si tu ſupportes avec tant de foibleſſe*, lui dit-il, *la mort de ton fils, que ferois-tu donc ſi tu avois perdu un ami, qui eſt la plus grande perte que l'on ſauroit faire?* Selon Séneque, il eſt donc permis d'être plus ſenſible à la perte d'un ami, qu'à celle d'un enfant, parce que la première eſt plus grande. N'eſt-ce pas là regretter les choſes, ſelon qu'elles nous paroiſſent plus ou moins utiles, plus ou moins avantageuſes? N'eſt-ce point meſurer notre triſteſſe à notre intérêt, & notre douleur à ce qui touche notre amour-propre? Plus on examine les raiſonnemens qu'ont faits certains Auteurs pour montrer que l'intérêt ne ſe rencontre jamais dans la véritable amitié, & plus on découvre que ces Philoſophes ne démêloient point les différens mouvemens du cœur. Ils expliquoient ſouvent, d'une manière entiérement oppoſée à la Nature, les ſentimens les plus ſimples, & donnoient pour des preuves de leurs opinions,

nions, les choſes qui leur étoient les plus contraires.

Ciceron a tort d'inſulter Epicure, & de lui reprocher qu'il conſidére l'amitié par les avantages qui en reviennent. Epicure penſoit naturellement, & conformoit ſon ſentiment à la vérité. En vain Ciceron dit, en parlant de ce Philoſophe, que les gens qui aiment les plaiſirs & qui s'y livrent, ne méritent pas d'être écoutés ſur le ſujet de l'amitié, qu'ils ne connoiſſent ni par la raiſon, ni par l'expérience. En vain ajoute-t-il qu'il ne faut pas s'étonner que leur penſée ſe portant à une choſe auſſi baſſe & auſſi mépriſable que l'intérêt, ils ſoient incapables de ſe propoſer rien de noble, de grand, de divin. Toutes ces phraſes, ou ſi l'on aime mieux, toutes ces ſentences ſont peu conformes à la nature du cœur, & ſont détruites de fond en comble par l'expérience.

Lorſqu'on me dira que l'on ne veut dans l'amitié que l'amitié même, & non pas les avantages qui peuvent nous en revenir, & le contentement de notre amour-propre, je répondrai hardiment que ce diſcours eſt une chimère. Le fort de l'humanité eſt tel, qu'un homme ne recherche & ne chérit ardemment une choſe, que par l'uſage qu'il en peut retirer, ou par la ſatisfaction qu'elle lui procure. Chacun a en ſoi-même la conviction de cette vérité.

Nous ne nous contentons pas de nous attacher à tout ce qui nous flatte, mais nous rompons tous les liens qui nous attachoient à quelque objet, dès qu'il nous nuit. Notre violence & notre emportement vont si loin quelquefois, que nous n'épargnons pas même les choses les plus sacrées. Nous ruinons les Autels, nous renversons les statues des Dieux, si nous croions avoir à nous en plaindre. Alexandre, irrité de la mort de son ami Ephestion, & du peu d'effet que les remèdes avoient produit pour sa guérison, fit mettre le feu au Temple d'Esculape. Combien ne voit-on pas de gens tous les jours qui outragent cruellement les personnes qu'ils ont le plus aimées & le plus respectées, parce qu'il survient entre eux quelque démêlé où l'intérêt a part, ou bien dans lequel l'amour-propre est blessé? Pour brouiller, dit Epictete dans Arrien, les plus grands amis, il n'est pas nécessaire de faire naître entre eux l'intérêt d'une couronne, ou de la possession d'une beauté charmante, il suffit de celui d'un héritage ordinaire, d'une somme médiocre, d'une simple charge, d'un poste, ou d'un emploi recherché. Cet intérêt produit entre les meilleurs amis le même effet qu'un morceau de viande, jetté au milieu de plusieurs chiens qui badinent & qui se caressent. A peine apperçoivent-ils la proie, qu'ils se mordent & se déchirent.

Il

Il n'eſt pas beſoin d'un intérêt mercénaire pour brouiller les meilleurs amis; un ſimple mot qui bleſſe l'amour-propre, une critique un peu ſévère; que dis-je? un applaudiſſement, qui n'eſt point aſſez marqué, refroidit & détruit l'union de deux amis. Combien de gens d'eſprit, après avoir été pluſieurs années très liés, ſe ſont brouillés cruellement pour quelques diſcours qui bleſſoient leur amour-propre? Ceux, qui connoiſſent l'hiſtoire de la République des Lettres, ſavent que preſque tous les Savans qui ont été les plus diviſés, avoient été auparavant très amis. Je pourrois citer ici pluſieurs exemples; mais je me contenterai d'alléguer ceux de Bayle & de Jurieu, de Molière & de Racine. Il me ſeroit aiſé de joindre à ces deux exemples pluſieurs autres de quelques Ecrivains qui vivent encore, & qui ſont très connus.

Les preuves, que Ciceron apporte pour montrer que l'intérêt ne peut avoir part à la véritable amitié, ne ſont que des pétitions de principe. Il prétend que ſi l'utilité & l'intérêt étoient le principe de l'amitié, elle ceſſeroit dès que les intérêts changeroient; au-lieu que les véritables amitiés ſont éternelles, parce que la nature ne change point, & qu'elle eſt toujours ce qu'elle eſt. Mais on ne préciſément le principe ſur lequel Ciceron fonde ſon raiſonnement. D'ailleurs, avant de conclure que les véritables amitiés

ſont éternelles parce que telle eſt leur nature, il faut avoir prouvé qu'il ſe rencontre de telles amitiés. Or, c'eſt ce qu'on nie, & qu'on nie fondé & appuié ſur l'expérience. Et quant à ce que dit Ciceron que ſi l'utilité & l'intérêt étoient le principe de l'amitié, elle ceſſeroit dès que les intérêts changeroient, c'eſt une vérité manifeſte, de laquelle il ne doit pas conclure que l'amitié eſt ſans intérêt, puiſqu'elle ne change point, mais bien plûtôt qu'elle eſt intéreſſée, puiſqu'elle change ſelon les intérêts, ainſi que nous le voions tous les jours. Ciceron aura pour lui, ſi l'on veut, les ſpéculations & les idées abſtraites; & le ſentiment, contraire au ſien, ſera fondé ſur l'expérience & ſur les idées claires.

Séneque s'explique d'une manière ſi ſingulière ſur le deſintéreſſement de l'amitié, que s'il falloit ſuivre ſon ſentiment, on feroit un ami pour avoir le plaiſir de le conſidérer comme une belle ſtatue. Selon lui, quoique le Sage puiſſe ſe ſuffire à lui-même, il doit cependant rechercher l'amitié, dans la ſeule vûe qu'une vertu ſi excellente ne demeure point inutile. Mais il faut qu'il ſe garde de penſer comme Epicure, qui diſoit qu'il étoit charmé d'avoir un ami pour en recevoir les ſervices qui ſont attachés à l'amitié; pour avoir quelqu'un qui le ſoignât dans ſa maladie, qui le ſecourût s'il étoit en priſon, ou dans la miſère, qui le défendît contre

ſes

ſes-ennemis. Quiconque, ſelon Séneque, ſuit de pareilles idées & aime ſes amis dans de pareilles vûes, n'a aucune amitié. Ainſi, ſelon Séneque, il faut conſidérer ſes amis comme des gens de qui nous ne devons attendre aucun ſecours; il faut les chérir comme ces beaux tableaux, qui ne nous procurent d'autre plaiſir que celui de les conſidérer & de les poſſeder. En vérité tous ces raiſonnemens, à force d'être élevés, deviennent non ſeulement faux, mais même ridicules, & ſeroient capables de dégouter de l'amitié les génies foibles qui n'en connoîtroient pas le chimérique.

Il y a eu quelques Modernes qui ont adopté pluſieurs idées des Anciens ſur l'amitié. Le plaiſir de ſoutenir une opinion qui leur a paru héroïque, les a ſéduits; ils ont ſacrifié la vérité ſimple à des fauſſetés brillantes. Mr. de Saci a donné un Traité de l'amitié fort bien écrit, dans lequel il y a pluſieurs choſes très utiles. Il a cependant adopté preſque toutes les maximes des Anciens, & a débité les choſes les plus ſublimes, mais les moins réelles ſur cette prétendue amitié, dépouillée de tout intérêt & de tout ſentiment d'amour-propre. Comme il eſt difficile de ſoutenir long-tems une fable, ſans qu'il entre quelque choſe dans nos diſcours, qui ſert à nous convaincre de menſonge, Mr. de Saci avoüe en termes formels en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, que

l'intérêt fait échoüer les plus grandes amitiés. Loin que l'égalité des conditions soit néceſſaire, ſelon lui, à l'amitié, elle lui eſt ſouvent funeſte, parce qu'il y a peu d'unions ſi fortes entre les hommes, que l'intérêt ne vienne à bout de rompre. *L'oppoſition*, dit-il, *des intérêts eſt l'écueil, où, à la honte de l'humanité, l'on voit échoüer tous les jours les amitiés les plus longues & les plus heureuſes.* Si l'intérêt détruit les amitiés les plus *longues* & les plus *heureuſes*, comment ne regnera-t-il point dans ces mêmes amitiés? Soutenir qu'une choſe en détruit une autre, & qu'elle n'a cependant aucune influence ſur elle, c'eſt vouloir éprouver juſqu'où peut aller la licence du Paradoxe.

Le même Mr. de Saci, toujours partiſan zélé de l'amitié ſans intérêt, dit vers la fin de ſon Ouvrage: „ C'eſt à l'amour-propre mal, dompté, que l'on doit „ ſans ceſſe faire la guerre, ſi l'on veut „ que l'amitié ſoit durable & conſtante. „ Elle n'a point de plus dangereux ennemi. C'eſt lui qui en ébranle les fondemens les plus ſolides, c'eſt lui qui en „ délie les nœuds les plus étroitement „ ſerrés. Repaſſez dans votre eſprit tant „ d'amitiés célèbres, qui, après avoir été „ propoſées comme des modèles, ſont „ devenues, par des ruptures ſcandaleuſes, de triſtes exemples de la foibleſſe „ humaine". L'amour-propre, au jugement même de Mr. de Saci, eſt l'ennemi

le

le plus dangereux de l'amitié. Il délie les nœuds des amitiés les plus célèbres; il faut donc que dans tous les tems & dans toutes les occasions il influe sur nos démarches auprès de nos amis. Nous ne pouvons être certains de les aimer toujours, qu'autant que nous nous dépouillons de cet amour-propre. Mais je soutiens que demander à l'homme qu'il soit sans amour-propre, c'est exiger de lui qu'il cesse d'être homme. Le sentiment, par lequel il est porté à n'aimer & à n'estimer rien autant que lui, est né avec lui-même. Considérons toutes les démarches des humains, nous verrons que l'amour-propre les a occasionnées. Remontons, s'il se peut, jusqu'à l'origine des malheurs du premier homme; nous trouverons que l'amour-propre les a causés. Il est donc inutile de prétendre que nous puissions jamais nous dépouiller de l'amour-propre, puisque c'est un sentiment inné, qui fait partie de l'essence de notre nature; par conséquent cet amour-propre doit influer sur toutes nos actions & sur celles qui regardent l'amitié, de même que sur les autres. Si les hommes blessent cet amour-propre, nous les haïssons; s'ils ne le satisfont point, nous ne les choisissons point pour nos amis.

On peut, dira-t-on, ne pas détruire l'amour-propre, & lui donner cependant des bornes. J'en conviens, & ce doit être la principale occupation d'un Philo-

ſophe; mais les ſoins qu'on prend de modérer ſes mouvemens, n'empêchent pas pourtant qu'on n'agiſſe conformement à leur impreſſion, & qu'on ne veuille les contenter. L'amour-propre, qui n'eſt point retenu, croit que tout eſt fait pour lui, & rapporte tout uniquement à ſoi-même, ſans aucun égard pour les autres. L'amour-propre, modéré par la vertu, cultivé par la ſageſſe, poli par l'uſage du monde, rend à chacun ce qui lui appartient, pour obtenir ce qu'il croit lui être dû, & a des égards pour les autres, afin qu'on en ait pour lui. Mais il ſubſiſte toujours, & ſi on le bleſſe, s'il n'eſt point ſatisfait, s'il ne trouve point ſon intérêt, il ſe révolte & ſecoüe le joug qu'on voudroit vainement lui impoſer. Il n'y a perſonne qui ne ſente en lui-même ces vérités inconteſtables, & à qui, dès qu'il voudra refléchir, l'expérience ne donne là-deſſus autant de connoiſſances que tous les Philoſophes voudroient lui en communiquer.

C'eſt, en examinant les mouvemens de l'amour-propre, qu'on découvre la principale cauſe de bien de belles actions qu'on attribue uniquement à l'amitié, & auxquelles cependant elle n'a qu'une part acceſſoire. Pluſieurs Ecrivains ont célebré la mémoire de deux amis, dont l'un, étant condamné par un Tyran à mourir un certain jour, lui demanda de pouvoir aller régler quelques affaires domeſtiques, en

en donnant caution. Sa demande aiant été accordée, son ami se remit en prison à sa place. Le tems de la condamnation arrivé, il vint le relever. Le Tyran, touché d'une action si belle, fit grace à celui qui devoit mourir, & pria les deux amis de le recevoir pour troisième dans une amitié aussi généreuse. Je ne veux point chercher à rabaisser & avilir la gloire d'une action qui fait tant d'honneur à l'humanité; mais je ne puis m'empêcher d'en chercher la première cause dans l'amour-propre, bien entendu & bien conduit. L'ami, qui se mit en prison, contentoit son amour-propre, en s'offrant de servir de caution. Sa vanité étoit flattée qu'on sût qu'il risquoit sa vie en faveur de son amitié. D'ailleurs connoissant son ami, il devoit juger en lui-même qu'il ne courroit aucun risque. Le même point d'honneur, qui l'obligeoit à répondre pour son ami, obligeoit ce même ami à venir se mettre en prison au tems précis. Ce simple point d'honneur, sans que l'amitié s'en mêle, a fait faire, & fait faire encore tous les jours des choses aussi fortes. Avant la défense des duels, n'expose-t-on pas sa vie pour servir de second à une personne, que souvent on connoissoit à peine? Ce n'est donc point une marque d'une amitié bien surprenante, que celle d'être caution pour son ami, ni une chose bien singulière, que celle de tenir la parole qu'on

lui avoit donnée de le retirer de prison, en s'y remettant. L'honneur exige toutes ces différentes actions, & par conséquent l'amour-propre, bien entendu, doit les faire exécuter. Ne voions-nous pas tous les jours que le même homme qui se brouillera avec son ami pour un léger intérêt, se sera battu pour lui peu de tems auparavant? L'amour-propre aura réglé ces démarches différentes, & qui paroissoient si diametralement opposées, lorsqu'on ne cherche pas à découvrir la véritable raison qui les a occasionnées.

****

§. V.

Si l'on doit toujours regarder un Ami, comme pouvant devenir un jour notre Ennemi.

L'Intérêt & l'amour-propre entrant dans toutes les amitiés, il s'ensuit de là une question assez importante à examiner; c'est de savoir si l'on doit suivre la maxime de ceux qui prétendent qu'en aimant, nous devons toujours penser qu'il n'est pas impossible que nous ne venions à haïr ceux que nous aimons. Ciceron assûre que Scipion trouvoit cette précaution odieuse, & la regardoit comme de toutes les choses la plus contraire à l'amitié. Il ne pouvoit croire que ce prétexte fût de Bias, un des sept Sages de la Grèce,

ce, à qui on l'attribue; mais plûtôt de quelque cœur mal fait, ou de quelque ambitieux qui rapportoit tout à son élevation.

Aristote avoit prévenu Ciceron dans cette opinion. Ce Philosophe Grec soutient que la moindre crainte au sujet d'un ami, est l'effet d'une mauvaise défiance; parce que l'amitié des hommes vertueux devant être perpétuelle, ce n'est pas être ami, que de n'aimer pas toujours.

Plusieurs Modernes, qui ont embrassé ce sentiment, paroissent persuadés qu'on ne sauroit être ami d'une personne dont on pense qu'on peut devenir ennemi. Montagne, qui avoit adopté toutes les idées de Platon, de Ciceron, de Sénequé, &c. sur l'amitié héroïque, prétend que la moindre précaution avec un véritable ami est un crime irrémissible. „ Qu'on ne „ mette pas, dit-il, en ce rang ces au„ tres amitiés communes: j'en ai autant „ de connoissance qu'un autre, & des „ plus parfaites de leur genre; mais je ne „ conseille pas qu'on confonde leurs rè„ gles, on s'y tromperoit. Il faut mar„ cher en ces amitiés la bride à la main, „ avec prudence & précaution. La liai„ son n'est pas nouée en aucune manière „ qu'on n'ait à s'en défier. Aimez-le „ (disoit Chilon) comme aiant quelque „ jour à le haïr: haïssez-le, comme aiant „ à l'aimer. Ce précepte, qui est si abo„ minable en cette souveraine & mai„ tres-

„ treſſe amitié, il eſt ſalubre en l'uſage „ des amitiés ordinaires & coutumières ".

Charron eſt du même ſentiment que Montagne. Il veut que ce ne ſoit que dans une amitié médiocre & commune qu'on puiſſe uſer de quelque prévoiance avec ſes amis; mais il croit que cette prévoiance eſt très blamâble dans la véritable amitié, & qu'elle la ruine entiérement. „ La commune amitié, dit-il, reçoit & „ a beſoin de pluſieurs règles & précau- „ tions données par les Sages, dont l'une „ eſt d'aimer ſans préjudice de la piété, „ de la vertu, de la vérité . . . L'autre „ eſt d'aimer comme ſi l'on avoit à haïr, „ & haïr, comme ſi l'on avoit à aimer, „ C'eſt-à-dire, tenir toujours la bride en „ main, & ne s'abandonner pas ſi profuſé- „ ment, que l'on s'en puiſſe repentir ſi „ l'amitié venoit à ſe dénoüer . . . Or, „ toutes ces leçons, très ſalutaires ès „ amitiés ordinaires, n'ont point de lieu „ en cette ſouveraine & parfaite amitié ".

Un Philoſophe moderne, qui connoît le cœur humain auſſi bien que Charron & Montagne pouvoient le connoître, eſt de leur opinion. C'eſt la Bruyere, qui, ſans avoir pris les ſentimens outrés des Anciens ſur cette amitié héroïque & chimérique qu'ils ont peinte, ſemble pourtant deſapprouver la prévoiance & la précaution dans l'amitié, comme une défiance nuiſible, & même pénible. La queſtion dont il s'agit, étant très impor-

tante

tante & fort utile à la tranquillité de la vie, & n'étant point du sentiment *qu'on ne doit prendre aucune précaution avec ses amis*, je citerai ici les propres mots de la Bruyere, comme j'ai cité ceux de Montagne & de Charron. J'examinerai ensuite si ces Ecrivains sont fondés dans leur opinion, & je ferai voir que par leurs propres maximes il y a de l'imprudence à ne point user de prévoiance dans quelque amitié que ce soit. Ecoutons d'abord la Bruyere. „ Vivre, dit-il, avec ses ennemis comme s'ils devoient être un jour nos amis, „ & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les „ règles de l'amitié; ce n'est point une „ maxime morale, mais politique ".

Je viens actuellement à l'examen du sentiment que je condamne. Je crois avoir démontré évidemment qu'il n'est aucune amitié à laquelle l'intérêt & l'amour-propre n'aient part. J'ai prouvé, & prouvé par l'aveu même de plusieurs partisans de l'amitié héroïque, que l'intérêt & l'amour-propre brouilloient souvent les meilleurs amis. M. de Saci, fidèle sectateur de Ciceron, en convient. Il avoüe qu'*il est fort triste qu'un bien aussi précieux que l'amitié, & que ce qui est le fruit & la récompense de la vertu, soit sujet au caprice & au pouvoir de la fortune.* Ciceron lui-même ne peut s'empêcher d'avoüer que l'amitié chez les plus grands hom-

hommes est quelquefois sujette au changement, & qu'il y a des cas où la rupture entre deux amis est inévitable. Il rapporte à ce sujet l'exemple de Scipion, qui se brouilla avec Metellus, son ancien ami & son Collègue, pour ne pouvoir convenir avec lui sur les affaires de la République. Après des aveux aussi formels des ruptures qui arrivent entre les meilleurs amis, pourquoi ne sera-t-il pas de la prudence de ne point confier certains secrets à une personne, dont nous n'avons, & dont nous ne pouvons jamais avoir aucune certitude d'être toujours l'ami? N'y a-t-il pas de l'indiscrétion, & même de l'étourderie à négliger une précaution qui peut nous être utile?

Si l'on étoit assuré que la véritable amitié ne peut jamais être détruite, je conviendrois que la maxime d'aimer comme si l'on devoit haïr un jour, seroit condamnable; mais puisque l'on convient que les meilleurs amis peuvent cesser de l'être, on a tort de prétendre qu'on confie à quelqu'un, qu'on craindra peut-être un jour, des secrets qu'on voudroit qu'il ignorât pour lors. Ciceron, & la Bruyere après lui, ont beau dire qu'*on doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.* Nous ne pouvons jamais être sûrs du cœur des hommes lorsque l'intérêt & l'amour-propre les guident

dent & les animent, & puisque ce même intérêt & ce même amour-propre les obligent à rompre leur amitié, à manquer à leur ancien engagement, à commettre enfin une faute considérable, pourquoi ne peuvent-ils pas leur en faire faire une seconde & les porter à blesser la discrétion, comme ils ont blessé l'amitié?

Quelle sûreté a-t-on qu'un homme qui rompt les anciens liens qui l'attachoient, qui oublie les services qu'il doit avoir reçus dans une longue amitié, qui par son inconstance consent d'être naturellement regardé de tout le monde comme une personne sans discernement & sans goût, puisqu'il a prisé si long-tems une chose qui lui paroît mépriſable, & qu'il veut qu'on croie telle par la conduite qu'il tient; quelle sûreté, dis-je, a-t-on qu'un homme, qui pense aussi mal, se contiendra dans les bornes d'une indifférence honnête? Si l'on veut raisonner juste, on conviendra que celui, qui se fera précautionné contre les caprices & la mauvaise humeur d'un tel homme, aura agi très prudemment.

Les partisans de l'amitié héroïque & sans intérêt conviennent que la maxime d'aimer, comme si l'on devoit haïr un jour, est très salutaire dans l'amitié commune. Or, s'il est prouvé, comme il l'est, qu'il n'y a point d'amitié où l'amour-propre & l'intérêt n'aient part, & que l'amitié héroïque est une chimère, il

doit

doit l'être auſſi, même par le ſentiment des partiſans de cette amitié héroïque, que la précaution eſt néceſſaire dans l'amitié.

Ciceron étoit ſi peu certain que l'on ne pouvoit jamais paſſer de l'amitié à la haine, qu'il donne des préceptes aux amis qui pourroient ſe trouver dans le cas. „ Prenons garde, dit-il, de ne paſſer de „ l'amitié à une inimitié outrée, d'où il „ naiſſe des démêlés & des querelles, & „ qui aille juſqu'à s'attaquer l'un & l'au„ tre par des injures, & à ſe déchirer „ par des médiſances. Mais quand l'un „ des deux iroit juſqu'à cet excès, il faut „ que l'autre le ſupporte par reſpect pour „ l'ancienne amitié, à moins que ce ne „ ſoit quelque choſe d'atroce & d'inſup„ portable ". Or, ſi dans une rupture un ami fait quelque injure trop forte à l'ami qui l'abandonne, il eſt donc permis, au jugement de Ciceron, à celui-ci d'uſer de repréſailles. De là je conclus deux choſes. La première, que Ciceron convient que deux anciens amis qui ſe brouillent, peuvent avoir des démêlés ſanglans. La ſeconde, qu'il faut ne pas faire uſage de la raiſon, pour ne pas ſentir qu'il eſt très malheureux d'avoir confié certains ſecrets à un homme avec lequel on eſt obligé d'agir violemment. On ſeroit fort heureux alors d'avoir ſuivi la prudente maxime de Bias.

Pluſieurs perſonnes ont fait la triſte expérience de s'être trop livrés à leurs amis,

amis, & ont essuié le même sort que Cardan. Ce Philosophe nous apprend dans sa vie qu'il n'avoit jamais reçu de si mauvais offices que de ceux qu'il avoit pris soin de s'acquérir pour amis. Je m'étonne en vérité que des gens, aussi sensés que l'ont été les Anciens & les Modernes que je réfute, aient blâmé si aigrement une maxime très utile & très nécessaire à la tranquillité & au repos de la vie. Les Turcs ont dans le langage franc un excellent proverbe, *Fidar bono, non fidar melio; Il est bon de se fier, & encore mieux de ne point se fier.*

Je suis persuadé que plusieurs des Philosophes qui ont débité dans leurs Livres tant de pompeuses & sublimes choses contre le précepte de Bias, suivoient dans le particulier ce qu'ils condamnoient dans le public. Ils se laissoient emporter, en écrivant, à leur imagination; mais lorsqu'ils étoient à eux-mêmes, ils agissoient conformement aux mouvemens d'une raison plus éclairée & plus solide. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Aristote, qui a tant parlé contre les précautions qu'on prend avec ses amis, avoit coutume de dire très souvent, s'il faut en croire Diogène Laërce: *O mes amis! il n'y a point d'amis.* C'étoit un des préceptes qui lui étoient les plus communs dans la société. On peut dire, en faveur d'Aristote, qu'en adoptant sa maxime, on ne court aucun risque d'admettre qu'on peut tout confier

aux amis, puiſque n'y en aiant point, on ne ſauroit jamais devenir indiſcret. Mais il s'enſuit auſſi de là que tout ce qu'Ariſtote a débité dans quelques-uns de ſes Ecrits ſur l'amitié ſans intérêt, eſt une fable, de ſon propre aveu.

Une choſe, très néceſſaire à obſerver dans la queſtion dont il s'agit, c'eſt qu'il ne dépend pas de deux amis, quelque ſages & quelque prudens qu'ils ſoient, quelque peu d'amour-propre qu'ils aient, d'être toujours unis. La durée de l'amitié eſt indépendante de nous, malgré nos précautions. Quelque tendreſſe que nous aions pour nos amis, ſouvent une fatalité, que nous ne pouvons ni prévoir, ni prévenir, nous force malgré nous à rompre avec eux. Il faut un concours très rare d'une infinité de circonſtances différentes pour former une union parfaite entre les amis; il ne faut ſouvent preſque rien pour la rompre. Suppoſons que le pere d'un ami tue le pere de l'autre. Voilà les nœuds qui lient deux amis, rompus tout à coup. Je dis plus, voilà la haine la plus violente, qui ſuccéde à l'amitié la plus forte. L'honneur, la bienſéance, la Nature demandent que le fils du défunt ait recours aux Loix pour venger la mort de ſon pere, & que le fils de celui qui vit, emploie tout pour défendre la vie du ſien. Quand même il reſteroit d'abord entre les deux amis quelque amitié, ils ſont cependant forcés d'agir comme s'ils

ſe

ſe haïſſoient. L'habitude & la néceſſité de ſe contrarier ſans ceſſe dans un intérêt capital, après avoir étouffé peu à peu toute l'ardeur de l'ancienne amitié, ſubſtitueront à ſa place toute la fureur d'une haine d'autant plus implacable, qu'elle paroîtra autoriſée par l'honneur & par la Nature. Quel ſera alors de ces deux ennemis le moins à plaindre ? Ce ſera ſans doute celui qui aura ſuivi la maxime de Bias, & qui aura aimé comme devant un jour haïr.

Il y a cent autres cas qui doivent néceſſairement produire le même effet que celui où les peres de deux amis ſe battent. Ainſi, ſoit qu'on regarde l'amitié comme un nœud qui ne peut être rompu par l'amour-propre & par l'intérêt, ſoit qu'on le conſidére comme ſujet à l'être, il faut toujours uſer de précaution avec nos amis, puiſque des accidens, qui ſont indépendans de nous, peuvent nous en faire des ennemis.

En adoptant la maxime d'uſer de précaution dans la confiance que nous accordons à nos amis, je ſuis bien éloigné de vouloir établir que toutes les fois que deux amis ſe brouillent, ils trahiſſent les ſecrets qu'ils ſe ſont communiqués. L'expérience nous apprend que cela arrive aſſez ſouvent ; mais cette même expérience nous prouve qu'il y a des gens fidèles, dans toutes les ſituations différentes, aux loix de la probité, qui conſer-

vent précieusement le secret qu'on leur a confié.

On peut avancer hardiment qu'un véritable homme d'honneur, quelque démêlé qu'il ait avec son ancien ami; respecte toujours le secret qu'il lui a confié. C'est un dépôt qu'il lui a fait sous la garantie de la bonne foi. S'il viole ce secret, il n'est pas moins coupable que s'il s'approprioit une somme considérable qu'il lui auroit donnée en garde, sous le prétexte qu'il n'est plus ami de celui qui la lui a remise. Si tous les hommes étoient bons & vertueux, on n'auroit donc rien à craindre de leur indiscrétion dans une rupture d'amitié. Mais puisque le nombre des méchans est infiniment plus grand que celui des bons, que la politique, la dissimulation regne beaucoup plus dans le monde que la probité & la sincérité, on ne sauroit que loüer ceux qui se précautionnent contre la malignité des hommes.

§. VI.

§. VI.

Il eſt impoſſible qu'il ſe rencontre jamais entre deux perſonnes un accord parfait à l'égard des choſes divines & humaines.

LA parfaite conformité de ſentiment entre deux amis ſur toutes les choſes divines & humaines, qui fait, ſelon Ciceron, la troiſième condition eſſentielle de la véritable amitié, eſt auſſi impoſſible que les deux autres que nous venons d'examiner, elle n'exiſte qu'en idée, & ne peut ſe trouver chez les hommes, puiſqu'elle n'eſt point à la portée de l'humanité. Pour que cette conformité ſe rencontrât dans les amis, il faudroit qu'ils fuſſent entiérement dépouillés de l'amour-propre. Or, nous avons prouvé (& c'eſt une choſe inconteſtable) *que demander à l'homme qu'il ſoit ſans amour-propre, c'eſt lui demander qu'il ceſſe d'être homme.* Nous voions clairement dans la Nature que tous les êtres ont une plus forte inclination à la recherche de leur propre bien, qu'à celui du commun. Si quelques hommes, à qui on donne le nom de héros, ont paru ſacrifier leurs plus chers intérêts à celui du Public, c'eſt l'amour-propre qui les a conduits, & dans le tems qu'il ſembloit qu'ils agiſſoient contre

leur bien, ils cherchoient avidement la gloire & les loüanges, qui étoient pour eux le ſouverain bien. Sondons le fond de notre cœur, nous trouverons qu'il nous ſeroit impoſſible, quelque étroite liaiſon qu'il y eût entre nous & nos amis, de renoncer à tous les biens que nous recherchons, pour les leur céder. Si nous ne pouvons donc éteindre l'amour-propre, comment pouvons-nous être ſûrs d'avoir toujours avec nos amis une parfaite conformité de ſentimens, puiſqu'il y a cent occaſions, où ce qui peut bleſſer leur amour-propre, flatte le nôtre, & ce qui eſt conforme à nos intérêts, eſt contraire aux leurs.

Le tempérament, la ſituation de l'eſprit, les maladies, la ſanté influent beaucoup ſur la façon de penſer. Notre ame, ſoumiſe aux impreſſions qu'elle reçoit du corps, eſt plus ou moins agitée, plus ou moins gaie, plus ou moins triſte, plus ou moins douce, plus ou moins ſévère, & j'ôſe dire plus ou moins ſage, ſelon qu'elle eſt affectée par ces impreſſions. Or, elles ſont ſi différentes dans les différens corps, & les tempéramens de ces mêmes corps ſont ſi oppoſés, qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe ſe rencontrer dans deux ames un parfait conſentement en toutes choſes. Comment peut-il y avoir entre deux amis cette unanimité de ſentimens, puiſqu'elle ne ſe trouve pas dans un ſeul homme? On veut qu'il regne entre deux amis

amis une conformité abſolue, & chacun de ces deux amis en particulier, très ſouvent n'eſt pas d'accord avec lui-même. Telle eſt la foibleſſe de l'humanité, elle déſapprouve le ſoir ce qu'elle approuvoit le matin. Dans le même moment elle veut une choſe, & ne la veut pas. Le moindre accident la jette dans un doute & dans un embarras dont elle ne peut ſortir. Quel eſt l'homme qui puiſſe dire qu'il s'accorde parfaitement avec lui-même? Cette égalité d'ame n'eſt point le partage d'un être mortel, deſtiné par la Nature à être le joüet des paſſions.

Ciceron a ſenti lui-même combien cette parfaite conformité de ſentimens qu'il exigeoit entre deux amis, étoit difficile à trouver. On peut emploier ce qu'il dit à ce ſujet, pour prouver l'impoſſibilité de cette condition dans l'amitié. Il avoüe „ que rien n'eſt plus difficile que de con„ duire & ſoutenir l'amitié juſqu'à la fin „ de la vie, parce qu'il arrive très ſou„ vent que ce qui convient à l'un des „ deux, ne convient pas à l'autre, ou „ qu'ils ne penſent pas l'un comme l'au„ tre ſur ce qui regarde la République; „ ſans compter que les inclinations des „ hommes étant ſujettes à changer, ou „ par la mauvaiſe fortune, ou par l'ap„ peſantiſſement de l'âge ". Dans un autre endroit Ciceron parle encore auſſi expreſſément ſur le changement que les hommes éprouvent dans leurs goûts &

dans leurs opinions. Selon lui, ce qui fait que les amitiés, qui n'ont pour fondement que des inclinations de jeuneſſe, ne ſauroient ſubſiſter, „ c'eſt que le goût „ & les inclinations changent avec l'âge, „ auſſi-bien que les mœurs, & que la „ différence des inclinations diſſout l'a„ mitié, qui demande une parfaite con„ formité de goûts & de ſentimens ". Il y a du vrai & du faux dans ce raiſonnement de Ciceron. Il eſt certain, comme il le dit, que le goût & l'humeur changent très aiſément; mais il ne s'enſuit pas de là qu'*il n'y ait plus d'amitié entre deux perſonnes dont l'une change de goût, parce que l'amitié exige abſolument une parfaite conformité de ſentimens.* Car cette condition, ſans laquelle, ſelon Ciceron, l'amitié ne peut ſubſiſter, eſt une chimère qui n'a rien de réel, puiſqu'elle n'eſt point dans la Nature. Je crois que c'eſt le partage d'une ame foible de ne pouvoir aimer ceux qui ne penſent pas comme elle. La raiſon condamne abſolument la maxime de Ciceron. Cette raiſon veut que chacun ſe défie un peu de ſa manière de penſer. Alors on ne trouve point extraordinaire qu'il y ait des gens qui penſent différemment de nous; & bien loin de ſe brouiller avec ſon ami parce que ſon goût eſt oppoſé au nôtre, on lui laiſſe la liberté d'approuver & de condamner ce qui lui paroît bon, ou blamâble. L'entière conformité de ſentimens & de goût, qu'exi-

ge

ge Ciceron, exclut totalement la complaiſance de l'amitié, & rend cette vertu inutile, puiſqu'elle ne ſauroit jamais avoir lieu entre deux hommes qui penſent abſolument la même choſe. Cependant la complaiſance eſt attachée inſéparablement à l'amitié, & lui ſert, pour ainſi dire, de compagne, pour prévenir toutes les ruptures qui pourroient naître de la différence de goût.

Je ſerois tenté de croire que la parfaite conformité de goût & d'humeur eſt quelquefois plus contraire qu'utile à l'amitié. Si deux amis ſont également mélancholiques, qui les réveillera? S'ils ont une égale vivacité, qui les modérera? S'ils aiment également à contredire & à diſputer, qui prendra ſoin de les accorder? La mélancholie, jointe à la mélancholie, ſe change en hypochondrie. La gaieté, unie à la gaieté, devient folie; mais la gaieté, jointe à la mélancholie, produit une joie raiſonnable. Deux hommes, également bruſques, également contrarians, également impatiens, également hautains, ne pourront ſe ſouffrir, pendant qu'ils s'accommoderont aiſément avec quelqu'un d'une humeur douce, modérée, complaiſante, modeſte. Il ne faut que connoître médiocrement les hommes, pour ſentir que la différence de leurs humeurs & de leur goût peut ſouvent contribuer aux douceurs de la ſociété, & par conſéquent aux charmes de l'amitié.

Montagne, qui raiſonne preſque toujours ſuivant les principes du cœur, qui connoît parfaitement la Nature, qui l'écoute & qui la ſuit, s'eſt laiſſé emporter à ſon imagination, en parlant de cette conformité de ſentiment & d'humeur exigée par Ciceron. Son cœur a été dans cette occaſion la dupe de ſon eſprit, s'il eſt vrai qu'il ait cru véritablement ce qu'il a écrit à ce ſujet, & qu'il ſe ſoit figuré que pour que deux perſonnes puiſſent véritablement s'aimer, *il faut que tout ſoit égal & commun entre eux, volontés, jugement, penſement.*

Monſieur de Saci a ſenti le défaut de la troiſiéme condition que Ciceron impoſe à la véritable amitié, & bien loin d'établir, comme le Philoſophe Romain & comme Ariſtote, la néceſſité entre amis d'une parfaite conformité de ſentimens, il donne de l'amitié une définition très différente. *L'amitié*, dit-il, *n'eſt autre choſe qu'une parfaite union des cœurs, formée par le mérite & par la vertu, & confirmée par la reſſemblance des mœurs.* Les idées, ſous leſquelles Mr. de Saci nous offre l'amitié, ſont très juſtes; mais elles ſont très éloignées de celles de Platon, d'Ariſtote, de Lucien, de Ciceron, de Séneque, & de pluſieurs autres Auteurs dont j'ai déjà réfuté quelques opinions. Il eſt certain qu'il n'eſt point d'amitié où l'union des cœurs ne ſe trouve pas, il l'eſt encore qu'il faut dans les amis une reſſemblance

de

de mœurs qui soutienne leur amitié & qui la confirme, étant impossible qu'un homme d'honneur puisse aimer tendrement un malhonnête homme. Ainsi la définition que Mr. de Saci donne de l'amitié, est conforme à la raison & à l'expérience.

Si l'amitié consistoit, comme Aristote, & Ciceron après lui, ne se lassent pas de le dire, dans un parfait consentement sur toutes les choses, non seulement humaines, mais même divines, il s'ensuivroit que deux hommes d'une Religion différente ne pourroient jamais être amis. Or, nous voions tous les jours le contraire. Combien de Protestans n'y a-t-il pas qui ont des amis Catholiques, & combien de Catholiques n'y a-t-il pas encore qui ont des amis Protestans?

L'opinion de la nécessité de l'unanimité de sentimens entre les amis dans les choses divines. est non seulement fausse, mais même dangereuse à la société, surtout dans les païs où les différentes Religions sont tolérées, & où il est très nécessaire que l'amitié unisse des Citoiens, à qui les disputes Théologiques n'inspirent que trop d'inclination à se haïr. Si la maxime d'Aristote & de Ciceron est adoptée comme véritable, il s'ensuivra qu'en Hollande, qu'en Allemagne la moitié des habitans d'une ville ne pourra jamais contracter aucune véritable amitié avec l'autre. Quel desordre, quel em-

bar-

barras, je dis plus, quel malheur n'entraine point une doctrine auſſi pernicieuſe ? Tous les Philoſophes anciens & modernes l'euſſent-ils enſeignée, elle n'en ſeroit pas moins condamnable. Lorſque la raiſon parle & ſe fait entendre clairement, l'autorité des grands hommes doit être comptée pour rien, & ne peut être conſidérée que comme une marque évidente qu'il eſt dangereux aux plus grands génies de ſe livrer trop à leur imagination. S'ils ſont moins ſujets que les autres hommes, aux foibleſſes & aux erreurs attachées à l'humanité, ils ne ſont pas cependant exempts du tribut que tout homme doit à cette même humanité.

§. VII.

De ce qu'ont penſé les Anciens ſur le nombre des Amis qu'un homme peut avoir.

SI la maxime que je viens de combattre, étoit véritable, il s'enſuivroit néceſſairement qu'un homme ne pourroit jamais avoir plus d'un ami. Car ſi dans la véritable amitié deux perſonnes doivent être ſi unies & ſi reſſemblantes dans leurs ſentimens, dans leur goût, dans leur humeur, qu'elles n'en font plus qu'une, il implique contradiction d'admettre la poſſibilité d'avoir pluſieurs amis. S'ils de-

demandoient en même tems d'être secourus tous les deux, auquel donneroit-on du secours? S'ils exigeoient des services contraires, si l'un demandoit ce qui pourroit nuire à l'autre, si le premier confioit un secret qu'il voulût qu'on gardât dans le silence, & qu'il fût nécessaire cependant de réveler au second pour sa sûreté, ou pour son avantage, quel parti prendroit-on dans tous ces cas? D'ailleurs il arriveroit quelquefois qu'on seroit obligé de se réjoüir dans le moment, & de s'affliger de la même chose, puisqu'un évenement pourroit être favorable à un ami, & contraire à l'autre.

Si les Anciens & les modernes, qui ont été partisans de l'amitié héroïque & sans intérêt, avoient refléchi à ces objections, ils auroient sans doute fixé le nombre des amis à un seul. Cependant ils n'ont point décidé cette question, & ils se sont contentés de prétendre qu'on devoit avoir peu d'amis. Aristote dit que l'excès en est aussi préjudiciable que celui des différens assaisonnemens dans l'apprêt des viandes. Il ajoute qu'une trop grande quantité d'amis obligeroit à s'attirer perpétuellement des maux qui leur arriveroient. Cette réflexion du Philosophe Grec me paroît fort sensée, l'homme étant en général beaucoup plus sujet aux infortunes qu'au bonheur. Lucien dit que les Scythes, qui cultivoient beaucoup l'amitié, n'excédoient jamais le nombre de

non seulement je donne l'utilité & la commodité à la pluralité d'amis; mais je crois qu'elle est absolument nécessaire pour le bonheur de la vie & pour prévenir les accidens qui peuvent le troubler. N'est-il pas évident que dans les diverses infortunes qui peuvent nous affliger, plusieurs amis, empressés à nous secourir, feront sans doute plus qu'un seul? Je veux qu'il ait tout le zèle possible, il n'aura pas autant de lumière & de force que tous les autres ensemble. Si je fais de fausses démarches, ses connoissances seront peut-être trop médiocres pour me les faire appercevoir. Mettons qu'il en ait assez, le crédit & les richesses lui manqueront pour m'aider dans la pauvreté. Supposons-le riche; dans une affaire fâcheuse il n'aura point assez de fermeté pour me donner les conseils nécessaires, & avec tout l'empressement possible il me deviendra inutile.

La raison, qu'on apporte sur l'embarras de choisir entre les différentes volontés & les sentimens opposés de ces amis, n'est point aussi considérable qu'on se le figure. La probité, l'honneur forment un centre commun auquel ils vont aboutir par différens chemins. A la voix de la vertu tous les amis se réunissent, & malgré leurs intérêts différens, ils suivent les loix qu'elle leur dicte.

La simple probité produit dans une société d'amis ce que les Loix sages & raison-

ſonnables opérent dans un Etat bien policé. Si deux amis, gens d'honneur, ont des raiſons pour rompre leur amitié, ils n'en aimeront pas moins l'un & l'autre un troiſième qui ſera leur ami, & ce troiſième, connoiſſant la néceſſité de leur rupture, n'en ſera pas moins attaché à l'un & à l'autre. Je ſuppoſe toujours une ſociété de gens d'honneur, & de qui l'union ait été confirmée par l'eſtime; car je prouverai bientôt qu'il ne peut avoir aucune ſorte d'amitié entre de malhonnêtes gens, & qu'on ne doit point profaner le nom d'amitié, en le donnant à leurs liaiſons criminelles.

La plûpart des perſonnes, qu'on cite pour des exemples d'une parfaite union, ont eu pluſieurs amis. L'amitié de Scipion & de Lælius fut célèbre chez les Romains; mais ces deux grands hommes furent liés très intimement avec pluſieurs autres. Les plus diſtingués d'entre eux étoient Quintus, Philus, Rupilius, Mummius, Térence, Lucile. Les Lettres de Ciceron, celles de Séneque, celles de Pline le Jeune ſont des preuves autentiques qu'ils eurent pluſieurs amis. Caton, tout auſtère qu'il étoit, ne crut point que l'amitié ne peut s'étendre au-delà d'un ſeul. Il aima tendrement Brutus ſon neveu, Lucile, Ciceron, Hortenſius, Munatius.

En admettant la pluralité d'amis, je me garde bien d'en conſeiller la quantité. Si celui, qui n'a qu'un ami, eſt à la veille de

n'en avoir pas, celui, qui veut en acquérir un grand nombre, doit compter qu'il n'en a point, & qu'il n'en aura jamais.

Pour faire beaucoup d'amis, on eſt obligé de partager ſa tendreſſe, ſes ſoins & ſon attention. Des affections, auſſi partagées, ſont très foibles, & ne produiſent aucun effet. L'ami de tout le monde ne l'eſt de perſonne.

Les gens en place, ou qui ſont riches, ont en apparence un grand nombre d'amis; mais ils n'en ont aucun, & ils n'en aiment eux-mêmes aucun véritablement. Ils voudroient par gloire avoir l'amitié des gens qui les approchent; c'eſt-là ce qui les fait agir. La plus grande infortune d'un homme riche, c'eſt qu'il penſe avoir pour amis ceux qui lui ſont indifférens. Il croit pouvoir gagner leur cœur par des repas, ou par des préſens; & parmi les gens qu'il veut s'attacher, il s'en trouve pluſieurs chez qui de pareils bienfaits accroiſſent la haine. Les ſervices n'acquiérent des amis, qu'autant qu'on les répand ſur des perſonnes qui les méritent. S'ils ſont rendus au hazard, & pour ainſi dire, ſemés à l'avanture, ils font des ingrats, & la haine ſuit preſque toujours l'ingratitude. Un Ancien a dit qu'*une petite dette obligeoit l'emprunteur, qu'une groſſe le rendoit ennemi.*

§. VIII.

§. VIII.

Il ne faut point confondre avec l'Amitié certains devoirs, certains ſentimens de la Nature, & certaines bienſéances.

IL ne faut point confondre avec l'amitié certains devoirs officieux que l'on rend avec plaiſir à des perſonnes à qui l'on eſt attaché, ou par le ſang, ou par la ſubordination, ou par la ſimple ſociété.

Les ſervices, que les enfans font aux peres, ſont plûtôt des ſuites du reſpect, de la vénération & de la reconnoiſſance, que de l'amitié. Cette dernière demande une égalité, une liberté qui ne ſe trouve point entre le pere & le fils. Il y a toujours néceſſairement une certaine réſerve entre eux, qui n'eſt point compatible avec cette communication mutuelle des penſées ſecretes, des inquiétudes, des foibleſſes, qui doit regner entre deux amis.

L'union des freres approche plus de l'amitié, parce qu'il y a plus d'égalité que dans celle des peres & des fils; mais la diverſité des intérêts, les affaires de famille diminuent ordinairement cette union. D'ailleurs, les caractères des freres ſe trouvent très ſouvent diamétralement oppoſés. L'un ſera vertueux, l'autre malhonnête homme; le premier ſpirituel, le ſecond

un ſot. Ainſi la liaiſon fraternelle ne peut être appellée amitié, que lorſque cette dernière eſt jointe aux ſentimens que le ſang nous inſpire.

La tendreſſe d'une femme pour ſon mari, & celle d'un mari pour ſa femme, mérite rarement le nom d'amitié. Les amis doivent conſerver librement le lien qui les unit. Le mariage n'a que ſon entrée de libre, ſa durée eſt forcée & contrainte, ſes nœuds ſont indiſſolubles. Une pareille gêne eſt incompatible avec l'amitié, qui veut être libre & indépendante. D'ailleurs, il y a peu de ménages qui ne ſoient troublés quelquefois, ou par des jalouſies, ou par des caprices, ou par des dégoûts. Ces deſagrémens ſont incompatibles avec l'amitié, elle ne peut les eſſuier ſouvent, ſans en être altérée, & enfin détruite.

Les attentions que l'on a pour ſes ſupérieurs, les marques de zèle qu'on témoigne aux Princes & aux Grands, ne peuvent être regardées, comme des preuves de l'amitié; c'en ſont de l'ambition, de la crainte, du reſpect & du devoir. Il n'y a point d'amitié, où il n'y a point de liberté, & les ſervices, que les Vaſſaux rendent à leurs Seigneurs, les Sujets à leurs Souverains, ſont des ſervices d'obligation.

L'amitié ſans l'égalité ne peut long-tems ſubſiſter. Si les Grands veulent être aimés des particuliers, il faut qu'ils deſcendent juſ-

juſqu'à eux. Il faut qu'ils oublient, en faveur de l'amitié, leur rang & leur grandeur ; qu'ils n'en faſſent point ſentir le poids, & qu'ils ne ſe ſouviennent de leur état, que pour le rendre utile à ceux qu'ils ont choiſis pour amis. Les Grands ont cent moïens pour nuir & pour être utiles. Ils n'en ont qu'un ſeul pour ſe faire aimer ; c'eſt de plaire, & ils ne le ſauroient, dès qu'ils ne ſe dépouillent pas de l'orgueil, qui ſemble être leur principal Apanage. L'amitié ne connoît que la vertu. On ne ſe lie point avec les ancêtres d'un homme ; ainſi qu'importe qu'il faſſe remonter l'origine de ſa famille juſqu'à Charlemagne ? S'il n'eſt point aimable véritablement, c'eſt à ſon rang, au poſte qu'il occupe, à la charge qu'il poſſéde, qu'on rend les devoirs qu'il voudroit exiger de l'amitié.

§. IX.

Si l'on ne peut être heureux abſolument ſans l'Amitié.

L'A queſtion, ſi l'on pourroit être heureux ſans ami, a été fort agitée chez les Anciens. Quelques Philoſophes Grecs ont exalté l'amitié, d'autres ont cherché à la déprimer. Je crois que les uns & les autres ont outré les choſes, & que l'ar-

deur de défendre leurs ſentimens, les a également éloignés de la vérité. S'ils avoient plus conſulté leur cœur, & moins leur eſprit, ils auroient pû aiſément s'accorder.

Platon eſtimoit ſi fort l'amitié, qu'un ami lui paroiſſoit plus précieux que toutes les richeſſes des Rois de Perſe. Il diſoit que ſi Darius penſoit ſagement, il n'héſiteroit pas à troquer ſon thréſor, quelque immenſe qu'il fût, contre un ami. Anaximandre regardoit l'amitié comme l'unique Divinité qui préſidât au bonheur des hommes. Ariſtote a prétendu que les bons Légiſlateurs avoient eu plus de ſoin de l'amitié que de la juſtice, parce que les Loix & la juſtice perdent ſouvent de leur crédit, ſoit par la longueur du tems, ſoit par les changemens qui arrivent dans un Etat; mais l'amitié, bien cimentée, prend toujours de nouvelles forces.

Les modernes partiſans des Anciens que je viens de nommer, ont adopté leurs idées à ce ſujet: Charron dit que *l'amitié eſt la vie du monde, plus néceſſaire que le feu & l'eau. C'eſt le ſoleil, le bâton, le ſel de notre vie; ſans icelle, tout eſt ténèbres: il n'y a aucune joie, ſoutien, ni goût de vivre.* Montagne parle à peu près ſur le même ton. Ainſi, s'il faut s'en rapporter aux ſentimens de pluſieurs illuſtres Anciens & Modernes, il faudra adopter l'opinion de Ciceron, & dire avec lui que l'amitié eſt d'un ſi grand uſage, que ſi on l'ôtoit d'entre

tre les hommes, il n'y a ni famille, ni République qui pût subsister. Les terres même demeureroient incultes, & la Nature périroit bientôt. Le même Auteur ajoute que d'arracher l'amitié du commerce du monde, c'est comme d'ôter le Soleil de l'Univers, puisque l'amitié est ce que les Dieux nous ont donné de meilleur & de plus doux.

Les Philosophes, qui ont voulu condamner l'amitié, peu touchés des louanges que lui donnoient ses partisans, ont soutenu qu'elle ne pouvoit être d'aucun usage, & qu'elle n'étoit bonne ni pour les sages, ni pour les fous. Le Sage, selon eux, se suffisant à lui-même, n'a pas besoin d'amis; il trouve dans lui le vrai bonheur, & ne cherche rien hors de lui. Le fou, le criminel, le sot sont également incapables d'amitié; elle ne peut se trouver dans eux. Donc elle est inutile, puisqu'elle ne sert ni aux gens qui sont sages, ni aux gens qui ne le sont pas. C'étoit ainsi que raisonnoient les Cyrénaïques, qui furent surnommés *Théodoriens*.

Les Epicuriens ne poussoient point aussi loin, que ces Philosophes, leur mépris pour l'amitié; mais il est pourtant certain qu'ils ne la regardoient point comme un bien très précieux. ils défendoient au contraire les fortes amitiés, & les considéroient comme étant à charge. Ils disoient que chacun avoit assez de ses affaires, sans aller se charger de celles des autres; que

les amitiés les plus commodes étoient celles dont les rênes étoient les plus lâches, & que l'on pouvoit allonger & racourcir comme l'on vouloit. Ils ajoutoient que les amitiés trop étroites devoient abſolument être incommodes, puiſque le ſecret de vivre heureux conſiſtoit à ſe tenir exemt de ſoin & d'inquiétude; ce qui devenoit impoſſible, lorſqu'on ſe trouvoit ſans ceſſe occupé des affaires des autres, & qu'on étoit toujours pour eux comme dans les douleurs de l'enfantement.

Entre les deux ſentimens que je viens d'expoſer, je crois qu'il en eſt un qui tient un juſte milieu, & qui eſt très vrai. L'amitié n'eſt point abſolument ſi néceſſaire au bonheur de l'homme, que ſans elle il ſoit néceſſité d'être malheureux; l'expérience journalière nous en convainque. Nous voions, & nous fréquentons un nombre de gens dans le monde, qui ne s'eſtiment point malheureux, qui ne le ſont pas en effet, & qui n'ont point d'ami; car je n'appelle pas amis les perſonnes avec qui l'on vit poliment & ſimplement ſelon les loix de la ſociété civile, & ſelon les règles de l'honnêteté. Nous avons encore, hors du grand monde, l'exemple de pluſieurs gens parfaitement heureux, & ſans amis. Un Chartreux, retiré dans ſa cellule, attaché à ſes devoirs, charmé de ſon jardin, occupé des ouvrages auxquels il travaille dans ſes heures de recréation, n'a point d'amis, n'en peut

pas

pas même avoir; & cependant qui peut nier qu'il ne ſoit véritablement heureux? Un homme de Lettres, qui, ſans ambition & ſans amis, vit au milieu de ſes Livres, n'eſt point malheureux. Il ſe délaſſe de ſes occupations par des plaiſirs innocens que les Arts & la Nature lui offrent en abondance. Il cultive des fleurs, il fait des expériences; un inſecte, une plante ſont pour lui des reſſources infinies.

Si l'on peut donc être ſans amis, & n'être point malheureux, l'amitié n'eſt pas abſolument néceſſaire au bonheur de l'homme; & tout ce que certains Philoſophes ont dit à ce ſujet, n'eſt point conforme à la vérité. Ce que quelques autres ont avancé ſur l'inutilité de l'amitié, n'eſt pas moins faux. Parce qu'un homme ſage peut ſe ſuffire à lui-même, qu'il peut ſe paſſer d'un bien, il ne s'enſuit pas de là que le bien dont il ſe prive, ceſſe d'être bien. Le vin eſt fort utile pour fortifier l'eſtomac, lorſqu'on en prend modérément, faudra-t-il dire qu'il eſt inutile, quelques hommes pouvant ſe contenter de boire de l'eau? Séneque raiſonne très ſenſément au ſujet du Sage, qui ſe ſuffit à lui-même & ſe paſſe d'amis. Il dit qu'il ſurmonte toutes les incommodités, mais qu'il les ſent; car il n'eſt pas ſtupide. Ainſi, quoiqu'un homme ſenſé ſache ſe contenter des reſſources qu'il trouve en lui-même, il veut cependant avoir un ami, s'il eſt poſſible, puiſque par-là il

joint un nouveau bien à ceux qu'il poſſede.

L'objection des Epicuriens contre les fortes amitiés, n'eſt d'aucun poids. Si dans l'idée d'être heureux, nous ne voulions nous charger d'aucun ſoin, nous renoncerions à la vertu, puiſqu'il eſt impoſſible d'être vertueux, ſi nous n'emploions nos ſoins à nous garantir de tomber dans le crime. Il faudroit, en ſuivant le principe des Epicuriens, ſuccomber, le plûtôt qu'on pourroit, aux tentations, dès le moment qu'on ſauroit qu'on pourroit y ſuccomber impunément. D'ailleurs, on devroit par le même principe regarder d'un même œil le crime & la vertu, être indifférent aux bonnes & aux mauvaiſes actions qui ſe commettent: car ceux qui aiment la juſtice, ſont affligés de l'injuſtice; ceux qui ont du courage, déteſtent les actions lâches; ceux qui aiment l'ordre & la règle, ſouffrent à regret la confuſion; ceux enfin qui ont de la piété, gemiſſent de l'irréligion de leurs concitoiens. Il eſt donc de l'eſſence d'un eſprit bien fait de ſe réjoüir du bien & de s'attriſter du mal, & il eſt abſurde & criminel de vouloir bannir l'amitié du commerce de la vie, dans la crainte des inquiétudes que les intérêts de nos amis peuvent nous cauſer, puiſque par le même principe il faut rejetter la vertu. D'ailleurs, les plaiſirs que nous procure l'amitié, ſont ſi au-deſſus de l'inquiétude qu'elle nous peut don-

donner, que notre intérêt propre doit nous déterminer à la rechercher.

§. X.

Que l'Amitié nous fait gouter de grandes douceurs, & qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent avoir des Amis.

L'Amitié est de tous les biens le plus stable & le moins sujet aux coups de la fortune, quoiqu'elle n'en soit pourtant pas entiérement à l'abri, comme nous l'avons remarqué. Mais les évenemens qui nuisent à l'amitié, sont beaucoup plus rares que ceux qui nous enlevent les autres biens.

Quand on amasse des richesses, quand on fait bâtir des palais, quand on acquiert des terres, souvent en pensant travailler pour soi, on travaille pour autrui, puisque ces sortes de choses sont au plus fort; mais la guerre, ni le pouvoir despotique ne peuvent rien sur l'amitié.

Non seulement l'amitié est le plus stable des biens, mais c'est aussi le plus précieux par l'utilité dont elle est, son principal emploi étant de soutenir & fortifier la vertu, de nous donner des conseils qui puissent nous servir dans les situations les plus épineuses de notre vie, & de joindre les secours aux conseils.

Il eſt des ſituations, où le cœur aime à ſe répandre, où il ſoulage les chagrins dont il eſt accablé, en les communiquant à ſes amis. Chez la plûpart des hommes, ſi l'on entre dans leurs peines d'eſprit, elles ſont à demi guéries. L'amitié eſt encore plus utile aux malheureux qu'aux heureux. Chez les malheureux, elle eſt conſolatrice; chez les heureux, elle n'eſt qu'agréable. Elle a l'air plus vif, plus empreſſé & plus tendre dans la mauvaiſe fortune que dans la bonne.

L'amitié eſt d'autant plus eſtimable, qu'elle eſt le partage des perſonnes vertueuſes, & qu'elle ne peut jamais être pratiquée par les malhonnêtes gens; car c'eſt la vertu qui ſoutient l'amitié, & il n'eſt pas poſſible qu'il y ait de l'amitié où il n'y a point de vertu.

L'amitié entre les honnêtes gens a un fondement ſolide; entre les méchans, n'étant établie que ſur le menſonge, elle n'a rien de réel, & par conſéquent rien de ſtable. L'union, que le crime fait naître, eſt détruite par le crime à la première occaſion.

Les méchans ne s'eſtiment point, ils ſe ſervent mutuellement, car ils ſe mépriſent. Telle eſt l'horreur du crime, qu'il paroît même odieux dans les autres à ceux qui s'y ſont le plus familiariſés. Il ne peut donc y avoir aucune véritable amitié entre de malhonnêtes gens, puiſque l'amitié ne va point ſans l'eſtime.

Ce

Ce n'eſt point avoir de l'amitié pour quelqu'un, que d'exiger de lui une mauvaiſe action. Les méchans demandent que ceux qui leur ſont aſſociés, le ſoient auſſi à leurs crimes. Ils n'ont donc point d'amis, mais ſeulement des compagnons de débauche, ou de crime. Un honnête homme ne doit faire pour ſon ami, que ce que l'honnêteté permet qu'il faſſe. L'amitié ne peut excuſer, encore moins autoriſer une action criminelle.

§. XI.

Des Caractères propres à l'Amitié, & des précautions qu'il faut prendre pour l'entretenir.

LA douceur, après la probité, eſt de toutes les qualités du cœur & de l'eſprit la plus néceſſaire dans l'amitié. Il eſt impoſſible de pouvoir ſe faire aimer, ſans avoir de la complaiſance. Il faut même, lorſqu'on a raiſon, ſavoir céder à ſes amis. Il eſt pluſieurs occaſions où l'entêtement nuit à la vérité. La douceur ramène tôt ou tard dans le bon chemin les honnêtes gens qui s'en écartent par ignorance, ou par prévention. Si nos amis ſont dans l'erreur, que cette erreur leur ſoit chere, il faut chercher à les deſabuſer peu à peu, & leur paſſer habilement, pendant quelque tems, certaines foi-

foibleſſes, pour les en guérir enſuite entiérement.

La manière la plus ſûre de corriger les défauts de nos amis, c'eſt de compoſer avec quelques-unes de leurs paſſions, qu'il ſeroit dangereux d'attaquer ouvertement. Si nous découvrons à quelqu'un ſes fautes ſans précaution, nous révoltons ſa vanité. Un homme, qui eſt dans les illuſions d'une paſſion violente, eſt un malade qu'on ne ſauroit traiter avec trop de précaution. Un rien l'inquiéte, le révolte, lui rend odieux le remède qu'on lui préſente; il faut lui en cacher l'amertume.

La loüange ſert beaucoup dans l'amitié à aſſaiſonner la cenſure & à en adoucir l'aigreur. Si l'on veut blâmer un ami de quelque défaut eſſentiel, il faut ſavoir gliſſer adroitement dans le diſcours les loüanges de ſes bonnes qualités. Un éloge, finement placé, ménage notre amour-propre, l'empêche de ſe révolter contre les avis ſalutaires, mais deſagréables; & le plaiſir d'être loüé, nous fait ſupporter le chagrin d'être condamné dans quelques-unes de nos actions. Nous ne réuſſiſſons jamais mieux à corriger nos amis, que lorſqu'aiant étudié ce qu'ils ont de loüable, nous nous ſervons de la connoiſſance que nous en avons acquiſe, dans toutes les occaſions où il eſt beſoin de leur repréſenter leurs fautes.

Les Philoſophes, & ſur-tout les anciens, ont fait de magnifiques diſcours pour

pour prouver que la vertu méritant d'être aimée uniquement par elle-même, il étoit inutile d'uſer d'artifice pour conduire les gens à cette même vertu. Mais ces Philoſophes, ainſi que je le leur ai reproché pluſieurs fois dans ces Réflexions, ont plus ſongé à donner de belles & ſublimes leçons, qu'à mettre leurs inſtructions à la portée des hommes & à les leur rendre utiles. La Nature a des droits, contre leſquels toute la ſévérité Philoſophique ne peut rien. L'amour-propre eſt au-deſſus de toutes les invectives Métaphyſiques de Platon & de Ciceron, & ſi la vérité toute nue le bleſſe dans certaines rencontres, les diſcours les plus beaux ne pourront l'empêcher de ſe révolter. L'expérience nous a appris que plus les leçons des Philoſophes ont été fières & ſévères, moins elles ont fait de fruit. Leurs promeſſes ont été magnifiques, & n'ont produit aucun effet. Une trop grande ſévérité eſt pernicieuſe dans l'amitié, quoi qu'en diſent pluſieurs Ecrivains anciens & modernes. Il faut donner à la Nature ce qu'elle exige, & rendre enſuite à la raiſon ce qui lui appartient.

La généroſité eſt néceſſairement attachée à l'amitié. Comment pourroit-on être ami d'une perſonne, vivre dans l'abondance, & la laiſſer dans l'indigence? Un galant homme ſe contente lui-même, en

en comblant de bienfaits ſon ami. Il y a dans celui qui fait du bien, un certain ſentiment de ſupériorité qui flatte ſon amour-propre, & qui le met au-deſſus de celui qui reçoit.

Si faire du bien à ſon ami, c'eſt s'en faire à ſoi-même, comment peut-on regarder, comme quelque choſe de généreux, d'aſſiſter quelqu'un qu'on aime, lorſqu'il ſe trouve dans le beſoin? On agit dans cette occaſion très ſimplement, puiſqu'on ſuit toujours ce qui flatte, & que chez tout homme ſenſé le titre de Bienfaiteur vaut toujours plus qu'il ne coute.

Dans la véritable amitié on n'attend point, pour aider un ami, qu'il ait recours à nous, & qu'il nous faſſe ſentir ſes beſoins. On prévient ſes peines, on va au-devant de ce qu'on croit qu'il pourroit ſouhaiter. Agir foiblement en ſecourant quelqu'un qu'on dit aimer, c'eſt non ſeulement démentir par notre conduite nos diſcours; mais c'eſt ſe deshonorer, c'eſt ſe montrer aux yeux de tous les gens vertueux pour un homme qui ſe joüe de la probité.

L'amitié, ainſi que l'amour demande des attentions, des ſoins & des complaiſances. Veut-on long-tems conſerver un ami, il faut ſe rendre aimable, en prévoiant tout ce qui peut le ſatisfaire. La Fontaine nous peint fort bien un véritable ami dans ces Vers:

N'au-

N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: S'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons: Vous ennuiez-vous point
De coucher toujours ſeul? Une Eſclave aſſez belle
Etoit à mes côtés; voulez vous qu'on l'appelle?

Voilà le ton ſur lequel parle l'amitié. Si nos amis doivent s'empreſſer à nous procurer tous les biens qui dépendent d'eux, nous devons auſſi n'exiger d'eux que ce qu'il convient que nous exigions. Nous étendons ſouvent ce qui nous eſt dû, bien plus loin qu'il ne faut, & par une conſéquence naturelle nous exigeons beaucoup plus qu'on ne nous doit. De là ſe forment inſenſiblement les froideurs, enſuite les meſintelligences, enfin les ruptures.

****

§. XII.

Si l'on peut lier une véritable Amitié avec une femme.

LEs Anciens ont cru que les femmes étoient incapables d'une véritable amitié, & parmi les Modernes, pluſieurs des meilleurs Ecrivains ont penſé de même. Ils les ont regardées comme n'aiant ni aſſez de fermeté, ni aſſez de conſtan-

ce, ni assez de prudence pour conserver tous les égards, & observer toutes les attentions qui sont nécessaires dans l'amitié. Charron dit que *la foiblesse & l'insuffisance de la femme ne peut répondre & tenir bon à cette parfaite conférence & communication de pensées & jugemens. Son ame n'est pas assez forte & ferme pour fournir & soutenir l'estrainte d'un nœud si durable. C'est comme nouer une chose grosse & forte avec une mince & délitée. Celle-ci, ne remplissant pas assez, s'échappe, glisse & se dérobe de l'autre.* Montagne a dit la même chose que Charron, & l'a copié dans cet endroit presque mot pour mot. Selon lui, *la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette communication & conférence, nourrice de cette sainte couture, ni leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un nœud si pressé & si durable . . . . . Ce sexe par nul exemple n'y est encore pû arriver, & par les Ecoles anciennes en est rejetté.*

J'avoüe que dans le fait dont il s'agit, je ne suis ni convaincu par les raisons des Auteurs modernes, ni touché de l'autorité des Anciens. Je suis au contraire fermement persuadé que les femmes sont capables d'une véritable amitié. Quel est l'homme qui ait vécu dans le monde, qui n'y ait pas trouvé des femmes en qui le bon sens, la prudence & la fermeté étoient jointes à la probité?

Il est fort singulier que tant d'Auteurs aient avancé hardiment, pour exclure les fem-

femmes de l'amitié, qu'elles avoient trop de foibleſſes pour remplir les engagemens qu'elle exige. L'expérience dément ce raiſonnement, & ſans recourir à l'Hiſtoire ancienne, remplie de traits de la fermeté & de la généroſité de pluſieurs femmes, la moderne nous en offre qui mettent hors de doute la queſtion dont il s'agit. Parmi pluſieurs exemples que je pourrois choiſir, je me contenterai d'un ſeul, qui me paroît d'autant plus beau, qu'il prouve que c'eſt à l'amitié dont les femmes peuvent être capables, que la Suéde a dû le plus grand de ſes Rois. Lorſque Guſtave étoit proſcrit & perſécuté par Chriſtierne, Roi de Dannemarc & Tyran de la Suéde, il fut obligé de ſe retirer dans le fond de la Dalécarlie. Il travailla aux mines de fer comme un ſimple ouvrier, il ſe flattoit que vivant dans des abîmes ſouterrains, il ſeroit ignoré de ſes ennemis; mais il fut reconnu par un ſeul Gentilhomme avec lequel il avoit paſſé ſa jeuneſſe à Upſal. Guſtave ſe retira chez lui. Quelque tems après, ce même Gentilhomme forma le deſſein de le trahir & de le livrer à Chriſtierne. Il eût exécuté ce projet perfide, & manqué à toutes les loix de la probité, ſi ſa femme, auſſi généreuſe qu'il étoit fourbe, aiant donné ſon amitié à Guſtave, ſans qu'il fût queſtion d'amour, ne l'eût averti du péril qui le menaçoit. Elle le fit ſortir la nuit de la maiſon de ſon mari,

accompagné d'un seul domestique, qui la conduisit chez un Curé dont elle connoissoit la probité. Que Montagne & Charron, après un exemple aussi frappant de la probité des femmes & de leur zèle pour leurs amis, viennent nous dire que *leur ame n'est point assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé.* L'expérience parlant, je ne ferai aucun cas de leurs vaines spéculations.

Les hommes sont injustes envers les femmes au sujet de l'amitié, comme ils le sont à l'égard de bien d'autres choses. Ils voient tous les jours des femmes, dans lesquelles ils découvrent les qualités les plus essentielles à l'amitié; par quelle bizarrerie cherchent-ils à se persuader que ces femmes ne sauroient exécuter ce qu'elles ont le pouvoir de faire? Dire qu'une femme a le cœur bon, avoüer qu'elle a de l'esprit & de la douceur, convenir qu'elle a de la prudence & de la fermeté, & conclure ensuite qu'elle ne peut être capable d'une véritable amitié parce qu'elle n'est pas homme, c'est raisonner aussi peu sensément que si l'on disoit qu'un homme est bien fait, qu'il est spirituel, qu'il est enjoüé, d'un bon caractère, & qu'il ne sauroit plaire dans la société, parce qu'il n'est pas femme. Car enfin si le préjugé doit servir de raison, l'art de plaire est autant du ressort des femmes, que celui de conseiller & de raisonner l'est des hommes.

La

La Bruyere n'a point été auſſi injuſte que Charron & Montagne; cependant il n'a point encore rendu juſtice aux femmes. Il convient qu'elles ſont capables d'amitié, mais il ajoute à cela une clauſe qui rend preſque inutile ce qu'il y a de favorable pour les femmes dans cet aveu. „ L'amitié, dit-il, peut ſubſiſter entre les „ gens de différent Sexe, exemte même „ de toute groſſiéreté. Une femme re„ garde toujours cependant un homme „ comme un homme, & réciproque„ ment une femme regarde toujours „ une femme comme une femme. Cet„ te liaiſon n'eſt ni paſſion, ni amitié „ pure; elle fait une claſſe à part ". J'en reviens toujours à ce que j'ai dit. Si les femmes ont les qualités eſſentielles à l'amitié, comme on ne peut nier que pluſieurs d'entre elles ne les aient, pourquoi ces qualités ſeront-elles inutiles chez elles? Pourquoi ces mêmes femmes ne pourront-elles agir comme les hommes, aiant préciſément les mêmes penſées & les mêmes notions qu'eux? Pourquoi l'amitié qu'elles auront, ne pourra-t-elle pas être pure, puiſqu'elles connoiſſent tout ce qui convient à une affection de cette eſpèce? Il y a dans la déciſion de la Bruyere quelque choſe de faux, quoiqu'elle ſoit plus ſenſée que celle des Philoſophes anciens, & des modernes qui les ont ſuivis aveuglément.

Je crois que les femmes, dans leur ami-

tié, ont quelque chose de plus doux & de plus prévenant que les hommes. Le caractère se fait sentir dans toutes nos actions, & celui des femmes a plus de douceur & d'aménité que le nôtre.

Quoique les femmes puissent aimer véritablement leurs amis, il faut avoüer que le nombre de celles qui se distinguent dans l'amitié, est beaucoup moins considérable que celui de celles qui la négligent. Mais il en est de même chez les hommes, & l'on peut établir, comme un principe commun aux deux Sexes, qu'il y a un goût dans la pure amitié, où les ames médiocres ne peuvent jamais atteindre, & qui n'est propre qu'à celles qui ont reçu du Ciel en partage une certaine force qui les éleve infiniment au-dessus des autres.

Fin des Réflexions diverses & critiques sur l'Amitié.

ISA-

ISABELLA MENDOSA.

NOUVELLE ESPAGNOLE,

Par Mademoiſelle

COCHOIS.

DOm Ramire avoit été élevé dans ſon enfance avec la jeune Iſabelle Mendoſa, qui lui étoit deſtinée pour épouſe. L'amour qu'il ſentoit pour elle, avoit commencé dès ſa plus tendre jeuneſſe. A peine s'étoit-il connu lui-même, qu'il avoit adoré les charmes de cette belle Eſpagnole. L'âge avoit accrû ſes feux, & la raiſon avoit donné de nouvelles forces à ſa paſſion. Il étoit trop aimable pour n'être point aimé; Iſabelle païoit ſa tendreſſe du plus ſincère retour. Tout ſembloit combler les vœux de ces amans, lorſque la barbare fortune leur fit eſſuïer les plus grands malheurs.

Le Comte de St. Eſtevan vit Iſabelle, il en devint éperdûment amoureux. Il

crut que s'il la demandoit en mariage à ſes parens, il l'obtiendroit aiſément. Il étoit riche, il occupoit un poſte honorable à la Cour, ſa Maiſon étoit très ancienne. Des avantages auſſi conſidérables parloient en ſa faveur, il fit propoſer aux parens d'Iſabelle de l'épouſer. Il ne reçut point la réponſe à laquelle il s'étoit attendu. Le Marquis de Mendoſa répondit qu'il avoit promis depuis long-tems ſa fille à Dom Ramire, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à lui manquer de parole, quelque avantageuſe que fût l'offre qu'on lui faiſoit.

Ce refus mortifia ſenſiblement le Comte de St. Eſtevan; mais il ne le rebuta point. Son amour étoit trop violent, pour qu'une première difficulté pût l'éteindre; elle ne fit au contraire que lui donner de nouvelles forces. Quand le cœur eſt vivement touché, les obſtacles que l'on oppoſe à la paſſion, ne font que l'irriter. Quelquefois même l'amour, qu'on a porté aux plus grands excès, eût été médiocre, s'il n'eût eſſuïé des traverſes. L'ardeur d'obtenir un bien qu'on nous refuſe, nous le rend précieux, & le cœur n'eſt jamais plus agité que lorſqu'il eſt animé par la crainte de perdre l'objet qui le charme. Le Comte ſongea à intéreſſer la Cour dans ſes affaires, il eſpera que le Marquis de Mendoſa, qu'il connoiſſoit pour un fin Courtiſan, changeroit de deſſein, dès que le Prince paroîtroit le ſouhaiter. Il fit agir

ſes amis, & il obtint ce qu'il deſiroit. Le Roi ordonna à un de ſes Miniſtres de parler au Marquis de Mendoſa en faveur du Comte. Le Marquis répondit d'abord ce qu'il avoit déjà répondu à la première propoſition qu'on lui avoit faite. Il s'excuſa ſur la parole qu'il avoit donnée à Dom Ramire. Le Miniſtre lui repréſenta qu'il ne devoit avoir aucune inquiétude ſur ce changement, puiſqu'il étoit naturel qu'il ſe ſoumît aux volontés du Roi. Il ajouta que Dom Ramire ne pourroit avoir aucun ſujet de plainte contre lui, puiſque c'étoit au Roi qu'il devoit attribuer ſon malheur.

Le Marquis de Mendoſa ne ſe rendit pas entiérement à ces raiſons. Il y répondit cependant de manière à faire comprendre au Miniſtre qu'il n'étoit pas impoſſible qu'il ne fît ce qu'on ſouhaitoit de lui. Le but du Marquis de Mendoſa étoit celui d'un vieux Courtiſan. Il vouloit faire valoir le ſacrifice qu'on exigeoit de lui, & ſe juſtifier en même tems aux yeux du Public de ſon manque de parole à Dom Ramire. Il ſentoit qu'en n'accordant rien au Miniſtre, & paroiſſant cependant ébranlé, le Roi lui parleroit lui-même de cette affaire. C'étoit-là ce qu'il ſouhaitoit; il faiſoit alors, en obéiſſant, ſa cour directement au Roi, & il avoit une excuſe, contre laquelle Dom Ramire ſembloit n'avoir rien à dire.

Ce qu'avoit prévû le Marquis, arriva.

Le Roi lui parla en faveur du Comte de St. Eſtevan, & même d'une manière aſſez forte. L'habile Courtiſan parut triſte, il affecta cependant un air ſoumis, & répondit qu'il étoit trop heureux que Sa Majeſté voulût s'intéreſſer à ce qui regardoit ſa famille. *Je vous ſais bon gré*, lui dit le Roi, *de votre obéiſſance, & je vous en tiendrai compte en tems & lieu.* Ces dernières paroles mirent le comble aux malheurs de l'infortuné Dom Ramire. Dès ce moment, le Marquis prit la réſolution de le ſacrifier à ſon ambition. Il étoit incertain s'il lui apprendroit lui-même la nouvelle de ſon changement, ou s'il la lui feroit ſavoir par quelque ami commun. Il craignoit ſa vivacité & ſon emportement, & d'un autre côté il appréhendoit que ceux qui l'inſtruiroient de ſon malheur, ne le juſtifiaſſent point aſſez dans ſon eſprit. Il vouloit, s'il étoit poſſible, en manquant de parole à Dom Ramire, paſſer encore dans ſon eſprit pour honnête homme. La vertu paroît même eſtimable aux malhonnêtes gens, & il n'eſt perſonne qui ne ſouhaite de couvrir ſes fauſſes démarches & ſes intrigues du voile de la vérité. Le langage, les expreſſions, les termes de la ſincérité ſont auſſi familiers dans la bouche des Courtiſans, que les qualités & les effets de cette même ſincérité ſont inconnus à leur cœur. Le Marquis choiſit donc le parti d'inſtruire lui-même Dom Ramire de ſon malheur.

Il

il prit, pour lui en adoucir la rigueur, toutes les précautions poſſibles. Il fit, avant de lui découvrir de quoi il s'agiſſoit, un long diſcours ſur la triſte néceſſité où ſe trouvoient les gens, attachés à la Cour, de ſe conformer aux ſouhaits du Prince. Il ſe plaignit amérement d'être la première victime de l'ordre qu'il alloit lui apprendre. Enfin il annonça à Dom Ramire qu'il falloit renoncer à la poſſeſſion d'Iſabelle. Il renouvella alors les plus fortes proteſtations d'une douleur éternelle, & il eut le loiſir de dire tout ce qu'il voulut. L'étonnement de Dom Ramire, & la douleur dont il fut ſaiſi, ne lui permirent pas de répondre. Il reſta immobile, & parut avoir perdu l'uſage des ſens. Il eſt des ſituations ſi triſtes, que l'abattement du cœur paſſe ſubitement juſqu'à l'eſprit; l'un & l'autre ſemblent également inſenſibles, parce que la douleur dont ils ſont ſaiſis, eſt ſi forte, qu'elle ne leur permet pas d'en donner des marques extérieures. Il faut un certain tems pour remettre l'ame dans un état qui lui laiſſe le moïen d'agir. Dom Ramire revint à lui-même, & regardant fixement le Marquis de Mendoſa: „ J'avois cru, lui dit-„ il, que les promeſſes réiterées que vous „ m'avez données ſi autentiquement, au-„ roient dû me mettre à l'abri de l'injure „ que vous me faites aujourd'hui. Vous „ me priez de vouloir bien ne plus ſon-„ ger à épouſer Iſabelle, vous voulez me

„ per-

„ perſuader que vous êtes forcé d'obéir „ au Roi; mais n'êtes-vous pas le pere „ d'Iſabelle, & par conſéquent le maître „ de ſa main? Le Roi eſt juſte, & ſi vous „ lui euſſiez repréſenté que vous ne pou„ viez, ſans vous deshonorer, me man„ quer de parole, ſans doute il n'auroit „ point exigé de vous une action qui flé„ trit votre réputation ".

Dom Ramire alloit continuer, mais les expreſſions dures dont il ſe ſervoit, aiant bleſſé la vanité du Marquis, il lui répondit d'un ton fier & dur: *J'ai cru que la façon obligeante dont je vous avois annoncé l'ordre du Roi, & la ſenſibilité que je témoignois à vous desobliger, auroient dû vous faire tenir un autre langage. Je pardonne des expreſſions qui me choquent, à la douleur que vous reſſentez. Je n'aurois pû les ſouffrir, ſi vous aviez été dans un état moins triſte. Mais enfin de quoi s'agit-il entre nous deux? Je vous ai promis Iſabelle, le Roi m'ordonne de diſpoſer ailleurs de ſa main. J'obéis, parce que je le dois. Plaignez-vous à la fortune de votre ſort.* „ Ce n'eſt point à elle, repartit fiérement „ Dom Ramire, à qui je m'en plaindrai; „ mais à ceux qui veulent m'arracher un „ bien qui m'eſt dû. Peut-être ſera-t-il plus „ difficile qu'on ne penſe, de me manquer „ de parole ". *Vos menaces*, repliqua le Marquis de Mendoſa, *me détermineroient à vous refuſer ma fille, quand même le Roi aujourd'hui révoqueroit l'ordre qu'il m'a donné. Je*

vous

vous annonce que je vais dans ce moment lui défendre de vous parler, & lui ordonner de recevoir, comme ſon futur époux, le Comte de St. Eſtevan. Ces derniers mots, qui ſembloient devoir animer le dépit de Dom Ramire, calmerent tout à coup ſon emportement. L'idée de perdre pour toujours Iſabelle, s'offrit à ſon imagination. Il ſe repréſenta ſa belle maitreſſe, contrainte de fléchir ſous l'autorité d'un pere irrité; l'amour dans ce moment fit taire la colère. Les mouvemens d'une paſſion violente font bientôt ceſſer les impreſſions d'une autre qui n'a ni ſa force, ni ſa vivacité. Dom Ramire eût voulu n'avoir pas irrité le Marquis, il chercha à l'appaiſer, & voulut donner un ſens différent aux diſcours qui l'avoient bleſſé. „ Ce n'eſt point de vous, lui dit-il, „ dont je veux me venger. Vous m'êtes „ toujours cher & toujours reſpectable, „ malgré les maux dont vous m'accablez; „ mais c'eſt du Rival qui veut me ravir „ Iſabelle. Il n'en ſera jamais poſſeſſeur, „ tandis que je vivrai ". Le Marquis étoit trop irrité pour faire attention à l'eſpèce d'excuſe que lui faiſoit Dom Ramire; il la prit même pour une nouvelle offenſe. Quand la colère eſt parvenue à un certain point, ce qui devroit la calmer, ne fait ſouvent que l'augmenter. Il repartit avec emportement, *Je ne crains point vos menaces, & ſuis perſuadé que le Comte de St. Eſtevan ne les redoute pas davantage.*

Dom

Dom Ramire, piqué de cette réponſe, craignit de ne pouvoir conſerver le reſpect qu'il devoit à un homme, dont il ne perdoit point encore l'eſperance d'épouſer la fille. „ Je vois, lui dit-il, que „ tout ce que je pourrois vous dire actuel„ lement, ne feroit qu'augmenter votre „ animoſité pour moi. Je vous quitte, & „ j'eſpère que lorſque le premier mouve„ ment de votre colère ſera amorti, vous „ me rendrez plus de juſtice ". A ces mots Dom Ramire ſe retira, & le Marquis ne daigna pas lui répondre. Il étoit ſi outré contre lui, qu'à peine fut-il ſeul, qu'il ordonna qu'on fît venir ſa fille. Il ne l'avoit point encore inſtruite de ſon malheur, il avoit cru qu'il convenoit qu'il eût auparavant une converſation avec Dom Ramire. A peine Iſabelle fut-elle entrée dans la chambre de ſon pere, qu'il lui dit avec vivacité : *Ma fille, je ne doute point que vous n'aiez pour moi l'amitié & le reſpect que vous me devez. Il faut aujourd'hui m'en donner une preuve eſſentielle, en renonçant à Dom Ramire. Le Roi m'ordonne de diſpoſer de votre main en faveur du Comte de St. Eſtevan, & moi, j'exige de vous que vous regardiez Dom Ramire comme un homme que je hais, & qui m'a déplu. Je vois*, continua le Marquis, *que ce que je vous dis, vous ſurprend. Vous penſez que vous aiant moi-même ordonné autrefois d'aimer Dom Ramire, je ſuis injuſte de vouloir aujourd'hui le bannir de votre cœur. Je n'entrerai point ſur cela dans aucun dé-*

détail avec vous, il vous doit ſuffire de ſavoir ma volonté, & d'être aſſurée que rien ne pourra la faire changer. La ſévérité avec laquelle s'exprimoit le Marquis, n'empêcha pas Iſabelle de ſe jetter en pleurs à ſes pieds. Le ſort qui l'accabloit, lui paroiſſoit ſi affreux, que la crainte de déplaire à ſon pere, ne put arrêter ſes plaintes. Quand les malheurs ſont parvenus à un certain point, ils inſpirent de la fermeté aux ames les plus foibles, & l'idée de perdre tout ce qu'on aime, eſt jointe ordinairement avec celle de tout riſquer pour le conſerver. „ Daſſiez-vous, mon pere, dit Iſa-„ belle, déſapprouver mes larmes, ſouffrez „ que j'en répande en abondance. Si je „ ſuis malheureuſe, c'eſt dans la ſoumiſ-„ ſion que j'ai toujours eue à vos ordres, „ qu'il faut en chercher la cauſe. A pei-„ ne me connoiſſois-je moi-même, que „ vous m'avez fait connoître Dom Rami-„ re. Vous diſpoſâtes en ſa faveur de „ mon cœur, vous voulûtes que je le lui „ donnaſſe ſans réſerve. Vous me repe-„ tiez chaque jour que vous jugeriez „ de mon obéiſſance par l'excès de „ mon amour. Vous m'ordonniez de le „ regarder comme un époux, qui devoit „ m'être d'autant plus cher, qu'il m'étoit „ donné de votre main. Hélas! pouvois-„ je réſiſter à des ordres auſſi précis? „ pouvois-je prévoir qu'un jour vous les „ révoqueriez avec tant de rigueur? J'ai „ ſuivi les ſentimens que vous m'inſpi-

„ riez,

„ riez, je m'y ſuis entiérement livrée, je „ n'ai vécu pendant pluſieurs années que „ pour Dom Ramire, que pour un époux „ qui par ſes ſoins, par ſa complaiſance, „ par ſes qualités aimables méritoit toute „ ma tendreſſe. Et vous voulez aujour- „ d'hui que je l'oublie tout à coup, que „ j'arrache de mon cœur ſon image que „ vous-même y avez gravée! Ha! mon „ pere, par vos genoux que je tiens em- „ braſſés, révoquez un ordre qui me ravit „ la vie. Aiez pitié d'une fille infortu- „ née qui ne mérite pas de l'être, & dont „ il dépend de vous de finir tous les maux. „ Vous m'avez donné le jour, ſera-ce „ pour me rendre éternellement malheu- „ reuſe? Vous ne répondez point, vous „ détournez vos regards. Ha! mon pe- „ re, laiſſez-moi donc expirer à vos pieds, „ laiſſez-moi par une mort que j'implore, „ finir la cruelle ſituation où vous me „ jettez. Vous connoiſſez mon amour „ pour Dom Ramire, vous ſavez la ten- „ dreſſe & le reſpect que j'ai pour vous. „ Vous exigez que j'ôte mon cœur à „ Dom Ramire, que voulez-vous que je „ faſſe dans ce triſte état? Réduite à la „ dure néceſſité de manquer à ce que je „ vous dois, ou de trahir mon amant, la „ mort eſt la ſeule reſſource qui me „ reſte ".

Le Marquis de Mendoſa étoit trop piqué contre Dom Ramire, pour être vivement touché des larmes de ſa fille; elles firent une

une impression très médiocre sur lui. D'ailleurs, quand la querelle qu'il venoit d'avoir avec Dom Ramire, ne l'auroit point affermi dans sa résolution, la crainte de déplaire au Roi eût suffi pour le rendre inébranlable. *Levez-vous*, dit-il à Isabelle. *J'ai laissé un libre cours à vos pleurs, je n'ai point voulu m'opposer aux premiers mouvemens de votre douleur, & je vous le pardonne; mais songez que ce seroit me déplaire & vouloir encourir ma disgrace, que de persister dans des sentimens que je condamne.* „ Hé! „ suis-je la maitresse, s'écria Isabelle, de „ les oublier ces sentimens? Comment „ pouvez-vous exiger de moi ce qu'il „ m'est impossible de faire? Quelque em„ pressement que j'aie à vous obéir, les „ efforts que je ferai pour bannir Dom „ Ramire de mon cœur, ne serviroient „ qu'à me le rendre plus cher. Je vous „ en ai déjà prié, mon pere, & je vous „ en prie encore; ou laissez-moi mou„ rir, ou ne m'ôtez point un époux que „ vous-même vous m'avez donné". *Votre obstination*, repliqua le Marquis, *mériteroit d'être punie, & je devrois vous faire sentir mon pouvoir, pour vous apprendre à être plus maitresse de vous-même. Je laisse encore quelques momens à votre chagrin; après quoi, je veux être obéi, & l'être sans replique. Le Comte de St. Estevan viendra pour vous voir, songez à le recevoir comme une personne à qui vous êtes destinée.*

Ces derniers mots achéverent de por-

ter le déſeſpoir dans le cœur d'Iſabelle. Peu s'en fallut que ſa douleur ne ſe changeât en fureur. La préſence de ſon pere la retint encore; mais non pas au point de ne pas montrer toute ſa tendreſſe. „ Non, dit-elle, mon pere, je ne puis „ me réſoudre à trahir Dom Ramire. Ar„ mez-vous de toute votre puiſſance, fai„ tes-moi reſſentir les effets de votre „ courroux, je ſuis prête à tout; & puis„ que j'ai pû me réſoudre à ne pas ſuivre „ la volonté d'un pere que j'adore, je „ ne crains point tous les maux qui peu„ vent m'accabler. Je les regarde com„ me legers, au prix de celui qui m'atti„ re votre haine ".

Le Marquis, voiant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ſa fille, voulut agir avec rigueur. *Hé bien!* lui dit-il, *puiſque vous ne voulez point m'obéir, je trouverai bien le ſecret de vous empêcher de voir Dom Ramire. Je vous donne vingt-quatre heures pour vous déterminer. Il faut choiſir entre un Couvent & le Comte de St. Eſtevan.* „ La priſon la „ plus cruelle, repliqua Iſabelle, me pa„ roîtra douce, dès qu'elle m'épargnera „ l'horreur d'être l'épouſe d'un autre que „ de Dom Ramire". *Retirez-vous*, repartit le Marquis, *votre opiniâtreté commence à me laſſer, & c'eſt trop abuſer de ma patience.* Iſabelle ſortit de l'appartement de ſon pere, & rentra dans le ſien pour ſe livrer à toute ſa douleur.

La Nature a des droits, auxquels les cœurs

cœurs les plus durs ne ſauroient ſe ſouſtraire. Lorſque le Marquis de Mendoſa fut ſeul, il ne peut s'empêcher de ſentir en lui-même un mouvement ſecret qui lui reprochoit la manière barbare dont il agiſſoit envers ſa fille. Ce ſentiment, quelque juſte qu'il fût, ne dura pas long-tems; la haine, le dépit, l'ambition l'étoufferent bientôt, & la politique de la Cour inſpira au Marquis de profiter habilement pour ſa fortune, de l'averſion que ſa fille marquoit pour le Comte de St. Eſtevan. Il crut que le Roi, apprenant l'opiniâtreté d'Iſabelle, lui ſauroit bon gré de la rigueur qu'il auroit pour elle. Cette idée le fortifia dans ſon deſſein, il réſolut de perſécuter ſa fille, puiſque les chagrins qu'il lui feroit ſouffrir, plairoient au Souverain. Telles ſont des Courtiſans les odieuſes maximes; rarement les liens du ſang ſont aſſez forts pour arrêter les projets de leur ambition.

Cependant Iſabelle ignoroit ſi ſon cher Ramire partageoit ſa douleur. Son pere ne lui avoit point dit le ſujet de mécontentement qu'il prétendoit avoir contre lui. Elle ne ſavoit ce qui occaſionnoit l'inimitié de deux perſonnes qui lui étoient auſſi cheres. Elle réſolut, ne pouvant parler à ſon amant, de lui écrire. Elle lui apprit l'ordre qu'elle avoit reçu de ne plus le revoir, elle lui exprima toute l'horreur de l'état où elle étoit. Le

domeſtique, qui porta ſa Lettre, lui en rendit la réponſe. Elle comprit alors toute l'étendue de ſon malheur. Dom Ramire l'exhortoit à ne point l'abandonner; il la conjuroit, par l'amour qu'il avoit pour elle, de ne pas l'oublier; il l'aſſûroit que ſa vie dépendoit d'elle, qu'il ne vouloit la conſerver qu'autant qu'elle ſeroit conſtante.

La douleur de Dom Ramire augmenta celle d'Iſabelle. Elle chercha vainement un moïen pour faire changer ſon ſort; rien ne s'offrit à ſon eſprit que de triſte & de déſolant. Le Couvent fut ce qui lui parut de mieux. Elle eſpera de pouvoir y recevoir des nouvelles de Dom Ramire plus aiſément que chez elle, du moins elle fut aſſûrée de n'être point obſédée par la préſence du Comte de St. Eſtevan, qu'elle regardoit comme l'unique cauſe de ſes malheurs. Elle conçut même une legère eſperance que le tems pourroit changer les ſentimens de ſon pere. Quelque violens que ſoient les chagrins, lorſque les maux que l'on craint, ne ſont point encore arrivés, il reſte toujours quelque foible lueur d'eſperance. L'eſprit & le cœur, ſi ſouvent deſaccords dans la bonne fortune, réuniſſent leurs intérêts dans la mauvaiſe, pour ſe prêter mutuellement du ſecours.

Iſabelle, étant réſolue d'entrer dans un Couvent, crut qu'elle ne devoit point attendre d'avoir encore avec ſon pere quel-

quelque fâcheux entretien. Elle fit confidence de ſon deſſein à une de ſes femmes de Chambre, & aiant trouvé le ſecret de ſortir avec elle de la maiſon, ſans être apperçue, elle entra dans un caroſſe qui l'attendoit, & fut ſe retirer dans une Abbaye, dont l'Abbeſſe étoit ſa parente & ſon intime amie.

Lorſque le Marquis de Mendoſa apprit l'évaſion d'Iſabelle, il coûrut s'en plaindre au Roi, moins empreſſé de ravoir ſa fille, que de faire ſavoir au Souverain la vivacité avec laquelle il avoit agi pour obéir à ſes ordres. Il exagéra, en lui parlant, l'effort qu'il s'étoit fait pour ſurmonter la tendreſſe paternelle; il finit, en l'aſſûrant qu'il ſavoit trop combien il devoit ſe conformer à ſes intentions, pour ſe laiſſer jamais fléchir par les prières de ſa fille. Le Roi parut ſatisfait de la conduite du Marquis. Il ne voulut pas cependant qu'on violât l'azyle qu'avoit choiſi Iſabelle. „ Elle s'ennuiera, dit-il au „ Marquis, de la ſolitude, & dans quel„ que tems elle ſera plus douce & plus „ ſoumiſe à vos volontés".

Le Marquis, charmé d'avoir ſi bien fait ſa cour, ne ſongea plus qu'à prendre des moïens pour rompre tout commerce entre ſa fille & Dom Ramire. La haine qu'il avoit conçue contre ce dernier, s'étoit encore augmentée. Il ſe figuroit qu'il avoit eu part à l'évaſion d'Iſabelle, & ce nouvel outrage l'attachoit davanta-

ge au Comte de St. Eſtevan. Il demanda à la Cour qu'on obligeât l'Abbeſſe de recevoir dans le Couvent une femme qui lui étoit dévoüée, & qui devoit ſervir d'eſpion à Iſabelle. Sa demande lui fut accordée, & l'on ordonna aux Religieuſes d'empêcher qu'il y eût aucune correſpondance entre Dom Ramire & Iſabelle.

Le Comte de St. Eſtevan étoit trop amoureux, pour n'être pas ſenſible à la haine que ſa maitreſſe lui témoignoit. Il n'en ignoroit pas le ſujet, & tout autre que lui eût ſongé à ſe guérir d'une paſſion qui ne pouvoit que le rendre malheureux. Il étoit trop vain & trop préſomptueux, pour penſer auſſi ſenſément. Il ſe figuroit qu'il étoit impoſſible que tôt ou tard Iſabelle ne l'aimât. Sa naiſſance & ſes richeſſes lui avoient donné un amour-propre inſupportable, auquel il joignoit un caractère opiniâtre, emporté & jaloux. Il fit demander pluſieurs fois permiſſion à Iſabelle d'aller la voir à la grille; elle la lui refuſa toujours, & même d'une manière diſgracieuſe. Ces marques de haine & de mépris irriterent le Comte. Le dépit ſe joignant à l'amour, il réſolut de preſſer ſon mariage, & de mettre tout en uſage pour ſurmonter les obſtacles qu'on lui oppoſoit. Sa vanité bleſſée lui faiſoit enviſager des charmes à rendre Iſabelle malheureuſe; il étoit aſſez malhonnête homme pour vouloir l'épouſer, autant par vengeance que par amour. Après avoir

avoit examiné pendant long-tems quel moïen il pourroit emploier pour venir à bout de son dessein, il n'en trouva point d'aussi bon que celui d'éloigner Dom Ramire d'Isabelle. Quelque difficile que cela fût, il ne le crut cependant pas impossible. Le hazard le favorisa, & peu de jours après, lui fournit une occasion, qu'il n'auroit jamais ôsé esperer.

Dom Ramire avoit eu le moïen, malgré les précautions du Marquis de Mendosa & la vigilance de la femme qu'il avoit placée dans le Couvent, d'écrire à Isabelle & d'en recevoir des Lettres. Ce commerce avoit déjà duré quelques semaines. La Religieuse, qui en étoit la Confidente, pressée par Dom Ramire, proposa à Isabelle de le voir en secret. Elle l'assûra si fort du succès de ce rendez-vous, que cette amante captive, & éloignée d'un amant qu'elle adoroit, ne put résister à l'envie de le voir; elle consentit à ce qu'on lui proposoit. Il fut résolu que Dom Ramire passeroit, pendant la nuit, par les murailles du jardin, qui n'étoient pas fort élevées dans un endroit qu'on lui indiqua. Dom Ramire devoit ensuite ressortir par le même endroit. Tout paroissoit si bien ajusté, qu'il sembloit impossible qu'il pût arriver quelque fâcheux accident.

Dom Ramire, aiant reçu la Lettre par laquelle Isabelle l'avertissoit de se rendre dans le jardin, ne manqua pas de se trou-

ver au rendez-vous. Malheureusement pour lui, lorsqu'il montoit sur la muraille, il fut découvert par une personne, suivie de deux domestiques, qui passoient dans la rue où aboutissoit le jardin. Cette personne avoit trop d'intérêt à connoître celui qui étoit entré dans le Couvent, pour ne pas faire tout ce qu'il falloit; afin qu'on l'arrêtât. Elle envoia chercher le Gué, qu'elle posta dans l'endroit par où elle jugea que Dom Ramire descendroit. Après cette disposition, le Comte de St. Estevan, car c'étoit lui-même, fit avertir les Religieuses qu'il y avoit un homme dans le jardin.

Le tems qu'il fallut pour faire ouvrir le Couvent pendant la nuit, donna le loisir à Dom Ramire de se jetter aux pieds de sa chere Isabelle, & de lui dire les choses du monde les plus tendres. Elle l'assûra à son tour que rien ne pourroit l'arracher de son cœur, & qu'elle consentiroit plûtôt à passer ses jours dans un Couvent, qu'à devenir l'épouse du Comte de St. Estevan.

Pendant que ces deux amans, bien éloignés de songer au nouveau malheur qui les menaçoit, se donnoient les marques les plus réciproques de leur amour, ils entendirent un bruit confus dans le Couvent, qui les obligea de se séparer. Dom Ramire se hata de remonter sur la muraille; mais à peine en fut-il descendu, que les gens, qui avoient été postés pour le

le saisir, se jetterent sur lui. Ils ne lui donnerent pas le loisir de pouvoir se mettre en défense, ils lui ôterent son épée, & lui ordonnerent ensuite de la part du Roi de les suivre. Le Capitaine du Gué le fit conduire ensuite en prison, & dressa un Procès verbal, qu'il remit le lendemain au Procureur général.

Le Comte de St. Estevan, la seule cause du malheur qui arrivoit à Dom Ramire, ne paroissoit en rien dans cette affaire. Il avoit envoié chercher le Gué par un homme qui ne s'étoit point fait connoître, & celui qui avoit averti les Religieuses, avoit pris la même précaution. Le hazard avoit conduit le Comte dans cette rue, dans le moment que Dom Ramire montoit sur la muraille, & la jalousie lui avoit fait croire que ce ne pouvoit être que son rival. Il comprenoit de quelle importance il étoit de le faire arrêter, & il voioit sa perte assûrée, le viol des murs d'un Couvent étant un crime capital en Espagne. Son dessein ne réussit que trop bien. Les Juges instruisirent le Procès criminel, & la mort de l'infortuné Dom Ramire étoit presque certaine. Il ne pouvoit rien alléguer pour son excuse, il avoit contre lui la déposition autentique de tous les Archers qui l'avoient arrêté. Cette affaire intrigua tout Madrid. Dom Ramire étoit généralement aimé, tous les honnêtes gens le plaignoient, sollicitoient pour lui,

mais n'eſperoient preſque rien de leurs ſoins.

La triſte Iſabelle étoit au déſeſpoir, elle ſe reprochoit d'être la cauſe de la perte de ſon amant. „C'eſt moi, diſoit-elle, qui lui donne la mort; c'eſt moi qui „ le conduis ſur l'échaffaut ". Cette idée l'accabloit, elle ne pouvoit y réſiſter, & cependant elle étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Elle croioit à tout moment voir le coup fatal qui privoit Dom Ramire de la vie. „Ha! s'écrioit-„ elle quelquefois, ſort cruel, pourquoi „ veus-tu me condamner à vivre, lorſ-„ que je perds mon époux? Car enfin, „ malgré la barbarie de mon pere, je ne „ puis, ni ne dois regarder autrement „ Dom Ramire. Mon cœur & ma main „ lui furent promis trop ſolemnellement, „ pour que rien puiſſe les lui ôter. Attends, continuoit-elle, attends-moi, „ cher Ramire. Je vais te ſuivre, je vais „ m'affranchir d'une vie odieuſe ". Ses ſanglots & ſes larmes ſuſpendoient alors le cours de ſes plaintes, & elle ne retrouvoit l'uſage de la voix que pour les recommencer. Le déſeſpoir où elle ſe livroit, fit bientôt craindre pour ſes jours. Le Marquis de Mendoſa ſon pere en fut allarmé, & St. Eſtevan, qui en étoit inſtruit par une Religieuſe qu'il avoit gagnée, comprit que la mort de Dom Ramire ſeroit ſuivie de celle d'Iſabelle. Il l'aimoit trop pour vouloir la perdre, il ré-

résolut d'employer son crédit & celui de ses amis pour sauver la vie à Dom Ramire. Il avoit agi jusqu'alors en secret, le plus fortement qu'il lui étoit possible, pour le perdre; il cessa ses intrigues, mais il voulut profiter du malheur de son rival pour obtenir Isabelle. Il communiqua son dessein au Marquis de Mendosa, & lui fit sentir qu'il ne seroit pas impossible d'avoir la grace de Dom Ramire, pourvû qu'Isabelle voulût l'oublier. Le Marquis gouta les raisons du Comte, & promit d'en parler lui-même à sa fille. *Je ne doute pas*, ajouta-t-il, *qu'elle ne consente à vous épouser, afin de sauver la vie à Dom Ramire. Après l'éclat qu'elle a fait pour lui, sa mort lui seroit trop sensible, pour ne pas la prévenir en vous donnant la main. Assûrez-vous seulement de la façon de penser du Roi, & voiez si vous pouvez obtenir la grace de Dom Ramire.* „ J'en fais mon affaire, lui dit-il, Comte, „ & je suis assûré de réussir ".

Le Marquis de Mendosa se hâta de tenir parole au Comte de St. Estevan. Il se rendit au Couvent, & aiant fait appeller sa fille, qui depuis cette triste avanture étoit renfermée dans sa chambre, il demanda à lui parler seul. *Quoique votre conduite*, lui dit-il, *ait dû vous enlever entiérement mon amitié, & que votre folle passion me deshonore, je ne puis cependant me résoudre à vous voir éternellement malheureuse. La douleur, dont vous êtes accablée, m'attendrit; je veux, s'il est possible, la faire cesser. Vous crai-*

craignez pour la vie de Dom Ramire, vous vous reprochez d'être la cause de l'Arrêt qu'il est à la veille de subir ; il dépend de vous de lui donner non seulement la vie, mais de lui rendre la liberté. „Ha! mon pere, s'écria „ Isabelle, si Dom Ramire ne meurt „ point, je suis trop heureuse. Quoi! je „ serois assez fortunée pour l'arracher au „ sort malheureux qui l'attend? Quoi! je „ pourrois lui conserver le jour que mon „ imprudence lui ravit? Je pourrois lui „ rendre la liberté avec la vie? Parlez, „ mon pere, il n'est rien que je ne fasse: „ Faut-il m'enfermer pour toujours dans „ la prison la plus austère, faut-il essuier „ les peines les plus sensibles, faut-il en- „ fin mourir à sa place? Tout m'est égal, „ tout me plait, tout me paroît doux, „ pourvû que je termine ses malheurs, „ dont je suis l'unique cause". .. *Vous n'avez pas besoin*, repartit le Marquis de Mendosa, *de recourir à des expédiens aussi violens. Il suffit d'un mot, & vous sauvez Dom Ramire ; un simple oüi le tire de prison. Le Comte de St. Elevan veut être votre époux, le Roi appuie sa demande, consentez-y, & Dom Ramire est libre.* „ Si c'est-là, dit Isabelle, „ en fondant en larmes, le seul moïen „ qui me reste pour sauver la vie à „ Dom Ramire, j'aime mieux mourir a- „ vec lui. Il m'aime trop, pour consen- „ tir à vivre à ce prix; il regretteroit la „ mort que je lui éviterois. Ha! mon „ pere, continua-t-elle, en se jettant à

„ ses

„ ſes pieds, par ces genoux que j'em-
„ braſſe, par cet amour que vous eûtes
„ pour moi, par ce tendre reſpect que je
„ conſervai toujours pour vous, & que
„ j'aurai juſqu'au tombeau, aiez pitié de
„ votre malheureuſe fille. Laiſſez-vous
„ toucher à ſes larmes. Hélas! depuis
„ plus de trois mois elles ſont ma ſeule
„ reſſource & mon unique ſoulagement.
„ Permettez que loin de Dom Ramire,
„ & loin du Comte, j'aille finir des jours
„ qui m'importunent. Vous voulez que
„ j'éteigne un amour que vous-même a-
„ vez fait naître. Si je ne puis vous obéir,
„ ſi l'image de Dom Ramire ne peut être
„ effacée de mon cœur, du moins j'agi-
„ rai, pour vous ſatisfaire, comme ſi je
„ n'aimois plus un objet qui a pû vous
„ déplaire. Dom Ramire vivra dans le
„ monde, & moi j'irai dans quelque Mo-
„ naſtère fuir ce monde, où j'ai été ſi
„ malheureuſe. Vous ne répondez point,
„ mon pere? Qu'ai-je donc fait pour
„ mériter cette dureté dont vous m'ac-
„ cablez? "

Ma fille, répondit le Marquis, en relevant Iſabelle qui étoit encore à ſes genoux, *ce n'eſt point par colère que je ne vous réponds pas; c'eſt parce que je n'ai rien à vous dire de conſolant, quelque envie que j'aie d'appaiſer votre douleur & de ſauver Dom Ramire. Votre main eſt le prix de ſa vie, & ce n'eſt qu'à cette condition que ſa grace peut lui être accordée. Il la devra au Comte de*

St.

St. Eſtevan, qui, en devenant votre époux, ſe charge de l'obtenir du Roi. Ce Prince l'a refuſée à tous ceux qui la lui ont demandée. Le tems preſſe; peut-être lorſque vous le voudrez, vous ne ſerez plus à tems de ſauver Dom Ramire. On eſt à la veille de prononcer ſon Arrêt; s'il eſt une fois donné, il ſera impoſſible d'en empêcher l'exécution. Hâtez-vous de lui conſerver la vie, s'il vous eſt auſſi cher que vous le dites. „ S'il m'eſt cher, repliqua „ Iſabelle, grand Dieu! pouvez-vous en „ douter? N'avez-vous pas pris aſſez de „ ſoin pour qu'il me le fût? Vous avez „ préparé, dès ma plus tendre jeuneſſe, „ l'abîme affreux où vous m'avez plon- „ gée. Puiſqu'il le faut, je ſuis réſolue „ de périr; je mourrai, & Dom Ramire „ me ſuivra au tombeau. Il m'aime trop, „ pour me ſavoir mauvais gré de ne lui „ avoir pas conſervé une vie qu'il ne „ pourroit plus paſſer avec moi". *Hé bien*, repartit avec aigreur le Marquis, *votre entêtement aura le fruit qu'il mérite, & puiſque vous voulez la mort de Dom Ramire, vous ſerez contente. Moi-même, je vais la hâter, & demander juſtice de l'affront qu'il m'a fait, & de la honte éternelle dont il vous a couverte. Je me joindrai avec les Religieuſes qui le pourſuivent, j'animerai tous ceux qui demandent ſa perte.* Le Marquis voulut, en finiſſant ces mots, ſe retirer. Iſabelle lui dit d'une voix foible & preſque mourante: „ Arrêtez, mon pere, arrêtez, il „ faut ſauver les jours de Dom Ramire.

„ Non,

„ Non, je ne puis consentir qu'il périsse. „ Je ne m'étois point représenté toute „ l'horreur qui m'a frappée dans le mo„ment que vous m'alliez quitter. Tous „ les malheurs qui vont m'accabler, ne „ pourront jamais approcher du désespoir „ où m'a jettée l'idée de l'approche de sa „ mort; que ne feroit donc point sa mort „ même? Sauvez les jours de Dom Ra„ mire, j'obéirai ". A ces mots, Isabelle tomba évanouïe. Le Marquis appella des gens pour la secourir; après bien des peines, on la fit revenir à elle. Dès qu'elle eut repris la connoissance, elle pria qu'on la portât dans sa chambre.

Le Marquis, content de la promesse de sa fille, fut foiblement touché de son évanoüissement. Il le regarda comme un mal peu dangereux, & comme le dernier éclat d'une passion que le mariage du Comte de St. Estevan alloit bientôt éteindre. Il fut lui porter la nouvelle du consentement de sa fille. Le Comte, charmé d'avoir si bien réussi dans son dessein, fit agir ses amis à la Cour. Le Roi accorda la grace de Dom Ramire. Avant qu'elle lui fût délivrée, St. Estevan voulut finir son mariage. L'infortunée Isabelle prit pour époux l'ennemi mortel de Dom Ramire, qu'elle croioit son libérateur. Le service qu'elle se figuroit que le Comte avoit fait à Dom Ramire, le lui rendoit moins odieux, & l'honneur la fit résoudre à faire tout ce qu'elle pourroit

roit pour étouffer une passion qu'elle regardoit comme criminelle depuis son mariage. Elle forma même la résolution de chercher tous les moïens d'aimer un mari qu'elle n'avoit pris que par force.

Dom Ramire n'avoit eu dans sa prison aucunes nouvelles. Livré aux plus tristes pensées, il ignoroit le sort d'Isabelle. Depuis le jour de sa détention, il n'avoit vû que les Juges chargés de l'interroger. Il savoit ce que les Loix ordonnoient pour le crime dont il étoit coupable, & la rigueur avec laquelle on le traitoit, lui persuadoit qu'il devoit s'attendre d'essuier toute la sévérité de la Justice. Il étoit moins touché du sort qui l'attendoit, qu'il ne l'étoit de l'état dans lequel il se figuroit qu'Isabelle devoit être. Il se la représentoit en proie à la colère de son pere, livrée à l'indignation des Religieuses, exposée aux persécutions du Comte de St. Estevan. Des idées aussi tristes l'accabloient, il souhaitoit que ses Juges hâtassent le moment de sa mort. Il n'espéroit plus que cette seule consolation, lorsqu'on vint lui annoncer que le Roi avoit accordé sa grace. Cette nouvelle le frappa si fort, qu'il parut d'abord y être insensible. Quand l'ame passe tout à coup d'un excès de tristesse à une grande joie, il lui faut quelque tems pour se reconnoître. L'agitation dans laquelle elle est, ne la laisse pas maitresse de ses mouvemens, & la tient, pour ainsi dire, comme

me concentrée dans elle-même. Ce ne fut que quelques momens, après avoir sû cette nouvelle, que Dom Ramire témoigna combien il y étoit sensible. Il jugea d'abord que le sort d'Isabelle ne devoit point être malheureux, puisque le sien avoit si fort changé. Cette pensée augmenta sa joie. „ Je reverrai donc encore, s'écria-„ t-il, l'adorable Isabelle. Il me sera per-„ mis de mourir à ses pieds, & d'expier „ les maux que je lui ai causés ". *Je vous conseille*, répondit à Dom Ramire la personne qui lui avoit annoncé sa grace, *d'éviter desormais la présence d'Isabelle; elle ne feroit qu'accroître votre malheur. Fuiez-la, oubliez-la, s'il est possible. Tout vous engage à faire cet effort sur vous-même, les chagrins qu'elle vous a déjà causés, doivent vous faire craindre ceux qu'elle peut encore vous faire essuier.* „ Non non, dit Dom Ramire, en „ interrompant brusquement celui qui lui „ parloit, je ne fais cas de la vie que pour „ voir, que pour aimer, que pour adorer „ Isabelle. Si je devois renoncer à elle, „ la grace qu'on m'accorderoit, seroit un „ cruel supplice". *Mais quel espoir*, repliqua cette personne, *pouvez-vous avoir encore? Et puisqu'elle est mariée. . . . . .* „ Elle „ est mariée, s'écria Dom Ramire. Ha! „ je dois donc mourir ". La douleur lui coupant la parole, il resta accablé sous le poids de son malheur. Ses yeux étoient ouverts & immobiles, on voioit la pâleur

de la mort répandue sur son teint, son ame paroissoit prête à s'envoler, & n'avoir plus aucune relation avec le corps. Les divers mouvemens de joie & de tristesse dont elle avoit été successivement agitée, l'aiant, pour ainsi dire, rendue insensible, il sembloit que les différentes impressions subites qu'elle avoit reçues, eussent rompu les ressorts qui la font mouvoir.

Dom Ramire resta près d'un quart d'heure dans cet état, mais la douleur aiant enfin rappellé son ame à elle-même, la fureur succéda bientôt à l'abattement. „ Quoi! dit-il, Isabelle m'a trahi! cette „ Isabelle, dont le cœur m'avoit toujours „ paru rempli de sentimens, m'abandonne! Elle épouse mon rival! Et dans „ quel tems, dans quelle situation? Pendant que l'amour que j'ai pour elle, „ me conduit à la mort, que je suis prêt „ à essuier la rigueur la plus sévère des „ Loix. Non, je ne puis supporter le „ jour, après une trahison aussi noire. Je „ veux me punir, & du crime d'Isabelle, „ & de celui que j'ai commis, en aimant „ quelqu'un qui le méritoit aussi peu. „ Pourquoi me donne-t-on une grace qui „ me force à me délivrer moi-même d'une „ vie qui m'importune? Sans doute c'est „ un rafinement de la cruauté de mes „ ennemis. Ils ne m'obligent à vivre que „ pour joüir de mon malheur, & pour

„ me

„ me rendre le témoin de leur triomphe. „ Iſabelle elle-même eſt entrée dans ce „ noir complot, elle veut jouïr de mon „ déſeſpoir. Ha! cruelle, je tromperai „ votre attente, & vous ne verrez plus „ la douleur d'un amant que vous avez „ déſeſperé ".

La perſonne, qui avoit appris à Dom Ramire le mariage d'Iſabelle, croiant que cette nouvelle produiroit un effet différent, voulut tâcher de diminuer le chagrin qu'elle lui cauſoit, en juſtifiant Iſabelle. Elle ſavoit que cette aimable fille n'avoit conſenti à épouſer le Comte, que pour ſauver la vie à Dom Ramire. Elle lui apprit donc le détail de tout ce qu'avoit ſouffert ſon infortunée maitreſſe, & l'inſtruiſit de la néceſſité où elle avoit été, pour lui ſauver la vie, de donner ſa main au Comte de St. Eſtevan.

Dom Ramire gardoit un morne ſilence, en écoutant le détail qu'on lui faiſoit des malheurs de ſa chere Iſabelle; ſa fureur ſe calmoit peu à peu. Chaque marque d'amour de ſa maitreſſe produiſoit ſur ſon cœur l'effet que la raiſon opére ſur un eſprit médiocrement agité. Enfin la paſſion qu'il avoit pour Iſabelle, s'étant de nouveau emparée entiérement de ſon ame, il s'écria douloureuſement: „ Hélas! „ pourquoi m'a-t-elle autant aimé, ou plû„ tôt pourquoi ne m'a-t-elle pas laiſſé „ mourir? Que ferai-je d'une vie qui „ m'eſt odieuſe? "

Les plaintes de Dom Ramire furent interrompues par ſes Juges, qui vinrent lui apprendre qu'il devoit ſortir de priſon. Il étoit ſi affligé, qu'il ne leur répondit point; il les ſuivit, plongé dans ſa réverie. Il trouva, au bas du dégré de la Tour où il avoit été renfermé, un caroſſe qui le mena chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'il écrivit cette Lettre à Isabelle.

LETTRE.

„ Le ſort qui me pourſuit, vient de „ m'arracher à la mort, pour me „ rendre le témoin de votre inconſtance. „ Vous connoiſſez trop bien la violence „ de mon amour, pour ne pas ſentir juſ„ qu'où doit aller mon déſeſpoir, & il „ vous ſera plus aiſé de comprendre la „ douleur qui m'accable, qu'à moi de „ vous l'exprimer. Je vous perds pour „ toujours. Vous êtes dans la puiſſance „ de mon Rival, & vous avez conſenti à „ lui donner cette foi que vous m'aviez „ promiſe. Si pour vous juſtifier des „ maux affreux que vous me faites, vous „ répondez que ma vie étoit attachée à „ votre infidélité, je vous demanderai „ pourquoi vous ne m'avez pas laiſſé mou„ rir? Quel a été votre but, en conſer„ vant ma vie? Que voulez-vous que je „ devienne? Tout me paroît affreux, je

„ ne

„ ne puis me ſouffrir moi-même. S'il „ vous reſte encore quelque pitié pour „ le plus infortuné des hommes, permet- „ tez-moi de vous voir, & donnez-moi „ la ſatisfaction de mourir à vos pieds ".

Cette Lettre ranima les douleurs d'Iſabelle, elle l'arroſa pendant long-tems de ſes larmes. Elle héſita cependant ſi elle y répondroit, enfin l'amour l'emporta ſur la bienſéance. *Je puis*, dit-elle, *ſans bleſſer ce que je dois à mon époux, ne point achever de déſeſperer un homme dont j'ai fait tous les malheurs. D'ailleurs, je dois répondre à Dom Ramire, ne fût-ce que pour le prier de ne me plus écrire. Hélas! la vertu la plus auſtère peut-elle être bleſſée d'une démarche, que je ne fais que pour éloigner tout ce qui pourroit me rappeller un amant que je veux oublier?* Iſabelle étoit charmée de trouver un prétexte auſſi plauſible pour ſuivre ſon inclination. L'eſprit ſert utilement le cœur, & lui fournit toujours des excuſes & des raiſons dans des ſituations pareilles à celle où ſe trouvoit Iſabelle. Elle répondit donc en ces termes à Rom Ramire.

LETTRE.

„ Je ne me plaindrai point de vos „ reproches. Vous êtes trop malheu- „ reux, je le ſais & je le ſens. Accu- „ ſez-moi d'inconſtance, taxez-moi de

„ legéreté, condamnez ma conduite, je
„ souffrirai sans murmure tout ce que vo-
„ tre douleur vous fera dire ; mais du
„ moins ne me faites pas un crime de
„ m'être sacrifiée pour vous conserver la
„ vie. Vous vouliez que je vous laissasse
„ mourir, & connoissant mon amour,
„ avez-vous pû penser que cela fût possi-
„ ble? Le désespoir d'être à un autre que
„ vous, m'a inspiré pendant un tems de
„ ne pas vous arracher à la rigueur des
„ Loix ; mais que cette résolution s'est
„ bientôt évanouïe, lorsque j'ai vû votre
„ perte assûrée ! Si j'avois à refaire ce que
„ j'ai déjà fait, je le ferois encore, &
„ quelque grands que soient les maux
„ que je souffre, ils me paroissoient sup-
„ portables, puisque c'est à eux à qui je
„ suis redevable de votre vie. Si vous
„ m'aimez encore, songez à la conser-
„ ver; je le veux, je vous l'ordonne, &
„ je prendrai votre désobéissance pour
„ une marque de haine. Je n'ôse pas vous
„ dire que mes jours sont attachés aux
„ vôtres, ce langage aujourd'hui m'est in-
„ terdit ; mais dites-vous à vous-même
„ ce que je ne puis que vous faire enten-
„ dre. La même bienséance, qui m'im-
„ pose silence, exige encore que je ne
„ vous voie point. Je souffre, autant
„ que vous, de vous refuser la grace que
„ vous me demandez. Mon amour m'ar-
„ rache, malgré moi, cet aveu ; j'en rou-
„ gis,

„ gis, & je vais m'en punir, en finiſſant „ ma Lettre. Adieu ".

La lecture de ce billet augmenta les chagrins de Dom Ramire. Il voioit qu'il étoit toujours également aimé, il ſentoit toute la force du ſacrifice qu'avoit fait Iſabelle pour lui ſauver la vie, & il étoit contraint de fuir cette même Iſabelle. La mort, qui lui paroiſſoit le ſeul remède à ſes maux, lui étoit interdite. Il devoit, ou vivre, ou deſobliger ſenſiblement Iſabelle, & peut-être même l'entrainer avec lui dans le tombeau. Dans cette triſte ſituation, Dom Ramire prit le parti d'attendre de ſa mélancholie la fin de ſon malheur; il crut qu'elle ne tarderoit pas à finir ſes jours infortunés. Il ſe livra entiérement à ſa triſteſſe, il abandonna le monde, & ſe tint renfermé chez lui, ſe nourriſſant de ſoupirs & de larmes, & n'aiant d'autre conſolation que celle de ſe plaindre amérement des rigueurs de la fortune.

C'étoit-là l'état dans lequel Dom Ramire vivoit depuis plus de trois mois, lorſqu'un homme, qui lui étoit inconnu, demanda à lui parler. *Je viens*, lui dit-il, *Seigneur, vous réveler un ſecret qu'il vous importe de ſavoir. J'ai été pluſieurs années Domeſtique du Comte de St. Eſtevan, il n'y a qu'un mois que je l'ai quitté. Les manières dures qu'il avoit pour moi, m'ont obligé à lui demander mon congé. Il en a été très fâché,*

parce qu'il me croioit capable de réveler bien des choſes qui ne lui font point honneur, & entre autres pluſieurs qui vous regardent. Comme il a vû qu'il étoit impoſſible qu'il pût m'engager à reſter encore chez lui, il a diſſimulé & m'a accordé mon congé; mais depuis deux jours il a voulu me faire aſſaſſiner par un de ſes Domeſtiques, mon ancien camarade, qui m'a averti de ſon deſſein. Je vais ſortir de Madrid, car tôt ou tard je ne pourrois éviter la colère du Comte. Je vous dirai ce qui l'anime à ma perte? Il craint que je ne vous apprenne que ce fut lui qui vous découvrit lorſque vous entriez dans le Couvent. Il m'envoia avertir les Religieuſes, & il poſta lui-même ſous les murailles les Archers qui vous arrêterent. Depuis il vous perſécuta toujours, & lorſque vous étiez en priſon, je l'ai accompagné très ſouvent, à l'entrée de la nuit, chez pluſieurs de vos Juges qui étoient de ſes amis, & qu'il ſollicitoit de vous faire périr. Il eſt vrai qu'il eut part à votre grace, lorſque votre maitreſſe eut conſenti de l'épouſer. J'eſpere que vous ne ferez point éclater le ſecret que je vous révele, avant que je ſois parti de Madrid. Rien ne pourroit me garantir de la fureur du Comte, s'il ſavoit que je vous euſſe inſtruit de ſa conduite, craignant toujours que ſon épouſe ne vienne à en avoir connoiſſance.

Pendant que ce Domeſtique parloit, la fureur s'étoit emparée de l'ame de Dom Ramire. „ Ouï, traitre, s'écria-t-il, tu „ mourras, & je ne ſuis plus auſſi mal-

„ heu-

„ heureux que je le penſois, puiſqu'il „ m'eſt permis deſormais de punir l'au- „ teur de tous mes maux. Ton impoſtu- „ re aura la récompenſe qu'elle mérite, „ je t'arracherai avec la vie cette Iſabelle „ que tu m'as ravie ".

Dom Ramire ne tarda pas à vouloir joindre l'exécution aux menaces. Il fit quelques queſtions à ce domeſtique pour ſe mettre au fait de ce qu'il vouloit ſavoir; après quoi il lui donna dix piſtoles & le congédia. Il étoit incertain s'il devoit ſe battre avec ſon indigne rival, avant d'avoir averti Iſabelle de la trahiſon qu'il lui avoit faite, ou s'il devoit l'en inſtruire. Il craignoit que s'il attentoit à la vie du Comte, ſans qu'Iſabelle en fût le ſujet, qu'elle ne vint à le haïr. D'un autre côté il étoit perſuadé que malgré la trahiſon qu'il lui réveleroit, elle lui défendroit, ſous peine de ſa haine, de ſe battre avec ſon mari. Il prit enfin la réſolution de faire connoître à Iſabelle toute la noirceur du cœur de ſon mari, & de n'avoir aucune attention aux ordres qu'elle lui donneroit d'oublier ſon offenſe. „ Rien „ ne peut m'empêcher, dit-il, de me ven- „ ger du Comte, dûſſai-je même être „ haï d'Iſabelle. Il vaut donc mieux „ qu'elle ſache toutes les juſtes raiſons „ de ma haine, que ſi elle les ignoroit ". Dom Ramire, aiant pris ce parti, écrivit deux Lettres; une à Iſabelle, dans

laquelle il lui apprenoit ce qu'avoit fait son mari ; & l'autre au Comte, qui étoit construite dans ces termes.

LETTRE.

„ Comme je ne doute point que votre honneur ne vous soit assez cher „ pour aimer mieux vous battre avec un homme que vous avez offensé „ cruellement, que d'obliger cet homme „ à vous donner des coups de bâton partout où il vous trouvera, je vous attends dans deux heures sur le chemin, „ auprès de la muraille du Parc des „ Chartreux. C'est un lieu solitaire & „ éloigné de la ville; nous y vuiderons, „ seuls & sans domestiques, une querelle „ qui ne peut se finir que par la mort de „ l'un ou de l'autre. Si vous manquez au „ rendez-vous, je publierai dès ce soir „ à la Cour & à la ville votre lâcheté, & „ je vous ferai connoître de tout le „ monde pour ce que vous êtes, & pour „ ce qu'il seroit heureux qu'on vous connût ".

Quelque injurieuse que fût cette Lettre, elle parut douce & modeste à Dom Ramire, qui craignoit de ne pas trouver des expressions assez dures pour piquer le Comte & l'engager à se battre. Il ordonna à un de ses gens de la lui remettre

tre lorſqu'Iſabelle ne ſeroit point au logis, & il donna au même domeſtique une ſeconde Lettre pour elle, qu'il ne devoit lui rendre que lorſque le Comte ſeroit déjà parti. Le hazard favoriſa le deſſein de Dom Ramire. Iſabelle étoit allée chez ſa ſœur la Marquiſe d'el Prado, lorſque le domeſtique remit la Lettre au Comte. Il en fut extrêmement piqué, & quoiqu'il fût moins brave que brutal, la vanité & la colére l'animerent ſi fort dans ce moment, que ſans attendre le retour d'Iſabelle, il ſortit ſeul & ſe rendit au lieu aſſigné. Il y attendit près d'une demi-heure Dom Ramire, qui n'avoit pas cru que ſon rival ſeroit ſi ponctuel. Les deux ennemis ne ſe parlerent point. Dès qu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent l'épée à la main, & ſe battirent avec un acharnement terrible. Ils avoient reçu chacun pluſieurs bleſſures, & la fureur avec laquelle ils ſe battoient, les empêchoit de s'appercevoir de la perte de leur ſang. Dom Ramire étoit outré de trouver une ſi grande réſiſtance dans un rival, qu'il mépriſoit autant qu'il haïſſoit. Il voulut terminer tout à coup un combat qui duroit depuis trop long-tems, il s'abandonna entiérement ſur le Comte, & lui donna un coup d'épée qui lui perçoit la poitrine; mais il en reçut un dans le bas ventre, qui n'étoit pas moins dangereux. Ces deux derniers coups mirent

rent également & dans le même tems les deux ennemis hors de combat. La perte de leur sang étoit si considérable, qu'ils ne purent se soutenir davantage. Ils tomberent chacun de leur côté, dans le moment qu'un carosse venoit à eux. Quoique le cocher poussât ses chevaux autant qu'il pouvoit, dès qu'il eut apperçu les combattans, il ne put arriver qu'après qu'ils étoient renversés par terre, & noïés dans leur sang.

Ce carosse étoit celui d'Isabelle. Elle avoit reçu la Lettre de Dom Ramire, & étoit allée chez elle, où aiant appris que son mari étoit sorti seul, elle n'avoit plus douté qu'il n'eût été se battre. Dans le desordre où elle se trouvoit, elle étoit entrée dans la chambre du Comte, & avoit apperçu sur sa table une Lettre, dont l'écriture lui paroissoit de Dom Ramire; c'étoit celle qu'il avoit écrite à son rival. Il n'en fallut pas davantage pour instruire Isabelle de l'endroit où elle devoit courir. Elle y arriva pour être témoin du spectacle le plus cruel & le plus sensible. En sortant du carosse, elle courut vers son mari, qui avoit presque perdu connoissance; il étoit si foible, qu'il ne put lui parler. Dom Ramire ne se trouvoit pas dans un état moins périlleux. Isabelle tournoit de tems en tems les yeux vers lui. Le devoir l'engageoit à secourir son mari, l'amour l'appelloit

pelloit auprès de son amant. Ses soins étoient pour le Comte, & ses vœux pour Dom Ramire. Elle versoit des larmes en abondance, en arrêtant le sang qui couloit des blessures de son époux, & ses larmes étoient pour celui de Dom Ramire, qui continuoit à se répandre. Ce qui mettoit le comble à la douleur d'Isabelle, c'étoit la nécessité dans laquelle elle se voioit d'abandonner son amant dans l'état où il étoit. Elle sentoit qu'elle auroit dû conduire dans le moment son mari à la ville; mais alors Dom Ramire eût resté sans secours. L'amour l'emporta sur la bienséance. Elle attendit jusqu'à ce que le laquais qu'elle avoit envoié aux Chartreux, amenât les domestiques de ces Religieux, qui transporterent Dom Ramire dans le Couvent. Le Comte, quelque foible qu'il fût, avoit assez de connoissance pour s'appercevoir des raisons qu'avoit sa femme de différer de retourner à Madrid. La jalousie les lui peignit avec les couleurs les plus noires, & il n'y eut que sa foiblesse qui l'empêchât d'éclatter & de faire à Isabelle les reproches les plus sanglans. L'infortuné Dom Ramire sentoit aussi les obligations qu'il avoit à sa maitresse, & comme il passoit près d'elle, porté par deux hommes, il lui dit d'une voix basse: „ Madame, il „ m'est doux, en mourant, de pouvoir „ encore considérer des charmes, dont je

„ con-

„ conserverai le souvenir au-delà du tré-
„ pas. Ne m'accusez point des chagrins
„ que vous avez. J'ai tout souffert de
„ mon Rival, lorsque j'ai cru qu'il n'a-
„ voit point joint la perfidie avec la pro-
„ tection ; mais j'aurois été le plus lâche
„ de tous les hommes, si je n'avois ven-
„ gé l'offense qu'il m'avoit faite ".

Quoique Dom Ramire eût parlé très bas, & qu'Isabelle ne lui eût rien répondu, le Comte n'en soupçonna pas moins une intelligence entre eux. Cette idée se fortifia chez lui par la réflexion, & pendant les premiers jours de sa maladie, il en fut uniquement occupé. Son combat ne fut point inconnu à la Cour ; mais comme ses blessures n'étoient pas mortelles, ni celles de Dom Ramire, la Justice n'en prit point connoissance, & l'on ne fit aucune poursuite.

Dès que le Comte de St. Estevan eut assez de force pour montrer son dépit à Isabelle, il le fit avec toute l'aigreur possible. *J'avois cru*, lui dit-il, *Madame, que l'honneur & le devoir auroient eu assez de pouvoir sur vous pour vous empêcher de trahir votre époux & de le sacrifier à votre amant. Je voudrois, s'il étoit possible, douter de ma honte ; mais elle n'est que trop certaine, & j'ai des preuves convaincantes de votre infidélité. Craignez ma juste indignation ; les effets de ma colère égaleront la grandeur de l'affront que vous me faites.* „ Je n'avois pas cru,

„ ré-

„ répondit fiérement Iſabelle, que les „ ſoins que j'ai pris, duſſent être payés „ d'un pareil retour. Je pardonne à l'in„ quiétude, que vous cauſent vos bleſſu„ res, un diſcours qui m'offenſe au-delà „ de toute expreſſion. Daignez à l'ave„ nir ne m'en pas tenir de ſemblables; je „ prendrois des meſures, ſi cela arrivoit, „ pour ne les pas ouïr davantage ".

La réponſe d'Iſabelle aigrit encore plus ſon mari. Il crut y entrevoir la menace de le quitter. Il ſe perſuada que cette menace étoit un prétexte pour voir plus librement Dom Ramire. La jalouſie ramene tout à elle, les actions les plus ſimples lui paroiſſent ſuſpectes, & les expreſſions les plus claires lui ſemblent myſtérieuſes. *Je vous empêcherai bien*, reprit le Comte avec emportement, *d'exécuter les projets que vous méditez, & je ſaurai vous réduire au point qu'il faut. En vain vous prétendrez vous défaire de moi par le moïen de votre indigne amant. Vous voïez que vos deſſeins réuſſiſſent très mal, & qu'il a couru dans notre combat pour le moins autant de danger que moi.* „ De quoi parlez-vous, repar„ tit Iſabelle? Je n'entends rien à vos „ diſcours, & s'il étoit vrai que vous „ puſſiez penſer que j'euſſe eu quelque „ part à votre combat, vous ſeriez le „ plus indigne des mortels ". *Oui*, repliqua le Comte avec fureur, *c'eſt vous qui avez porté Dom Ramire à m'attaquer. J'ai vû,*

vû, lorſqu'il étoit bleſſé, votre embarras. Peu attentive à la conſervation de mes jours, vous ne ſongiez qu'au péril dans lequel vous le voyiez. Il n'a pû être aſſez maître de lui-même pour ne pas vous en montrer ſa reconnoiſſance devant moi, & j'ai vû qu'il vous remercioit. Mes yeux, prêts à ſe fermer pour toujours, m'offroient ma honte & la vôtre. Que n'avois-je pour lors aſſez de force pour achever de percer votre amant, & pour vous poignarder après lui!

„ J'écoute, dit Iſabelle avec un air „ d'indignation, les reproches que vous „ me faites. Je les trouve auſſi dignes de „ vous qu'indignes de moi. Je ne me „ ſuis jamais trompée ſur votre compte, & „ vous êtes bien tel que je vous ai tou„ jours cru. N'attendez pas que je me „ juſtifie, je ne m'avilirai pas à ce point. „ Je rougirois de honte, ſi j'avois une „ complaiſance aſſez lâche pour entrer „ dans une juſtification ſi au-deſſous de „ moi. Ma vertu eſt à l'abri de la plus „ noire calomnie, je ne crains pas même „ celle du mari, auquel la barbare fortu„ ne a voulu m'unir. Mais il faut pour „ ma ſatisfaction que je vous apprenne „ ce que vous auriez peut-être toujours „ ignoré; vous jugerez, par l'aveu que je „ vais vous faire, ſi mon cœur eſt au„ deſſus de vos ſoupçons. J'aimai Dom „ Ramire dès ma plus tendre enfance. „ Le malheureux amour que vous prîtes

„ pour

„ pour moi, me priva de lui pour ja-
„ mais. Je vous donnai la main pour lui
„ ſauver la vie, je réſolus dès lors de le
„ bannir de mon cœur. Je ſentis que
„ mes efforts étoient vains, & que ſon
„ image me ſuivoit par-tout malgré moi.
„ Cependant je me fis de mon devoir
„ une ſévère loi. J'ordonnai à Dom Ra-
„ mire de me fuir, je vécus avec vous
„ le mieux qu'il me fut poſſible, j'allois
„ au-devant de tout ce que j'ai cru pou-
„ voir vous plaire, je ſouhaitois même
„ de vous aimer. Je me diſois tous les
„ jours que je vous étois redevable de
„ la vie de Dom Ramire, je cherchois à
„ vous trouver aimable, enfin je faiſois
„ tout ce que l'honneur & la raiſon pou-
„ voient exiger de moi. Lorſque mon
„ cœur étoit dans une ſituation auſſi gé-
„ nante, j'apprends que vous êtes le ſeul
„ auteur de mes malheurs & de ceux de
„ Dom Ramire. Je découvre que c'eſt
„ vous qui l'avez fait arrêter. Barbare,
„ malgré l'horreur que m'inſpire une ac-
„ tion auſſi affreuſe, je fais encore mon
„ devoir, & ma vertu n'eſt point ébran-
„ lée. J'apprends, par une Lettre que je
„ trouve ſur votre table, le lieu de vo-
„ tre combat avec Dom Ramire. J'y
„ cours pour vous ſéparer, & je ne puis
„ arriver aſſez tôt. Vous me reprochez
„ d'avoir été ſenſible à l'état où je voiois
„ mon amant. Sans doute je l'ai été, &
„ j'en fais gloire. Eh! pourquoi n'aurois-

„ je pas plaint un homme vertueux, véritablement digne d'être aimé, & dont „ j'ai causé le malheur? Voilà ce que j'avois à vous apprendre. Ne craignez „ pas cependant que l'amour que j'ai „ pour Dom Ramire, me fasse faire quelque démarche contraire à mon honneur. Si vos actions & vos discours ne „ méritent pas que je vous ménage, je „ n'en dois pas moins conserver ma gloire, & remplir un devoir que je me suis „ moi-même imposé en vous donnant la „ main. Je sens que ce que je viens de „ vous dire, va augmenter votre jalousie, „ & que jugeant de mes sentimens par les „ vôtres, vous me croirez capable de „ vous trahir. N'importe, j'ai voulu me „ satisfaire, & je ne crains point votre „ courroux, puisque je n'ai rien à me „ reprocher. Je suis prête, si vous voulez, à quitter Madrid & à me retirer „ avec vous dans une de vos terres. Je „ me dois à moi-même cet effort; s'il „ n'est pas digne de vous, il est digne de „ moi". A ces mots, la Comtesse sortit de la chambre de son mari, & le laissa dans une réverie, où il sembloit être entiérement absorbé. L'aveu sincère que son épouse lui avoit fait, le mettoit dans un état, dont il ne pouvoit démêler les contrariétés. Il étoit frappé des marques de la bonne foi & de la fermeté d'Isabelle. Il admiroit sa franchise & sa sincérité; mais d'un autre côté son tempérament ja-

jaloux le portoit à croire qu'aimant Dom Ramire, elle ne tarderoit pas à secouer le joug d'une vertu incommode, & qu'elle le trahiroit à la première occasion. L'offense qu'il venoit de lui faire, redoubloit sa crainte. Nous jugeons ordinairement du cœur des autres par le nôtre. Les méchans se figurent que les actions les plus loüables ne sont que des piéges adroits pour mieux couvrir le crime. Le Comte de St. Estevan étoit trop porté au crime, pour se persuader que son épouse fût rigoureusement attachée aux loix de la vertu. Après avoir long-tems refléchi sur l'entretien qu'il venoit d'avoir avec elle, il crut qu'il devoit se regarder comme un homme, dont le deshonneur étoit certain, & il interpreta en mal les actions les plus innocentes qu'Isabelle avoit faites depuis son mariage. La fureur succéda bientôt à des idées aussi affligeantes; il résolut de se venger à la première occasion, & d'Isabelle, & de Dom Ramire. Il auroit bien voulu partir dans le même moment de Madrid, & conduire son épouse dans une terre, ainsi qu'elle le lui avoit offert elle-même; mais ses blessures ne lui permettoient pas d'entreprendre encore ce voïage. Il fallut qu'il prît patience, & qu'il dévorât dans lui-même son chagrin.

Pendant que le Comte songeoit à confiner son épouse dans une solitude, éloignée de la Cour, Dom Ramire se dispo-

ſoit à quitter non ſeulement Madrid, mais l'Eſpagne, & à paſſer dans les païs étrangers. Il étoit guéri entiérement de ſes bleſſures. Il comprenoit qu'Iſabelle, qui n'avoit jamais voulu le voir avant ſon combat, voudroit encore moins le voir après. Il ne lui reſtoit à Madrid aucun eſpoir d'adoucir les maux qu'il ſouffroit, il regarda l'abſence comme le ſeul ſoulagement qu'il pût recevoir; & quoiqu'il fût bien aſſûré de ne jamais oublier Iſabelle, il penſa qu'étant éloigné d'elle, il ſouffriroit moins que d'être dans la même ville, & cependant privé de ſa vûe. L'amour, plus qu'aucune autre paſſion, s'excite & s'anime par la proximité de l'objet qui le cauſe.

Dom Ramire, étant ſur le point de partir pour la France, ne put ſe réſoudre à quitter l'Eſpagne, ſans en avertir Iſabelle. Il eût ſouhaité lui dire lui-même les raiſons qui l'obligeoient à ſe bannir de ſa patrie; mais ne pouvant avoir cette conſolation, il prit le parti de lui écrire cette Lettre.

LETTRE.

„ Dans l'état affreux où le ſort m'a „ réduit, je ſuis forcé de joindre à „ tous mes malheurs celui de m'éloigner „ de vous. Je ſens qu'il m'eſt impoſſible „ d'habiter la même ville, & de vous é- „ viter inceſſamment; mon amour m'en-

„ traine

„ traine auprès de vous. J'ai beau me re-
„ présenter que vous êtes à un autre, je
„ ne m'en souviens que pour former con-
„ tre sa vie des projets que vous me dé-
„ fendez d'exécuter. La fortune, qui se
„ plait à m'accabler, m'a mal servi dans
„ mon combat. J'avois cru me délivrer
„ pour jamais d'un odieux rival, elle a
„ voulu le dérober à mes coups. Qu'il
„ vive donc, jusques à ce que je puisse
„ trouver une seconde occasion de lui
„ faire sentir les effets de la haine que je
„ conserverai éternellement pour lui. Il
„ m'a ravi le bien le plus précieux de ma
„ vie, il faut tôt ou tard qu'il m'ôte cet-
„ te vie, ou qu'il me rende ce bien. Oui,
„ belle Isabelle, le seul espoir de vous
„ posseder encore, m'oblige à conserver
„ des jours infortunés, que sans lui j'au-
„ rois abrégé depuis le moment qui nous
„ sépara. J'emporte donc avec moi l'es-
„ perance d'être un jour votre époux.
„ Songez que ce bonheur me fut promis
„ par votre pere, que vous m'en donnâ-
„ tes l'assûrance. Le Barbare, qui cause
„ notre malheur commun, ne doit être
„ regardé que comme votre Ravisseur,
„ & les bontés que vous avez pour lui,
„ sont des crimes contre l'amour que
„ vous m'avez juré, & que vous ne pou-
„ vez ni m'ôter, ni diminuer, sans deve-
„ nir parjure. Je me flatte, belle Isa-
„ belle, que l'absence ne me bannira point
„ de votre cœur. Songez que vous êtes

„ gravée dans le mien dès votre tendre
„ enfance, & que vous m'assûrâtes la pos-
„ session du vôtre, dès que vous pûtes en
„ disposer. Ma vie est attachée à votre
„ constance. Vous avez trop fait, afin
„ de me la conserver, pour que je doive
„ craindre que vous vouliez me la ravir.
„ Adieu, je vais partir dans deux heures.
„ Mes yeux se rempliſſent de larmes, &
„ ma douleur ne trouve plus de termes
„ pour s'expliquer ".

Dom Ramire chargea de cette Lettre une marchande qui alloit souvent chez Isabelle, & lui ordonna de la lui remettre en particulier. La marchande s'acquitta fort bien de sa commission. Isabelle reçut la Lettre, la lut plusieurs fois, non pas sans répandre des larmes. L'éloignement de Dom Ramire la toucha sensiblement. Elle l'avoit souhaité, mais elle ne croioit pas qu'il fût si proche. Le départ précipité d'un amant qu'elle adoroit, la crainte des accidens qui pouvoient lui arriver, renouvellerent ses douleurs. Elle congédia la marchande, pour se livrer avec plus de liberté au chagrin qu'elle ressentoit.

Il y avoit encore une chose qui touchoit sensiblement Isabelle. Quelque marque qu'elle eût de la tendresse de Dom Ramire, elle craignoit qu'il ne devint inconstant; & quoiqu'elle fût résolue à ne jamais écouter son amour, cependant elle eût été au désespoir qu'il eût souffert la moindre

dre atteinte. Elle aimoit Dom Ramire plus qu'elle-même, elle vouloit le bannir, elle vouloit que Dom Ramire l'aimât, & qu'il ne la vît point. Ce contraste, tout opposé qu'il paroît, se trouve dans tous les coeurs amoureux, vertueux, & contraints de résister à leur passion. Il se fait un combat entre l'amour & la vertu; ni l'un ni l'autre n'est vaincu, ni vainqueur. L'amour prend pour lui la confiance, le plaisir du ressouvenir, la consolation des soupirs & des plaintes; la vertu a pour elle l'absence, la retenue, & la ferme résolution de remplir les loix du devoir.

Telle étoit la situation d'Isabelle. Le départ de son amant, tout nécessaire qu'il lui parût, ne laissoit pas que de l'accabler. Elle avoit été long-tems plongée dans ces tristes réflexions, lorsque l'on vint avertir que son pere arrivoit. Elle sortit de sa chambre pour le recevoir, & plaça dans une cassette, qui étoit sur sa toilette, la Lettre de Dom Ramire. Soit qu'elle n'eût pas le tems de l'enfermer, soit qu'elle l'oubliât, son mari, étant entré peu de tems après dans sa chambre, pendant qu'elle étoit encore dans un autre appartement avec son pere, eut la jalouse curiosité de fouiller dans cette cassette où il savoit qu'Isabelle renfermoit quelquefois des papiers. Il trouva la Lettre de Dom Ramire, il la lut avec des transports de fureur & de rage, la remit ensuite,

te, & formant dès ce moment le deſſein de faire périr Dom Ramire & de renfermer pour toujours ſa femme dans une étroite priſon, il réſolut de diſſimuler juſqu'au moment de ſa vengeance.

Les méchans ſont plus maîtres de leurs mouvemens que les honnêtes gens. Les ſentimens du cœur ſe peignent ſur le viſage de ces derniers. En vain voudroient-ils diſſimuler, leur air, leurs diſcours, tout les trahiroit. La véritable vertu ne peut ſouffrir de maſque, de quelque façon qu'il ſoit; mais la diſſimulation eſt l'art des méchans. Plus les crimes qu'ils méditent, ſont atrôces, plus ils ont le talent de les cacher. Leur cœur, qui n'eſt point épouvanté par l'horreur des projets qu'ils forment, ne donne aucune marque extérieure d'agitation, & leur eſprit, accoutumé à ſervir les forfaits du cœur, emploie toute ſon induſtrie à les cacher aux yeux de ceux qui pourroient les appercevoir.

Le Comte de St. Eſtevan trouva dans la noirceur de ſon caractère une reſſource aſſûrée pour exécuter la vengeance qu'il méditoit, ſans qu'on pût la prévenir. Il propoſa à ſa femme de ſe retirer dans une de ſes terres. Iſabelle, qui ne demandoit qu'à être éloignée du monde, & à qui le voïage de Dom Ramire avoit encore inſpiré un goût plus fort pour la ſolitude, conſentit avec plaiſir à la demande

mande de son mari. Elle le pressa même de partir le plûtôt qu'il pourroit.

Le Marquis de Mendosa ne pensoit pas comme sa fille. Il étoit très fâché de la voir aller à la Campagne. Il ne l'avoit mariée au Comte de St. Estevan, que dans l'idée qu'elle serviroit à son ambition, par le rang qu'elle tiendroit à la Cour. Toutes ses esperances s'évanouissoient, il se trouvoit privé de sa fille, & ne retiroit aucun avantage de l'avoir rendue malheureuse. Il fit toutes les démarches possibles auprès du Comte de St. Estevan pour l'empêcher de quitter Madrid, mais il ne peut rien obtenir sur lui. Il crut même s'appercevoir que le Comte mettoit de l'aigreur dans ses discours. Il commença à comprendre, mais trop tard, qu'il avoit eu tort de manquer de parole à Dom Ramire. Il regretta vainement d'avoir sacrifié sa fille à son ambition, & il prévit une partie des malheurs dont elle étoit menacée. Cette campagne, dans laquelle son mari alloit la renfermer, n'annonçoit rien que de triste au Marquis de Mendosa; il craignoit avec raison les emportemens & la jalousie du Comte, lorsqu'il seroit éloigné de la Cour, & qu'il pourroit agir sans contrainte. Ces idées affligeantes, qui n'étoient que trop justes, déterminerent le Marquis à placer auprès de sa fille une femme de Chambre sur laquelle il pourroit compter, & qui lui promît de l'instruire de l'état d'Isabelle

& des manières que son mari auroit pour elle.

Le Comte partit pour ses terres, dissimulant toujours, & ne faisant rien paroître qui pût faire soupçonner à Isabelle les projets affreux qu'il méditoit, & ceux qu'il faisoit exécuter. Ce Barbare avoit apposté des assassins sur la route de Dom Ramire, qui, après l'avoir assassiné, devoient lui apporter son cœur. La fortune garantit Dom Ramire des piéges qu'on lui tendoit. Son valet-de-Chambre s'étoit blessé, en tombant de cheval, à deux lieuës du bois où les Brigands s'étoient placés. Il ne voulut point s'arrêter, & il fit mettre ce domestique dans sa chaise, ordonnant qu'on le menât doucement jusqu'à la première ville. Il monta ensuite à cheval, ne prenant avec lui qu'un laquais, & laissant l'autre qu'il avoit encore, pour avoir soin du valet-de-Chambre. Les assassins, voiant passer deux hommes qui galoppoient, crurent que c'étoient les domestiques de Dom Ramire qui alloient faire préparer des chevaux à la première poste. Ils furent charmés que celui, à qui ils en vouloient, se privât du secours qu'il auroit pû avoir, & demeurerent cachés dans leurs postes. Une heure après, la chaise de Dom Ramire arriva. Ils la reconnurent d'abord pour celle qu'ils devoient arrêter. Ils tirerent un coup de fusil au postillon, qu'ils tuerent. Le laquais, qui étoit à cheval, le voi-

voiant tomber, rebrouſſa chemin & prit la fuite. Les aſſaſſins, maîtres de celui qui étoit dans la chaiſe, ne lui donnerent pas le tems de parler, & lui caſſerent la cervelle de deux coups de piſtolet qu'ils lui tirerent à la fois par les deux portières. Ils ôterent enſuite ce corps ſanglant & défiguré de la chaiſe, lui ouvrirent l'eſtomac, arrachèrent le cœur, & l'enfermerent dans une boëte. Ils enterrerent au milieu du bois, & loin du chemin, ce cadavre, ainſi qu'il leur avoit été ordonné, pour qu'on ne pût connoître ce qu'on en avoit fait, la ſingularité du cœur arraché pouvant faire naître le ſoupçon que d'autres gens que des voleurs euſſent commis ce meurtre.

Dom Ramire, aiant attendu un jour, ſans voir arriver ſon valet-de-Chambre, envoia des gens pour en apprendre des nouvelles. Ils allerent juſqu'à l'endroit où s'étoit enfuie le laquais. Ils le conduiſirent auprès de Dom Ramire, & ce fut par lui qu'il ſut l'aſſaſſinat du poſtillon & du valet-de-Chambre. Il fut perſuadé que c'étoient des voleurs qui avoient commis ce meurtre. Après avoir fait devant les Juges l'expoſition de ce qui lui étoit arrivé, il crut ne devoir pas s'arrêter davantage, ſa préſence, pour la pourſuite de cet aſſaſſinat, n'étant plus néceſſaire. Il lui tardoit d'être ſorti de l'Eſpagne, il habitoit à regret un païs où ſon rival poſſedoit ſa chere Iſabelle, & où il lui ſembloit que tout ce qu'il y voioit, lui offroit l'ima-

l'image douloureuse de son malheur.

Pendant que Dom Ramire suivoit la route de Paris, les assassins de son valet-de-Chambre prenoient celle des terres du Comte de St. Estevan. Ils lui portoient ce cœur qu'il attendoit avec une impatience mortelle, & sur lequel il fondoit son entière vengeance. L'horreur des projets qu'il méditoit, n'étoit, pour ainsi dire, qu'ébauchée par le meurtre de son rival; sa jalouse rage lui avoit fait concevoir des desseins, dont la barbarie & la cruauté surpassoit celle des monstres les plus féroces. Il n'est point de passion aussi dangereuse que la jalousie dans un cœur accoutumé au crime, elle le porte aux excès les plus grands. La haine, l'envie, le dépit, la colère, la vengeance, l'amour-propre, toutes ces passions les plus dangereuses se réunissent enfin dans un cœur jaloux, pour lui faire franchir les bornes de l'honneur & de la probité. A quels crimes ne doit-il donc pas se laisser entrainer, s'il est sourd & insensible aux avis & aux impressions de cet honneur & de cette probité?

La joie du Comte fut infinie, lorsqu'il crut être délivré de son rival. Il étoit cependant fâché que les assassins n'eussent pas instruit Dom Ramire, avant de l'assassiner, que c'étoit par son ordre qu'on lui donnoit la mort. Il croioit que sa vengeance n'étoit pas parfaite, puisque son ennemi l'avoit ignorée. Il fit plusieurs reproches à ce sujet aux assassins, & les accu-

accusa de n'avoir achevé qu'une partie de leur commission. L'exécution des crimes qu'il méditoit encore, devant se faire sous ses yeux, il résolut de prendre des mesures plus justes, afin que rien n'en diminuât l'atrocité. Il envoia chercher son cuisinier, & le faisant entrer dans son cabinet: *Ecoutes*, lui dit-il, *je vais t'apprendre un secret d'où dépend ta fortune, ou ta mort. Si tu ne m'obéis point aveuglément, & si tu parles de ce que je vais t'apprendre, je te ferai poignarder sur le champ. Ne penses pas que tu puisses éviter ma colère, & regardes ce jour comme le dernier de ta vie. Si au contraire tu me sers fidélement dans ce que j'exige de toi, il n'est point de récompenses que tu ne doives attendre.* L'air furieux & égard qu'avoit le Comte, fit trembler ce pauvre cuisinier; il ne savoit ce qu'on souhaitoit de lui. Tandis que son maître parloit, il s'étoit figuré qu'on vouloit peut-être qu'il empoisonnât Isabelle. Les mauvaises manières du Comte pour sa femme avoient assez éclaté, pour que les domestiques s'en fussent apperçus. Malgré sa contrainte & sa dissimulation, il lui échappoit quelquefois des paroles offensantes, qu'Isabelle avoit assez de vertu pour mépriser. La frayeur & les soupçons du cuisinier redoublerent, lorsqu'il apprit qu'il devoit préparer pour Isabelle le cœur d'un homme en ragoût. Il ne douta pas que ce cœur ne fût empoisonné, & malgré la crainte dont il étoit

étoit saisi, il se jetta aux pieds de son maître, & lui promettant de ne jamais parler de ce qu'il venoit d'apprendre, il le supplia de ne pas se servir de lui pour empoisonner une Dame aussi respectable qu'Isabelle. *Qui te dit de l'empoisonner*, repartit brusquement le Comte? *Je serois bien fâché qu'elle mourût, je n'aurois pas le loisir de jouir de son désespoir. Je veux rendre à l'infidèle tous les maux & tous les chagrins qu'elle m'a donnés.*

Le cuisinier avoit eu le loisir de revenir à lui-même, il fut persuadé, par les discours du Comte, que le cœur n'étoit point empoisonné. Il forma sur le champ le dessein d'éviter à Isabelle l'horrible repas qu'on lui destinoit; il fit semblant d'entrer dans les vûes du Comte. „ Puis„ que vous le voulez, Monsieur, lui dit„ il, je dois vous obéir. Soiez assûré d'un „ éternel secret de ma part. Dès que „ vous me dites qu'il ne s'agit point de „ poison, ce n'est pas à moi d'entrer dans „ vos desseins ". *Je suis content de toi*, repartit le Comte, *& je te récompenserai comme il convient.* Il étoit dix heures du matin, lorsque le Comte songeoit à finir, par l'action la plus horrible, tous les crimes que sa jalousie lui avoit déjà fait commettre. Dès que le cuisinier fut sorti de l'appartement de son maître, son premier soin fut de jetter dans un égoût le mêts funeste qu'on l'avoit chargé de préparer. Il hâcha de la viande, qu'il destina à rem-

remplacer celle du cœur. L'heure du dîner étant arrivée, il avertit le maître d'hôtel qu'un tel plat, qu'il lui désigna, étoit celui que monsieur lui avoit ordonné de préparer. Le Maître-d'hotel en avertit le Comte, qui ne manqua pas d'en servir à Isabelle. Il la regardoit manger, avec une joie barbare. Il lui en offrit une seconde fois, en lui disant, *Si vous connoissiez tout ce qui entre dans ce ragoût, vous le trouveriez encore plus délicat.*

Le repas étant fini, le Comte suivit Isabelle dans son appartement. *Madame*, lui dit-il, dès qu'il fut seul avec elle, *il est tems que j'aie un éclaircissement avec vous, que des raisons essentielles m'ont fait différer jusqu'aujourd'hui. Je connois depuis long-tems votre infidélité, & j'en ai des preuves certaines. Vous n'avez affecté avec moi une fausse simplicité, que pour mieux me tromper; & la sincérité que vous me faisiez paroître, étoit un piége adroit que vous tendiez en même tems à mon honneur & à ma crédulité.* Isabelle voulut répondre à son époux; mais il lui dit, sans lui donner le tems de parler: *Tout ce que vous voudriez m'alléguer pour votre justification, deviendroit inutile. J'ai lû, Perfide, la dernière Lettre que votre amant vous a écrite le jour de son départ. Il vous assûre qu'il vous délivrera de moi. Il vous flatte de ma mort.* „ Ha! croiez, s'écria Isabelle, que „ je n'ai aucune part aux discours que le „ désespoir de m'avoir perdu, peut dicter „ à Dom Ramire. Ma gloire ne me per-

„ met

„ met point d'être soupçonnée d'un pa-
„ reil crime. Il m'est aisé de m'en justi-
„ fier. Je ne crains point vos injures, ni
„ vos calomnies; mais je redoute des
„ soupçons qui paroissent fondés. Bien
„ loin de flatter la passion de Dom Ra-
„ mire, j'ai souhaité son départ, j'ai vû
„ avec plaisir qu'il s'éloignoit de moi ".
J'ai pris soin, reprit le Comte avec em-
portement, *de seconder vos souhaits, & la*
mort que je lui ai fait donner, vous délivrera
pour jamais de l'embarras de l'éloigner de vous.
„ Quoi! dit Isabelle d'une voix foible &
„ tremblante, vous avez fait tuer Dom
„ Ramire"? *Oui, Perfide*, repartit le Com-
te, *j'ai vengé mon injure & puni un indigne*
rival, qui, peu content de m'outrager, me pré-
paroit sans doute le sort que je lui ai fait subir. Je
vois votre désespoir, je sens toute l'étendue de votre
douleur. Voilà ce que j'ai souhaité, & ce que le
Ciel devoit à ma vengeance. „ Barbare, s'écria
„ Isabelle, qu'attends-tu à mettre le com-
„ ble à tes crimes? Viens, unis-moi à
„ Dom Ramire, donnes-moi la mort.
„ Pourquoi t'arrêtes-tu au milieu de ta
„ carrière? Ton ame, accoutumée aux as-
„ sassinats, appréhende-t-elle de se souil-
„ ler de mon sang? Crains qu'enhardie
„ par ton exemple aux plus grands for-
„ faits, je ne venge la mort de Dom Ra-
„ mire. L'horreur de tes actions a brisé
„ tous les liens qui pouvoient nous unir,
„ je ne suis plus ton épouse. Que dis-
„ je? Je ne la fus jamais. Je ne t'appar-

„ tiens

„ tiens que par la fraude & l'impoſture. „ Tu me ravis à mes parens, tu me ravis „ à Dom Ramire, tu me ravis à moi-même. Hélas. Mon époux eſt mort. . . . . „ Je fus deſtinée de tout tems à Dom „ Ramire. La violence & l'artifice n'ont „ pû rompre les ſermens qui me lioient à „ lui. Ceux que je te fis aux Autels, en „ te donnant la main, n'étoient que des „ parjures. S'il te reſte encore quelque „ ombre d'humanité, ne me ſéparés pas „ de Dom Ramire, unis-moi avec lui. „ Délivres-moi de ta préſence que je ne „ puis ſouffrir, & rends-moi le bien que „ tu m'as enlevé". *Oui*, dit avec fureur le Comte, *oui, je vous rendrai ce bien que vous ſouhaitez avec tant d'ardeur, & j'ai déjà prévenu vos ſouhaits. J'ai voulu vous unir avec votre amant, autant qu'il m'étoit poſſible. J'ai cru qu'il convenoit que vous ſerviſſiez vous-même de tombeau à ſa cendre. Rappellez-vous le mets que je vous ai ſervi à table; c'étoit ſon cœur que j'avois fait préparer.*

Il eſt des ſituations, où l'ame ſembleroit devoir être accablée par la douleur; cependant elle eſt dans une agitation extrême, l'horreur & le déſeſpoir la ſoutiennent, & lui donnent une force qu'elle n'auroit point par elle-même. Le ſecret affreux que le Comte réveloit à Iſabelle, loin de l'épouvanter & de lui inſpirer de la fraïeur, anima ſa colère. La nature, outragée & violentée dans elle, ne ſe fit

plus entendre que par des mouvemens de fureur. „ Tu crois, dit-elle, Barbare, „ m'étonner par le nouveau forfait que „ tu m'apprends; je n'y vois rien qui ne „ ſoit digne de toi. Tu m'as ſervie, en „ voulant me nuire, & tu as comblé „ tous mes ſouhaits. Cher Amant! cher „ Epoux! Adorable Ramire, toi, dont je „ conſerve actuellement dans moi-même „ ce cœur qui m'aima ſi tendrement, é- „ coutes les vœux que je t'adreſſe. Puiſ- „ ſe-tu les entendre, & gouter le plaiſir „ de voir toute la force de mon amour! „ Si quelque choſe me conſole, c'eſt d'ê- „ tre réunie avec toi. Je vois, continua „ Iſabelle, en s'adreſſant au Comte, ta „ confuſion. Tu voulois joüir de mon „ déſeſpoir, & c'eſt moi qui triomphe „ de la douleur qui t'accable. Lâche Aſ- „ ſaſſin, tu gardes le ſilence; la honte eſt „ peinte ſur ton viſage, tu meurs de re- „ gret d'avoir perdu le principal fruit de „ ta vengeance". *Non, il n'eſt pas perdu*, dit le Comte, en tirant ſon épée; *& puiſque je puis t'ôter la vie, il me reſte encore un moïen de te punir.* „ Frappes, repartit „ Iſabelle, frappes; ton apprentiſſage à „ l'aſſaſſinat eſt déjà fait".

Cette dernière inſulte acheva de mettre le Comte au déſeſpoir; il donna un coup à Iſabelle, qui lui perça le bras. Il alloit redoubler, lorſque la femme, que le Marquis de Mendoſa avoit donnée à ſa fille, entra dans ſa chambre. Elle ſe jet-

ta

là sur le Comte, & poussant des cris horribles, elle appella du secours. Plusieurs domestiques arrivèrent, & voiant Isabelle noyée dans son sang, & évanouïe dans un fauteuil où elle s'étoit jettée, ils l'emporterent dans un autre appartement, & laisserent le Comte dans un état où il sembloit que la fureur l'eût entiérement privé de l'usage de la raison. Dès qu'il commença à se reconnoître, il se présenta à la porte de la chambre où étoit Isabelle; mais la même femme, qui avoit conservé les jours de cette belle infortunée, aidée de deux domestiques que l'action de leur maître avoit entiérement révoltés, lui en refusa l'entrée.

Les soins qu'on prenoit d'Isabelle, lui rendirent enfin une entière connoissance. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, l'horreur de tout ce qui étoit arrivé, la frappa si fort, qu'elle pensa retomber dans un nouvel évanouissement, qui peut-être auroit été plus funeste & plus long que le premier. La mort & la confusion étoient peintes sur son visage. „ Grand „ Dieu! dit-elle, en poussant un profond „ soupir, qu'ai-je donc fait pour souffrir „ les maux que vous me faites essuïer?" Elle s'adressa ensuite à sa femme de Chambre, qui pleuroit auprès d'elle. „ Par quel „ hazard, lui demanda-t-elle, me trou„ vai-je dans cet appartement? Pourquoi „ m'a-t-on arrachée aux fureurs de mon „ barbare Epoux? Hélas! en me sauvan-

„ la vie, on m'a condamnée aux plus „ cruels ſupplices. Si vous m'aimez, laiſ„ ſez-moi mourir. Si vous ſaviez tous „ les maux que j'ai ſoufferts, & ceux où „ je ſuis encore deſtinée". *Prenez courage, Madame*, répondit la femme de Chambre, *vous n'avez plus rien à craindre de votre Epoux. Il n'eſt aucun de ſes domeſtiques qui ne ſoit prêt à prendre contre lui votre défenſe. J'ai fait avertir les Prêtres du village du malheur qui vous eſt arrivé. Ils viendront bientôt veiller à votre ſûreté, juſqu'à ce que nous aions des nouvelles de votre pere. Ne doutez pas qu'il n'obtienne que vous ſoiez ſéparée de votre mari:* „ Hélas! reprit Iſabelle, mon „ pere me rendra-t-il ce que le Comte „ m'a enlevé? Pourra-t-il faire revivre „ Dom Ramire?" *Quoi!* dit la femme de Chambre, ſurpriſe, *Dom Ramire eſt mort?* „ Oui, il eſt mort, s'écria Iſabelle d'une „ voix mourante, & tu frémiras d'hor„ reur, en apprenant les forfaits dont „ mon mari a accompagné ſa mort". Iſabelle l'inſtruiſit alors de tous les crimes du Comte. Ce ne fut pas, ſans avoir pluſieurs foibleſſes qui étoient ſuivies d'une agitation violente, capable d'altérer ſa bleſſure. La femme de Chambre, craignant qu'il ne ſurvint quelque nouvel accident, la pria de ceſſer de parler. *Il faut*, lui dit-elle, *que votre mari païe par ſa mort l'aſſaſſinat de votre amant. Il faut découvrir à la Juſtice des crimes qui font frémir la Nature. Laiſſez-moi le ſoin de vous ven-*

venger. „ J'aurois pû, répondit Iſabelle, „ raiſonner comme toi, il y a quelques „ heures ; mais quelque grande que ſoit „ l'horreur dont je ſuis ſaiſie, quelque „ violente haine que je ſente pour le „ Comte, ſi c'eſt moi qui le conduis ſur „ l'échafaut, ma gloire eſt ternie pour „ toujours. On dira que j'immole mon „ mari à mon amant, que je deshonore „ ma famille & la ſienne pour ſatisfaire „ mon amour; & quelque juſte que ſoit „ ma vengeance, elle paroîtra criminelle „ aux yeux du Public. Mon pere même „ regardera comme un crime d'avoir li- „ vré mon époux dans les mains du Bou- „ reau, & l'infamie du coup qui abattra „ ſa tête, rejaillira ſur moi. Cachons „ dans un éternel ſilence des forfaits que „ le nom d'épouſe demande que je taiſe. „ Je vais me retirer dans un Couvent, où „ il me ſera libre de pleurer la mort de „ Dom Ramire & de chérir ſa mémoire. „ Je te défends d'inſtruire qui que ce ſoit „ des malheurs que j'ai éprouvés, puis- „ que la connoiſſance qu'on en auroit, „ ne ſerviroit qu'à les renouveller". La femme de Chambre promit à ſa maitreſſe, pour la ſatisfaire, tout ce qu'elle voulut.

Cependant les Prêtres qu'elle avoit envoié chercher, arriverent au Château. Le Curé, & un autre Prêtre demanderent, au nom du St. Office, qu'il leur fût permis de reſter auprès d'Iſabelle pour veil-

ler, dans l'état où elle étoit, au salut de son ame. La femme de Chambre, malgré ce qu'elle avoit promis à Isabelle, manda en secret au Marquis de Mendosa la blessure de sa fille, l'assassinat de Dom Ramire, & la cruauté du repas. Le Marquis, en recevant ces nouvelles, fut sensiblement affligé. Cependant la politique, qui influoit dans toutes ses actions, le conduisit encore dans cette occasion. Il sentit qu'en révelant les crimes de St. Estevan, qui n'étoient encore connus que de lui & de la femme de Chambre d'Isabelle, il se deshonoreroit lui-même. La mort ignominieuse de son gendre retomboit sur lui & sur tous ses parens. Il prit donc le parti de ne se plaindre que de ce qui étoit public. Il apprit au Roi la blessure de sa fille & l'emportement de son mari. Il fit même en habile Courtisan valoir à cette occasion la soumission qu'il avoit eue aux ordres de son maître, & il mit à profit pour son avancement les maux qui paroissoient les plus cruels. Le Roi fut touché des malheurs d'Isabelle, il permit à son pere de la faire revenir à Madrid, & fit expédier un ordre pour qu'elle y fût conduite par vingt Dragons, qui allerent la chercher dans ses terres.

Pendant que ces choses se passoient à Madrid, le Comte de St. Estevan avoit déjà pris la route de Lisbonne. Dès qu'il avoit vû que l'on étoit instruit dans le vil-

village du coup qu'il avoit donné à ſon épouſe, il jugea qu'il ne lui reſtoit d'autre parti que de quitter l'Eſpagne. Il ne crut point Iſabelle aſſez généreuſe pour taire l'aſſaſſinat de Dom Ramire, il ne douta pas qu'elle n'en fit confidence aux deux Prêtres qui étoient auprès d'elle. Il ordonna à trois de ſes gens, parmi leſquels étoit le cuiſinier, de ſe tenir prêt à partir à l'entrée de la nuit: Il ſe préſenta encore une ſeconde fois à la chambre d'Iſabelle; mais le Curé lui dit hardiment qu'il ne ſouffriroit point qu'il y entrât, juſqu'à ce que ſon épouſe, qui ne donnoit encore que de foibles marques de connoiſſance, eût entiérement repris ſes eſprits, & conſentît à le voir. „Vous „ pouvez, ajouta-t-il, uſer de violence, „ & me maltraiter ſi vous voulez; mais „ en ce cas je vous déclare priſonnier du „ St. Office, comme aiant battu un Prê„ tre". La crainte de l'Inquiſition eſt ſi redoutable en Eſpagne, que les plus intrépides & les plus hardis tremblent à ſon nom. Le Comte, comprenant qu'il lui étoit impoſſible de voir Iſabelle, & ne ſouhaitant de lui parler que pour l'accabler de nouvelles injures, partit peu de momens après, & la laiſſa dans une foibleſſe qui faiſoit craindre pour elle; mais ce qui lui eût été nuiſible dans un autre tems, lui ſauva la vie dans celui-ci. Elle auroit ſans doute ſuccombé à l'agitation que lui avoit cauſée l'horreur des forfaits

de son mari, si la diminution considérable du sang n'eût empêché l'inflammation.

Isabelle resta encore trois ou quatre jours dans un abattement qui l'empêchoit de sentir tous ses maux. A mesure qu'elle commença à reprendre ses forces, & que l'on eut plus d'espoir pour sa vie, ses douleurs devinrent plus fortes. La mort de Dom Ramire se présenta plus vivement à son imagination. Elle ne pouvoit s'empêcher d'accuser quelquefois de cruauté les personnes qui s'intéressoient à la conservation de ses jours. Le Curé, qui ne la quittoit point, & qui étoit un homme respectable par sa probité & par ses lumières, lui reprochoit avec douceur des sentimens qui offensoient le Ciel. Il tâchoit de tourner insensiblement son cœur vers Dieu, il opposoit habilement les consolations de la Religion aux chagrins du monde, & il faisoit peu à peu des progrès considérables sur l'esprit de cette belle infortunée. Le cœur humain n'est jamais plus disposé à recevoir le secours que lui offre la Religion, que lorsqu'il est, pour ainsi dire, entiérement affaissé sous le poids des chagrins. Comme il ne trouve plus aucune ressource chez les hommes, il se tourne vers Dieu par un sentiment qui lui est naturel. Il connoît alors que c'est dans la seule grace qu'il doit chercher ce qu'il ne peut obtenir d'ailleurs.

Isa-

Isabelle se rendit entiérement aux sages remontrances du Curé. Elle résolut de résister à sa douleur; puisquelle ne pouvoit la vaincre; & lorsque l'Escorte, qui devoit la conduire, arriva, elle étoit en état de supporter le voïage. Elle souhaita de ne pas aller à Madrid, elle craignit la vûe d'une ville, où tout lui rappelleroit Dom Ramire. Elle écrivit à ce sujet à son pere, & se servit des Dragons qu'on lui avoit envoiés, pour la conduire dans une Abbaye très éloignée de la Capitale, & qui étoit dans le Royaume de Valence, sur les frontières de la Catalogne, où elle avoit résolu de passer le reste de ses jours. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle écrivit son dessein à son pere, & le pria de ne pas s'y opposer, puisqu'elle étoit fermement résolue de quitter le monde pour toujours.

Tandis qu'Isabelle édifioit par sa conduite toutes les Religieuses, Dom Ramire apprit à Paris la retraite de sa maitresse dans un Couvent, & la cause de sa séparation d'avec son mari. D'un autre côté le Comte de St. Estevan, aiant eu soin de s'informer de ce que l'on disoit à Madrid de Dom Ramire, il découvrit qu'il n'étoit pas mort. Le Marquis de Mendosa fut aussi desabusé, & plusieurs personnes aiant reçu des Lettres de Paris de Dom Ramire, dans lesquelles il marquoit l'assassinat de son valet de Chambre, le Marquis de Mendosa comprit la vérité de

cette triſte avanture. Il réſolut d'aller lui-même deſabuſer ſa fille de ſon erreur, & lui apprendre une nouvelle qu'il ſavoit lui devoir être bien chere. Tandis qu'il ſe diſpoſoit à partir, deux autres perſonnes avoient pris le même chemin. Dom Ramire étoit parti de Paris, trois jours après y être arrivé, & dès qu'il avoit été inſtruit de la retraite d'Iſabelle, il avoit cru devoir ſe hâter d'aller la défendre contre les attaques de ſon Tyran. D'un autre côté, le Comte, ne craignant plus les pourſuites de la Juſtice pour l'aſſaſſinat de Dom Ramire, quitta Lisbonne, & prit la route de l'Abbaye où on lui avoit écrit que ſa femme s'étoit retirée. Son deſſein étoit de la faire empoiſonner, ou de la poignarder. Sa jalouſie & ſa rage s'étoient augmentées, depuis qu'il voioit Iſabelle hors de ſon pouvoir.

Dom Ramire arriva le premier dans la Retraite d'Iſabelle. En deſcendant de ſa chaiſe, il courut à l'Abbaye, & s'annonça pour un homme qui avoit des choſes de la dernière importance à communiquer à la Comteſſe de St. Eſtevan. Les Religieuſes firent paſſer Dom Ramire dans un ſallon qui étoit hors du Couvent, & ſervoit de parloir aux étrangers qui venoient voir leurs parentes, penſionnaires dans l'Abbaye. Iſabelle y vint quelques momens après Dom Ramire. Dès qu'elle l'apperçut, elle fit un grand cri

&

& s'évanouit de frayeur. Dom Ramire, ignorant la raison de la foiblesse d'Isabelle, & l'attribuant uniquement à l'amour, s'approcha d'elle, & lui prenant la main, lui dit d'une voix entre-coupée de pleurs & de soupirs: *Si j'avois cru, Madame, que ma présence imprévûe dût vous renouveller aussi vivement les funestes idées de vos malheurs, j'aurois usé de plus de prévoiance en me montrant à vous. Revenez d'un état qui empoisonne le bonheur que j'ai de vous voir. Que mon destin est cruel! Il faut que je sois malheureux, même dans les momens qui semblent être faits pour me rendre le mortel le plus fortuné.* Isabelle ne répondoit point, elle fixoit les yeux sur Dom Ramire, & malgré la crainte qu'elle avoit, & la prévention qu'elle voioit & entendoit parler une Ombre, l'image de son amant l'attachoit. Elle n'ôsoit répondre, mais elle écoutoit & elle regardoit. La vivacité de l'amour diminuoit la force de la frayeur.

Dom Ramire, surpris de l'étonnement d'Isabelle, & découvrant dans ses regards quelque chose qui montroit la crainte dont elle étoit saisie, lui dit, en la regardant tendrement: *Eh quoi! belle Isabelle, le tems a-t-il changé votre cœur? Vous suis-je odieux, ou indifférent? Qu'est devenu cet amour que vous deviez me conserver au-delà même du trépas? Ha! que mon cœur étoit différent du vôtre! Rien n'a pû altérer mes sentimens. Ils sont toujours tels qu'ils ont été. Ils*

ont

ont conservé toute leur vivacité & toute leur délicatesse.

La fraïeur est comme les autres passions. Les secondes impressions en sont moins violentes que les premières, & le tems le plus court en affoiblit les mouvemens. Isabelle avoit ôsé d'abord regarder l'image de son amant, elle l'avoit ensuite écouté, elle s'enhardit jusqu'au point de vouloir lui répondre. Dabord ce fut avec peine qu'elle retrouva l'usage de la parole. Au premier effort qu'elle fit pour parler, la voix deux ou trois fois s'évanoüit dans sa bouche; enfin elle forma des sons distincts. „ Ho! „ Dom Ramire, dit-elle, est-il permis „ que vous m'aiez assez aimée pour re„ venir de l'autre Monde m'en donner des „ marques? Puisque les morts ont con„ noissance de l'état des vivans, vous ne „ devez point ignorer les pleurs que m'a „ couté votre perte, & le tendre souve„ nir que j'ai gardé de votre mémoire. „ Malgré la fraïeur que vous m'avez ins„ pirée, je regarde le moment où j'ai „ pû vous revoir, comme le plus heu„ reux de ma vie ".

L'étonnement de Dom Ramire ne se peut exprimer. Il ne savoit que penser des discours d'Isabelle. Il étoit prêt à se figurer que les malheurs qu'elle avoit essuiés, avoient altéré sa raison. *Je ne suis point mort*, lui répondit-il, *belle Isabelle*; *je vis, & ne vis que pour vous adorer. Revenez d'une*

d'une erreur dont je ne puis pénétrer la cauſe. Iſabelle, ſurpriſe du langage de Dom Ramire, & plus encore de ſentir qu'elle touchoit ce qu'elle avoit pris pour une Ombre, commença à deviner une partie du myſtère qui l'avoit ſi fort épouvantée. „ Vous vivez donc, s'écria-t-elle en „ regardant tendrement D. Ramire, & mon „ cruel mari n'a pas accompli les noirs „ forfaits, qu'il m'a racontés avec autant „ d'aſſûrance que de cruauté. Ho! cher „ Ramire, que vous m'avez couté de „ pleurs, & qu'il m'eſt doux de vous re„ voir! Vous jugeriez de ma joie, ſi vous „ aviez pû connoître ma douleur. L'ef„ fort que je fis de donner ma main au „ Comte pour vous ſauver la vie, doit „ vous faire ſentir dans quel déſeſpoir „ j'ai été, lorſque j'ai cru que ce même „ Comte vous avoit enlevé cette vie, „ pour la conſervation de laquelle j'avois „ inutilement ſacrifié mon bonheur & „ mon repos. Laiſſez-moi, avant de vous „ inſtruire des cruautés de mon mari, la „ ſatisfaction de vous regarder, de vous „ conſidérer, de lire dans vos yeux cet„ te tendreſſe que la mienne mérite. Je „ ne dois point rougir de vous montrer „ ma ſatisfaction. Sans doute dans l'état „ où je ſuis, la plus auſtère vertu n'eſt „ point bleſſée par le plaiſir que je reſ„ ſens. Les droits du devoir ne détruiſent jamais ceux de la reconnoiſſance, „ & de la pitié ". Iſabelle apprit alors à Dom

Dom Ramire la barbarie de son époux. Elle l'instruisit de ce qu'il lui avoit raconté au sujet de sa mort, & lui fit le récit de l'horrible mêts qu'il lui avoit servi. Dom Ramire comprit aisément qu'il étoit redevable de la vie à la mépriſe des Brigands qui avoient assassiné son valet-de-Chambre. L'indignation qu'il conçut contre le Comte de St. Estevan, étant portée au plus haut point, il résolut d'aller jusqu'à Lisbonne pour se battre avec lui. Il ne fut pas assez son maître dans la fureur où il étoit, pour cacher ses sentimens à Isabelle. *Il est tems*, lui dit-il avec emportement, *que je purge l'Univers d'un monstre qui n'a que trop outragé la Nature. Avant qu'il soit peu de tems, Madame, vous serez vengée, & la cause que je défends, est trop juste pour que le Ciel ne se déclare pas en ma faveur. Je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, je jure par vous-même que tandis que j'aurai encore une goute de sang à répandre, je ne cesserai de poursuivre le Monstre que je déteste.* „ Non, dit Isabelle, je vous „ défends de vous battre avec mon ma„ ri, si vous m'aimez. Si je vous suis „ chere, comme je ne saurois en dou„ ter, ne me mettez pas dans le cas de „ me plaindre de vous. Ne ternissez pas „ ma gloire par un combat, où l'on croi„ ra que j'ai eu part. Bientôt on n'ignore„ ra point que vous êtes venu ici, que je „ vous ai parlé; on en conclura que j'ai „ eu part aux projets que vous voulez „ exé-

„ exécuter. Epargnez ma réputation, &
„ sacrifiez à mon honneur votre ressenti-
„ ment. Laissez au Ciel la vengeance
„ des crimes du Comte, & n'augmentez
„ point mes maux, en voulant les finir.
„ Car enfin, Dom Ramire, il faut vous
„ ouvrir entiérement mon cœur. Ce
„ n'est pas pour vous qu'il doit avoir
„ quelque secret, je sens que l'ardeur de
„ vous venger est moins ce qui vous ani-
„ me contre votre ennemi, que l'espe-
„ rance de m'épouser après sa mort.
„ Mais dûssai-je percer votre ame du
„ trait le plus cruel, je ne vous cache-
„ rai pas que vous vous flattez d'un vain
„ espoir. Cette bienséance, dont je suis
„ la victime, & ce devoir auquel j'ai
„ toujours été soumise, ne me permet-
„ troit jamais d'épouser le meurtrier d'un
„ homme qui fut mon époux. Je sais
„ que je dois le regarder comme mon
„ Tyran & mon Boureau; mais je sais
„ aussi que j'eus le nom de son épouse,
„ & je n'ignore pas ce que je dois au
„ Public ".

Quoi! Madame, reprit Dom Ramire, *vous voulez que je renonce pour toujours à l'esperance de vous posseder, & vous voulez que je vive! Ha! votre fausse délicatesse sufffroit à me faire chercher la mort, en la donnant à mon rival. Puisque je vous perds pour toujours, je saurai allier les soins de ma vengeance & ceux de mon repos; & de la même épée que j'aurai ôté la vie à mon indigne ennemi, je finirai des jours,*

jours, dont je ne puis plus supporter la durée.

„ Hé bien, Cruel, repliqua Iſabelle, puiſ-
„ que vous avez tant d'envie de termi-
„ ner une vie qui m'a couté ſi cher, com-
„ mencez par me délivrer de la mienne.
„ Ingrat, ma tendreſſe n'a-t-elle donc pas
„ mérité que vous aiez quelque égard
„ pour elle? Vous voulez riſquer par un
„ combat douteux des jours auxquels les
„ miens ſont attachés, attendez du tems
„ ce que votre vengeance ne peut vous
„ procurer. Savez-vous ce qui peut ar-
„ river? Je ne perds point l'eſpoir d'être
„ à vous, le Ciel ne m'a pas ſoutenue
„ dans mes afflictions, conſervée dans les
„ dangers que j'ai eſſuiés, pour me laiſſer
„ dans l'état malheureux où je ſuis ".

Les larmes qu'Iſabelle répandoit, en parlant à Dom Ramire, l'attendrirent. Les mouvemens d'une vive tendreſſe ſuccéderent dans ſon ame aux mouvemens d'une violente fureur. Revenu à lui-même, il n'ôſa augmenter la douleur de ſa chere maitreſſe: il feignit de lui accorder tout ce qu'elle exigeoit. Il eſt des cas, tels que celui où ſe trouvoit Dom Ramire, dans leſquels la diſſimulation devient néceſſaire à un amant. La feinte, qui paroît ſi oppoſée au véritable amour, en eſt alors une ſuite néceſſaire. Iſabelle, ſéduite & tranquilliſée par les promeſſes trompeuſes de Dom Ramire, lui dit:

„ A la grace que vous venez de m'ac-
„ corder, il faut encore en ajouter une

„ ſe-

„ ſeconde. Je ne puis plus vous voir deſ-
„ ormais, juſqu'à ce que la fortune ait
„ changé nos deſtins. Partez, en ſortant
„ de l'Abbaye, le plûtôt qu'il vous ſera
„ poſſible. Ne reſtez point inutilement
„ dans un païs, où votre préſence ne peut
„ que nuire à ma réputation. Adieu,
„ cher Ramire, il eſt tems que je m'ar-
„ rache d'auprès de vous. Mon ſort eſt
„ infiniment adouci, puiſque vous vivez.
„ Soions contens, eſperons, & ſépa-
„ rons-nous ". A ces mots Iſabelle, les yeux en pleurs, ſortit du parloir. Dom Ramire n'eut pas la force de répondre, il la ſuivit juſqu'à la porte, prit ſa main, la mouilla de ſes larmes en la baiſant; & lorſqu'il fut ſeul, il reſta encore quelques momens accablé, & ſans paroître ſe ſouvenir du projet qu'il méditoit. Mais le deſir de punir le Comte de St. Eſtevan, ſe fit bientôt ſentir avec plus de violence qu'auparavant. A peine fut-il retourné au cabaret, qu'il ordonna à ſes gens de faire préparer des chevaux, & partit pour ſe rendre à Lisbonne. Il avoit déjà fait ſix poſtes, lorſqu'il entendit, à l'entrée d'un bois dont il n'étoit pas éloigné, & dans lequel paſſoit le grand chemin, pluſieurs coups de piſtolets. Il crut ouïr des cris qui paroiſſoient être ceux de gens qu'on attaquoit. Il ſe preſſa d'arriver à l'endroit d'où venoit le bruit. Il découvrit bientôt trois perſonnes qui ſe défendoient courageuſement

contre ſix autres qui les preſſoient de tous côtés, & les avoient entourés. Dom Ramire ſe crut obligé de ſecourir des gens qu'on attaquoit d'une manière auſſi inégale. Il deſcendit de ſa chaiſe. Les deux domeſtiques qu'il avoit, le ſeconderent fort bien. Il renverſa d'abord d'un coup d'épée dans l'eſtomac un des voleurs; un autre peu après tomba mort des bleſſures qu'il avoit reçues; les autres quatre, voiant le ſort de leurs camarades, prirent la fuite.

Dans l'ardeur du combat Dom Ramire n'avoit pas pris garde à la phyſionomie des gens qu'il ſecouroit. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque s'étant approché de celui qui paroiſſoit le maître des autres, & qui étoit bleſſé ſi dangereuſement, que ne pouvant ſe ſoutenir, il s'appuioit contre un arbre, il reconnut que c'étoit le Comte de St. Eſtevan! Son étonnement étoit ſi grand, qu'il le regardoit, ſans lui rien dire. L'état, où il le voioit, ſuſpendoit ſon animoſité. Le Comte, reconnoiſſant à ſon tour que Dom Ramire étoit ſon défenſeur, paroiſſoit preſque auſſi ſurpris que lui, & beaucoup plus confus. Quoiqu'il ſentît que le moment de ſa mort approchoit, ſa jalouſie prit de nouvelles forces. Loin de ſonger à l'obligation qu'il avoit à Dom Ramire, il ne fut occupé que de l'idée que ſon rival venoit ſans doute de voir Iſabelle, & qu'elle ne s'étoit retirée dans cette Abbaye que pour lui par-

parler plus librement. La fureur & la rage s'emparerent entiérement de son ame; il résolut de mettre le comble à tous ses crimes. Il dissimula, & cacha sa colère pour en rendre les effets plus funestes. *Je vois*, dit-il à Dom Ramire, *que le Ciel a voulu qu'avant de mourir, je pusse me réconcilier avec vous, & vous rendre moi-même un bien que je vous ai ravi injustement. L'obligation que je vous ai, quoiqu'elle soit infructueuse, ne doit pas moins m'engager à la reconnoissance. Je n'ai plus que quelques momens à vivre, souffrez que je vous charge de mes dernières volontés auprès d'Isabelle. Je suis encore en droit d'exiger quelque chose d'elle, je souhaite qu'elle vous donne la main. Mes gens lui apprendront, ainsi qu'à son pere, le service que vous m'avez rendu; ils seront les témoins que je meurs votre ami. Je vous demande d'oublier le passé. Je meurs, accordez-moi la grace de permettre que ce soit dans vos bras, & que j'emporte du moins la satisfaction d'être persuadé que vous m'avez pardonné.* Dom Ramire, voiant son ennemi expirant, & touché des maux qu'il avoit faits à Isabelle, étoit trop généreux pour ne point oublier les offenses qu'il en avoit reçues. „ Je vous pardonne tout, „ dit-il au Comte, en l'embrassant, & „ mon cœur n'est pas fait . . . . ". Dom Ramire, discontinuant de parler, jetta un cri aigu. Le perfide Comte, en l'embrassant, lui donna un coup d'un poignard qu'il avoit tiré, pendant ce moment, de sa

poche. Dom Ramire, outré de la perfidie de ſon ennemi, lui arracha le poignard; & comme il alloit le lui plonger dans le ſein, la chûte du Comte, qui tomba renverſé par terre, & qui expira, lui évita d'être le meurtrier d'un homme qui ne pouvoit plus ſe défendre.

Cependant les gens de Dom Ramire, & ceux du Comte de St. Eſtevan, qui déteſtoient la mémoire de leur maître, & maudiſſoient ſa lâcheté, prirent également ſoin de Dom Ramire. Ils arrêterent le ſang qui couloit de ſa bleſſure, & la Ville, où étoit l'Abbaye, étant la plus prochaine, ils l'y tranſporterent ſur un brancart couvert, qu'ils prirent au premier village. Dès que Dom Ramire fut arrivé, il envoia inſtruire Iſabelle, par un des gens de ſon mari, de la triſte avanture qui venoit d'arriver. L'horreur que lui inſpira l'action du Comte, ne lui permit pas de donner des regrets à ſa mort; mais la douleur de ſavoir Dom Ramire bleſſé dangereuſement, fut ſi forte, qu'elle ne put ſe refuſer d'aller le voir. Elle étoit prête à ſortir du Couvent, lorſqu'on l'avertit que le Marquis de Mendoſa ſon pere étoit arrivé, & qu'il l'attendoit au parloir. Elle courut l'embraſſer, & lui aiant appris la mort de ſon mari & la bleſſure de Dom Ramire, le Marquis voulut la conduire lui-même chez un homme, qu'il lui ordonna de regarder dès ce moment comme ſon époux.

Les

Les Chirurgiens avoient déjà mis le premier appareil à la bleſſure de Dom Ramire, lorſqu'Iſabelle & ſon pere arriverent chez lui. Il parut ſi touché de cette faveur, qu'il oublia les maux qu'il avoit ſoufferts. L'eſperance d'être bientôt parfaitement heureux par la poſſeſſion d'Iſabelle, que le Marquis lui aſſûra, contribua, autant que les ſoins des Médecins, à ſon entière guériſon; qui arriva peu de tems après, & qui fut ſuivie de ſon mariage avec ſa belle maitreſſe.

Fin de la Nouvelle.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE

De Mademoiſelle

COCHOIS.

JE ſuis charmée que vous ſoiez ſatisfait de la lecture de mon Roman, & j'en conçois un bon augure pour l'approbation du Public. Vous aurez ſans doute reconnu le trait d'hiſtoire qui m'a fourni l'idée de mon Ouvrage. C'eſt celui du Sire de Couci & de Madame de la Fayel, arrivé ſous Philippe-Auguſte. J'ai cru que voulant peindre les funeſtes effets de la jalouſie, je ne pouvois trouver une action qui montrât mieux à quels excès un cœur jaloux & criminel s'abandonne quelquefois. J'ai cependant adouci l'hiſtoire, & je n'ai ôſé faire manger à mon héroïne de la chair humaine. Cela eût révolté l'eſprit des Lecteurs, & leur eût inſpiré une horreur que je leur ai évitée. Vous ſavez que le Sieur de la Fayel fit préparer par ſon cuiſinier le véritable cœur du Sire de Couci, amant de ſa femme, & le lui fit manger. On a condamné la Tragédie d'Atrée & de Thieſte, com-

comme trop cruelle, quelque précaution qu'ait prise l'illustre Monsr. de Crebillon pour adoucir l'atrocité du sujet de sa Piéce. Que n'auroit-on pas dit si j'avois imité Séneque, qui fait boire à Thieste le sang de son fils, & lui fait manger les membres de ce même fils? Je crois qu'on doit observer à la rigueur dans le Roman les règles qui défendent d'offrir dans la Tragédie des spectacles trop horribles. Aujourd'hui les Romans sont écrits pour développer les sentimens les plus cachés du cœur. Ils ne sont approuvés, qu'autant qu'ils sont conduits avec assez d'art pour instruire en amusant, & l'on y doit conserver la plus exacte bienséance. Si despréaux eût vû quelques-uns des Romans de Crebillon le fils, & de Prevost d'Exiles, il n'auroit pas dit:

Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse,
C'est assez qu'en courant, la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison;
Mais la Scène demande une exacte raison.

Je vois avec un plaisir infini que vous aiez si bien compris quel a été mon but principal dans mes deux Nouvelles. J'ai voulu exprimer, comme vous le remarquez fort bien, tous les mouvemens de la plus vive tendresse dans ma Nouvelle Afriquaine, & ceux de la jalousie dans l'Espagnole. Je peindrai dans la Françoi-

ſe ceux de la Coquetterie, & chaque Nation me ſervira à donner une idée juſte des ſentimens du cœur & de l'eſprit, ſuivant qu'elle eſt portée plus ou moins à quelque paſſion. Je tâcherai par là de répondre, autant qu'il me ſera poſſible, au titre de l'Ouvrage, auquel vous avez bien voulu m'aſſocier.

Je ſuis, &c.

RE-

REFLEXIONS DIVERSES SUR LA CRITIQUE,

Par Monſieur le Marquis D'ARGENS.

* * * * * * * * * * * * * * *

§. I.

La bonne Critique eſt très utile à l'avancement des Sciences.

SI les Grecs & les Romains nous ont laiſſé pluſieurs Ouvrages excellens, c'eſt aux habiles Critiques qu'ils ont eus, que nous en ſommes redevables. Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Longin chez les Grecs; Ciceron & Quintilien chez les Romains ont formé par leurs préceptes & par leurs ſages critiques une foule de grands hommes, qui, ſans les ſalutaires avis qu'ils avoient reçus, n'auroient point été auſſi parfaits. L'eſprit humain reſſemble à une plante, qui croît plus ou moins, ſelon qu'elle eſt plus ou moins arroſée. Les idées & les connoiſſances

qu'il acquiert par les leçons qu'il reçoit des gens qui ont excellé dans les divers genres de Sciences qu'il veut approfondir, lui ſont comme une douce roſée qui le conduit peu à peu à une entière maturité.

Les Ecrivains, qui veulent que leurs Ouvrages ſoient goûtés de leurs contemporains, & qu'ils paſſent à la poſtérité, doivent profiter non ſeulement des préceptes des habiles Critiques qui les ont précédés; mais encore de ceux qui vivent. Le goût s'épure par l'étendue de lumière. Conſulter les habiles Anciens & faire cas des avis des Modernes éclairés, c'eſt unir enſemble ce que l'antiquité & le ſiécle préſent peuvent fournir d'utile & d'inſtructif.

Un homme ſenſé doit faire plus de cas d'une ſage critique, que d'une loüange. La premiére ſert à le perfectionner, la ſeconde le flatte, & ſouvent le rend moins attentif. Un eſprit bien fait, loin d'appréhender la critique, la recherche. Il lit ſes Ouvrages à ſes amis, dans le deſſein de corriger ce qu'ils y blâmeront. Les pedans & les génies médiocres ne veulent être ni corrigés, ni conſeillés. Les Savans reçoivent avec une égale modeſtie & une égale reconnoiſſance les éloges & la critique que l'on fait de leurs Ouvrages.

Quelque pénétration qu'ait un homme, quelque étendues que ſoient ſes connoiſ-

ſan-

fances, il eſt impoſſible qu'il s'exprime toujours de la manière la plus claire & la plus correcte. Parmi les différentes façons de rendre une idée, il en eſt toujours une qui vaut mieux que les autres. Le plus habile ne la rencontre pas toujours, elle lui échappe, ſans qu'il s'en apperçoive. Un Critique exact voit ce que l'Auteur n'avoit pas vû; il ſupplée par ſes conſeils aux défauts d'inadvertance, ou de prévention. Tous les bons Ecrivains ont éprouvé, & éprouvent tous les jours que la penſée, ou l'expreſſion qu'ils ont manquée, & dont leurs amis les font appercevoir, étoit ſouvent celle qui étoit la plus ſimple & la plus naturelle. Dans la chaleur de la compoſition, il eſt impoſſible qu'il ne ſe gliſſe certaines négligences, qui n'échappent point au ſang froid, à l'attention du Critique.

Les Auteurs, qui ſe ſont le plus diſtingués, ont ſenti combien il leur étoit utile de conſulter leurs amis, & d'exiger de ces mêmes amis qu'ils leur diſſent naturellement & ſans complaiſance les défauts qu'ils découvroient dans leurs Ouvrages. Horace nous apprend de quelle utilité ſont les avis d'un habile & judicieux Critique. Il reprend tous les Vers lâches & rampans, il condamne ceux qui ſont rudes, il efface ceux qui n'ont ni beauté ni grace, il retranche les ornemens qui ne ſont que pour la pompe, il oblige d'éclaircir tout ce qui eſt obſcur,

cur, & de bannir les ambiguités & les équivoques. Il s'érige en Ariſtarque ſévére, & ne craint point de dire la vérité à ſon ami, par l'appréhenſion de le chagriner pour des bagatelles, Il ſait que cet bagatelles deviendront de véritables maux, ſi par une lâche complaiſance il ſe moquoit de lui, en l'applaudiſſant ſur ſes défauts.

La marque la plus ſenſible d'un médiocre génie, c'eſt d'avoir honte d'être critiqué. Les plus grands hommes ont commis des fautes, pourquoi rougirions-nous d'être ſujets aux mêmes foibleſſes? Il y a une vanité ridicule à vouloir s'élever audeſſus de l'humanité. Faire des fautes, c'eſt le partage de la foibleſſe humaine; les reconnoître, c'eſt celui des grands hommes. D'ailleurs il n'y a que les pedans & les Demi-ſavans qui puiſſent condamner avec hauteur un bon Ecrivain, dans l'Ouvrage duquel ils découvrent quelques défauts. Quintilien, en parlant des fautes où les meilleurs Ecrivains tombent quelquefois, dit qu'en liſant, on doit être perſuadé que tout ce que les grands Auteurs ont écrit, ne ſauroit être également bon. Ils cédent au poids dont ils ſont chargés, & ſoulagent leur imagination. Ils donnent relâche à leur eſprit. C'eſt pourquoi Horace a écrit qu'Homere ſommeille quelquefois, & Ciceron, avant-lui, avoit dit de même que Démoſthene ſommeille dans quelques en-

endroits de ſes Oraiſons: mais les fautes d'Homere & celles de Démoſthene n'empêchent pas les gens de goût de regarder Homere comme un des plus grands Poëtes, & Démoſthene comme un Orateur ſublime. Quelques partiſans outrés de cet Orateur Grec, aiant trouvé mauvaiſe la critique de Ciceron, Plutarque leur a ſagement répondu qu'ils ne prenoient pas garde aux grandes loüanges que le même Ciceron donnoit à Démoſthene dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. La ſeule manière, dont on puiſſe prétendre que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe, c'eſt de dire qu'il eſt impoſſible d'avoir moins de défauts qu'ils en ont. Car de ſoutenir qu'ils n'en ont aucun, c'eſt vouloir en faire des Divinités. Les eſprits médiocres croient être merveilleux, ſublimes, exemts de foibleſſe; les grands génies ſentent qu'il leur eſt impoſſible de pouvoir atteindre à une entière perfection. La même juſteſſe d'eſprit, qui leur fait écrire d'excellentes choſes, leur fait connoître qu'il en eſt quelques autres qui ne ſont point auſſi correctes & auſſi ſpirituelles.

La critique eſt ſi néceſſaire à la perfection des Ouvrages, que quelque maligne qu'elle ſoit, ſi elle eſt juſte, elle devient cependant utile. C'eſt à la jalouſie de quelques Critiques modernes que nos meilleurs Poëtes ont dû une partie des beautés répandues dans leurs Ouvrages.

Voi-

Voici ce que dit à ce ſujet Deſpréaux à ſon illuſtre ami Mr. de Racine.

Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe,
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon Art eſt mille fois monté,
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté, Cinna doit ſa naiſſance:
Et peut-être ta plume au Cenſeur de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue,
Des pâles envieux ne bleſſe point la vûë,
Mais qu'une bonteur trop libre, un eſprit peu ſoumis
De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoüe,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loüe.

§. II.

La fauſſe Critique eſt auſſi pernicieuſe que la bonne eſt utile.

QUelque néceſſaire que ſoit la critique, un Auteur doit être en garde contre celle de bien des gens, qui, n'aiant ni goût, ni juſteſſe, condamnent les meilleures choſes, & ſont beaucoup plus frappés du boufon & du mauvais plai-

plaisant, que de la délicatesse & de la finesse. Un Ecrivain seroit à plaindre, s'il faisoit attention à toutes les ridicules remarques & les puériles applications que certaines personnes peuvent faire au sujet de plusieurs endroits de son Ouvrage.

Quelque sublime, quelque exact, quelque éloquent, quelque sage que soit un Auteur, il doit être persuadé qu'il n'évitera point la foible raillerie des mauvais plaisans. Les plus excellentes choses ne sont point à l'abri de leur imagination foible & dérangée. Homere a été insulté plusieurs fois, Virgile n'a guères été plus épargné par quelques prétendus Critiques. Il y en a eu d'autres qui ont tâché de ravaler la gloire de Ciceron. Platon a été traité de réveur & de visionnaire. Presque tous les meilleurs Auteurs anciens & modernes ont été mépriſés par quelques Demi-savans, & il y a eu dans tous les siécles des personnes à qui les meilleures choses, par l'abus qu'ils ont fait de la critique, n'ont servi qu'à leur faire dire des sottises.

On trouve quelquefois des gens qui ont des connoissances, & même de l'esprit, dont les décisions n'en sont pas moins fausses. Ils se sont formé un génie, qui, à force d'être précis, n'aime rien que ce qui est obscur. Il faudroit, pour leur plaire, ne leur parler que par Monosyllabes. Ils entendent par un seul mot toute

te une période, comprennent par une période toute une page, & par une page tout un Livre. Selon eux, tout ce qui n'eſt point écrit dans le goût des énygmes, eſt confus & diffus. Ils ſouhaiteroient qu'on parlât dans le goût des Oracles, & qu'on écrivît dans celui des Epîtres Lacédémoniennes.

Il eſt des perſonnes qui font un métier de la critique, comme il en eſt qui en font un de bâtir, de ſcier du bois, de couper du marbre. Il faut à ces perſonnes, comme aux maçons & aux charpentiers beaucoup plus de ſanté que d'eſprit, de force de corps que de génie. Ils ramaſſent nuit & jour dans les Anciens & dans les Modernes indifféremment un grand nombre de paſſages. Ils les entaſſent tous enſemble, ſans choix & ſans goût, les appliquent ſans diſcernement, & ſe croient en état de décider des meilleurs Ouvrages, parce qu'ils en ont lû pluſieurs, ſans en connoître les beaux endroits.

Les maîtres de l'Art ont ſenti combien les fauſſes critiques étoient dangereuſes. Parmi les préceptes qu'ils nous ont donnés, un des plus eſſentiels, c'eſt celui de nous défier des conſeils d'un mauvais Critique. Je citerai encore ici Deſpréaux ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne crois pas qu'il y ait d'autorité qui doive prévaloir à la ſienne.

Je

Je l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la Raison, corrigez sans murmure;
Mais ne vous rendez point, dès qu'un sot
vous reprend;
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une Piéce,
Blâme des plus beaux Vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens,
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens,
Et sa foible raison de clarté dépourvûe,
Pense que rien n'échappe à sa débile vûe.
Ses conseils sont à craindre, & si vous le
croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous
noyez.

Il est un moïen pour distinguer la bonne critique de la mauvaise. Sommes-nous en doute pour connoître si un endroit de notre Ouvrage doit être corrigé, voulons-nous savoir s'il est digne de passer à la postérité, il nous faut user du précepte de Longin. Selon cet habile Rhéteur, une chose est véritablement sublime, quand nous voions qu'elle plait universellement & dans toutes ses parties. Lorsqu'un grand nombre de personnes, différentes de profession & d'âge, qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclination, sont frappées également de quelque endroit d'un Ouvrage, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si différens, & discordans entre

eux, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du merveilleux & du grand.

§. III.

Beaucoup de gens croient que c'eſt montrer de l'eſprit, que de ne rien approuver.

IL eſt des gens qui ſe figurent de montrer de l'eſprit, en deſapprouvant tout ce qui mérite d'être approuvé. Ils ſe perſuadent qu'ils paſſeront pour de grands perſonnages, s'ils mépriſent ceux qui ont la réputation de l'être; ils regardent la critique ridicule qu'ils font de leurs Ouvrages, comme une ſupériorité qu'ils ont ſur eux, & ils ne s'apperçoivent pas que ſi par leurs déciſions, auſſi fauſſes que téméraires, ils éblouiſſent les ſots & les ignorans, ils paroiſſent des fous & des imbécilles aux yeux de tous les gens ſenſés.

Les perſonnes, qui n'approuvent jamais les Ouvrages qu'elles liſent, ou qu'elles entendent réciter, ont ordinairement un génie ſtérile, incapable de rien produire, même de médiocre. Elles ne craignent pas qu'on païe leurs mauvaiſes critiques par de bonnes, & l'aſſûrance de ne pouvoir jamais être repriſes, les rend hardies à déchirer les plus beaux morceaux. Les ſages critiquent avec modération les choſes défectueuſes; les ſots condamnent avec

vec excès celles qui n'ont aucun défaut, ou qui en ont de très legers. Un Demi-ſavant, jaloux & préſomptueux, blâme un homme illuſtre dans la République des Lettres; il s'oppoſe à l'approbation du Public; il veut, s'il eſt poſſible, montrer que l'Europe eſt dans l'erreur; il appelle du jugement de la multitude, à celui des gens de goût, & de celui des gens de goût, qu'il voit lui être auſſi contraire, à celui de la poſtérité. Rien ne peut le réſoudre à rendre juſtice au mérite; il reſte ſeul de ſon ſentiment. L'homme illuſtre ſe contente de répondre ſimplement, que le Critique qui le condamne, lui paroît avoir tort; il laiſſe dire au Public que ce même Critique n'a ni goût, ni érudition.

Il y a quelquefois des gens d'eſprit, qui, ne pouvant ſe corriger d'une mauvaiſe vanité, agiſſent auſſi peu équitablement que les perſonnes d'un génie médiocre. Ces gens ſe privent, pendant toute leur vie, de goûter les plus belles choſes, pour avoir le plaiſir de les critiquer. Ils ſont faits pour ſentir le bon, & ne veulent pas l'appercevoir. Il ne tient qu'à eux de profiter des préſens les plus précieux de la Nature, & ils les rejettent; ils ſacrifient à un orgueil mal entendu la ſatisfaction la plus pure que l'eſprit puiſſe reſſentir. Le plaiſir de critiquer leur ôte celui d'être touché & affecté de mille beautés qui leur échap-

pent. Ils reſſemblent à des Miſantropes, qui n'étudient le cœur humain que pour avoir la triſte ſatisfaction de mépriſer tous les hommes.

C'eſt un ſupplice pour certaines perſonnes, que d'être obligées de loüer les Ouvrages qu'elles conviennent mériter des éloges. La beauté d'une Piéce qu'on leur lit, produit ſur elles le même effet que les Exorciſmes ſur les Energumènes. Ces gens ſont ſaiſis & frappés malgré eux. Leur eſprit ſe refuſe à la jalouſie de leur cœur, il ſe paſſe dans eux un combat, où la vanité & l'amour-propre ne cédent à la raiſon qu'avec la même violence & le même dépit que le Diable reſſent à loüer les Saints. Le comble du malheur pour un Auteur envieux & jaloux, c'eſt d'écouter un bon Ouvrage qu'il n'a point fait.

Il y a de la politique à ſavoir loüer les belles choſes, avant qu'on y ſoit contraint par l'approbation générale du Public. En prévenant ſon jugement, on s'acquiert la réputation d'un homme de goût; en ne faiſant qu'y ſouſcrire, on ne peut prétendre qu'à celle d'un génie qui ſe défie de ſes forces, & qui craint de juger, ou qui ſe tait par envie. Je n'ai point d'obligation à quelqu'un, qui, pour me loüer, attend que la multitude l'entraine. Il n'a ôſé le faire, parce que je n'avois point un nom, parce que rien ne prévenoit en ma faveur. J'ai vaincu ces obſtacles, il ap-

approuve mon Ouvrage; que ne le faiſoit-il auparavant? Son éloge eſt un tribut qu'il me doit, ce n'eſt plus un don volontaire. La jeune Emilie fait un Livre: Théobalde, Cydias, Clytiphon gardent le ſilence. Ils ſe diſent mutuellement à l'oreille: ce Livre pourroit bien être bon, & ils ſouhaitent qu'il ſoit mauvais; ils lâchent même quelques mots dans le public pour l'inſinuer. Tout à coup ils apprennent que les plus illuſtres Savans de l'Europe loüent Emilie, ils changent de langage & la loüent avec eux. Quelle obligation Emilie a-t-elle à Théobalde, à Cydias & à Clytiphon?

La jalouſie occaſionne quelquefois les loüanges, & du ſein de l'envie naiſſent les éloges les plus flatteurs. On voit tous les jours des perſonnes loüer avec excès certains Ouvrages, pour avoir le plaiſir d'en deſapprouver d'autres qui ſont excellens. J'ai connu un homme, qui ne loüoit Mr. de Turenne que dans le deſſein d'abaiſſer le Maréchal de Villars qu'il n'aimoit point. Deſcartes, Racine, Corneille, Molière, Patru ſont des inſtrumens dont l'envie s'eſt ſervie plus d'une fois pour attaquer la juſte réputation de pluſieurs Philoſophes, de pluſieurs Poëtes tragiques & comiques, & de pluſieurs Orateurs qui avoient un grand mérite. Les gens, qui cherchoient à les abaiſſer, auroient eu honte d'agir ouvertement, & de condamner des choſes dont la beau-

té étoit trop ſenſible. Ils prenoient un chemin détourné pour venir à leur but, ils élevoient, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, le mérite ſur les ruines du mérite, & les loüanges qu'ils donnoient à de bons Ecrivains, étoient des reproches déguiſés pour d'autres bons Ecrivains. Si l'on parle à Théobalde d'une Tragédie de Voltaire, ou de Crebillon, il s'écrie dans le moment; *Ha! Monſieur, jamais perſonne n'égalera Racine.* Si l'on lui demande ſon ſentiment ſur Fontenelle, il fait l'éloge de Deſcartes, & ſi on lui parle des Lettres Perſannes, il vante l'Eſpion Turc. Tout Ecrivain vivant bleſſe ſon amour-propre, & la jalouſie ne lui permet de loüer les Auteurs morts, que par l'utilité qu'il en retire pour abaiſſer ceux qui vivent.

On pourroit ranger dans trois claſſes particulières les différentes façons de critiques qu'emploient les envieux pour condamner les bonnes choſes. Dans la première claſſe on placeroit tous les diſcours obliques & indirects qui tendent à prouver qu'un Ouvrage n'eſt pas mauvais, mais que l'on peut faire mieux. Dans la ſeconde on mettroit les réflexions qu'on fait ſur le mérite des Ecrivains, qui ſont d'un ſentiment oppoſé à celui de l'Auteur qu'on eſt forcé d'approuver. Il n'eſt rien de ſi commun que ces façons de parler le ſont dans la bouche de certaines gens. *Un tel a bien traité cette matière, il n'eſt*

n'eſt point de votre ſentiment. Votre Ouvrage eſt bon, cependant bien de grands hommes ne ſont pas de votre avis. A quoi ſervent tant de détours pour condamner ce qui ne mérite pas de l'être, & pourquoi chercher à diminuer les loüanges qu'on donne à certaines gens, par celles qu'on prodigue hors de ſaiſon à quelques autres?

La troiſième manière de critiquer indirectement un bon Ouvrage, c'eſt de ſe plaindre que les Anciens, qui nous ont précédés, ne nous ont rien laiſſé de nouveau à dire; que tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de glaner après eux, & qu'il nous eſt impoſſible de donner quelque choſe de neuf & qui nous appartienne véritablement. Sous le prétexte ſpécieux de plaindre l'état & la gêne des Ecrivains qui vivent dans ce ſiécle, on taxe les meilleurs Auteurs d'être plagiaires. A quels hommes illuſtres n'a-t-on pas ôſé faire ce reproche? Racine, Corneille, la Fontaine, Deſpréaux n'en ont pas été exemts. Ce dernier ſur-tout l'a eſſuié pluſieurs fois. Il eſt vrai qu'il s'en eſt moqué avec raiſon, & qu'il s'en eſt ſervi pour donner un nouveau ridicule à ſes ennemis.

Mais lui, qui fait ici le Régent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux, revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui, Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.

La jalouſie ne ceſſera jamais d'accuſer les plus grands hommes d'être plagiaires; c'eſt un moïen pour abréger toutes les diſcuſſions, & pour condamner dans un ſeul mot les meilleurs Ecrivains. Vainement repréſenteroit-on à certaines gens que les hommes, aiant toujours les mêmes paſſions, faiſant toujours les mêmes ſottiſes, il doit être permis aux Modernes, comme il l'a été aux Anciens, de condamner ces ſottiſes, de blâmer ces paſſions, & d'examiner les erreurs où elles peuvent conduire. Si par hazard un Ecrivain moderne a quelque penſée qu'ait eue un Ancien, loin de vouloir la ſupprimer, il doit répondre à ceux qui voudroient le blâmer, ce qu'a répondu la Bruyere. *Horace, ou Deſpréaux l'a dit avant vous. Je le crois ſur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penſer après eux une choſe vraie; & que d'autres penſeront après moi?*

On ne ſauroit aſſez repeter à certaines gens le paſſage de Quintilien, que Mr. de Racine cita ſi à propos à Mr. Perault, au ſujet de la mauvaiſe critique qu'il avoit faite d'un endroit de l'Alceſte d'Euripide. „ Il faut être extrêmement circonſpect, „ & très retenu à prononcer ſur les Ou„ vrages des grands hommes, de peur „ qu'il ne nous arrive, comme à pluſieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas; & s'il faut tomber dans „ quelques excès, encore vaut-il mieux „ pé-

„ pécher en admirant tout dans leurs „ Ecrits, qu'en y blâmant beaucoup de „ choſes ".

Les jugemens, que quelques perſonnes peu ſenſées font des ouvrages du Créateur, doivent conſoler les gens ſages de celles qu'on fait des leurs. Telle eſt l'extravagance de la fauſſe critique, qu'elle n'épargne pas même la Divinité. Galien nous apprend qu'un certain Eraſiſtrate prétendoit que la rate étoit inutile. Le même Galien parle d'un autre homme qui trouvoit mauvais de ne pas vuider ſes excrémens par le bout du pied, afin de n'avoir pas la peine de ſortir de ſon lit. Clément d'Alexandrie fait mention de pluſieurs perſonnes qui ſoutenoient que Dieu n'avoit créé l'homme que juſqu'au nombril, & que la partie inférieure étoit d'une Puiſſance bien moins puiſſante & bien moins éclairée. Quelqu'un, né ſans goût & ſans diſcernement, décide, approuve, blâme; pourquoi en être étonné? Il juge des Ouvrages d'eſprit, comme les gens, dont parle Clément d'Alexandrie, jugeoient des ouvrages de la Divinité.

§. IV.

Il eſt impoſſible, quelque bon que ſoit un Ouvrage, qu'il ait l'approbation de tout le monde.

IL eſt impoſſible, à cauſe de la diverſité des goûts, que l'Ouvrage le plus parfait ait l'approbation de tout le monde. Dans quelque genre d'écrire que nous excellions, quelques talens que nous aions, quelque génie dont nous ſoions doüés, il ſe trouvera toujours des gens qui ne gouteront point nos Ecrits. Un des plus grands Poëtes de l'antiquité avoüe à ſon ami Florus, que ce qui le dégoutoit de faire des Vers, c'étoit que les hommes n'admiroient & ne goutoient pas tous la même choſe. „ Vous aimez, lui diſoit-„ il, les Vers Lyriques, celui-là aime „ les Vers Yambes, & celui-ci ne peut „ lire que des Satyres mordantes. Il me „ ſemble que j'ai à régaler trois perſon-„ nes, dont le goût eſt entiérement dif-„ férent, & qui demandent des choſes „ contraires. Que leur donnerai-je, ou „ que ne leur donnerai-je pas ? Ce que „ vous rejettez, un autre le demande, & „ ce que vous ſouhaitez, les aûtres ne „ peuvent le ſouffrir ". Un Auteur, qui voudroit contenter tous les goûts, ne feroit

roit rien de bon. Il mêleroit le sérieux avec le badin, le profane avec le sacré, le sublime avec le naturel & le simple. Son Ouvrage, composé de morceaux différens, ressembleroit à ces tables faites de piéces de rapport, mal unies & mal assorties.

Si un homme, qui excelle dans certaines Sciences, condamne quelque Ouvrage qui roule sur des matières qui sont indépendantes de celles qu'il possede, on ne doit point en conclure que cet Ouvrage ne vaut rien; car il y a des gens qui ont de grands talens pour certaines choses, & qui n'ont aucun goût pour les autres. Pascal avoit un beau génie, il étoit savant, éloquent, sublime; il n'avoit cependant aucun goût pour la Poésie, & il auroit fort mal jugé d'une Piéce de Vers. Pour en être convaincu, il ne faut que faire une legère attention à ce qu'il a dit au sujet de la Poésie. „ On ne sait pas, dit-„ il, dans ses *Pensées*, en quoi consiste „ l'agrément, quel est l'objet de la Poé-„ sie. On ne sait ce que c'est que ce mo-„ dèle qu'il faut imiter, & à faute de cet-„ te connoissance, on a inventé de cer-„ tains termes bizarres, *Siécles d'or*, *Mer-„ veille de nos jours*, *Fatal Laurier*, *Bel „ Astre*, *&c.* On appelle ce jargon, beau-„ té Poétique, mais qui s'imaginera une „ femme vêtue sur ce modèle, verra une „ jolie Demoiselle toute couverte de mi-„ roirs & de chaînes de laiton ". Un de nos

nos bons Poëtes a eu raiſon de ſe moquer de cette penſée de Paſcal, & de répondre que la Poéſie étoit l'éloquence harmonieuſe, & que ſa beauté conſiſtoit à peindre avec force, netteté, délicateſſe & harmonie. Le même Poëte a judicieuſement remarqué qu'il falloit que Paſcal eût bien peu de goût pour dire que *Fatal Laurier, Bel Aſtre, & autres ſottiſes* étoient des beautés Poétiques. On ne ſauroit donc uſer de trop de précaution, en faiſant uſage de la critique de certaines gens, ſi tant eſt qu'on veuille bien s'y ſoumettre & qu'on la trouve bonne; & ſi on ne veut en faire aucun uſage & qu'on la condamne, elle ne doit point affliger, puiſqu'elle n'en eſt pas moins fauſſe & mépriſable, quoiqu'elle vienne d'une perſonne qui a beaucoup de mérite.

Ce n'eſt pas toujours la jalouſie, ou le manque de goût qui nous empêchent d'approuver un Ouvrage & d'en être ſatisfait. Les différentes ſituations où ſe trouvent notre eſprit & notre cœur ſelon les paſſions qui les agitent, nous rendent plus ou moins capables d'être affectés des plus belles choſes. Un homme chagrin eſt peu propre à gouter un Ouvrage dans lequel la tendreſſe domine. Un amour violent, diſtrait empêche qu'on n'apporte à un Livre de Métaphyſique toute l'attention qu'il demande. Les embarras de la politique ne permettent guères qu'on ſoit ſaiſi & émû par les fleurs d'un

diſ-

discours éloquent. Ainsi de vingt personnes qui lisent, il en est dix qui, par la disposition de leur cœur, de leur esprit & de leur fortune, ne peuvent sentir tout le beau d'un Ouvrage, ni se livrer entiérement au plaisir de l'admirer.

Si un Auteur ôtoit de son Livre tout ce qui n'est point approuvé de quelqu'un, il faudroit qu'il le supprimât entiérement. Quelque gros que soit un Volume, il est certain qu'il n'y a pas une phrase, pas une pensée qui soit applaudie généralement; & ce qu'il y a de plus singulier, & qui montre bien que les meilleures choses ne peuvent jamais obtenir un consentement général, c'est que s'il y a dix personnes qui condamnent une expression, il en est dix autres qui l'approuvent. La même pensée, qui est loüée par des gens d'esprit, est regardée, ou comme négligée, ou comme mal rendue, par d'autres. Un Auteur doit s'accoutumer à être le juge des différends qui naissent au sujet de ses Ouvrages. Ce n'est pas par vanité qu'il doit agir ainsi, mais par sagesse & par raison, puisqu'il est naturel qu'il panche vers le sentiment de ceux qui l'approuvent, & qui sont aussi bons connoisseurs que ceux qui le desapprouvent. S'il ne prenoit point ce parti, il seroit bientôt découragé par des contradictions, qui ne sont propres qu'à retarder les progrès des Sciences & des Arts.

§. V.

Les Perſonnes, qui écrivent très bien, ſont quelquefois de très mauvais Critiques.

LEs exemples des grands hommes font beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que ceux des perſonnes médiocres. Je citerai donc dans le reſte de cet Ouvrage pluſieurs Savans illuſtres. On me pardonnera de relever quelques-unes de leurs fautes, je n'en parle que pour les rendre utiles & les réparer par-là en partie. On ne peut mieux profiter des foibleſſes attachées à l'humanité, dont les plus grands génies ne ſauroient être entiérement exemts. Après cet aveu, ſi mes Lecteurs me taxent de malignité & d'envie, je déclare ici que je m'inſcris en faux contre leur déciſion. Je reſpecte infiniment les grands hommes dont je vais parler; mais je n'adore point leurs défauts, & ils en ont quelques-uns, malgré le grand nombre de qualités éminentes dont ils ſont doüés. On ſait aſſez que la ſeule manière de dire que les hommes ſont parfaits ſur quelque choſe, c'eſt de ſoutenir qu'ils ont pour cette choſe beaucoup plus de grandes qualités que de défectueuſes.

L'eſprit de diſcernement & de critique n'eſt

n'eſt pas toujours joint avec celui de la compoſition. Le même homme, qui fait un excellent Ouvrage, n'eſt pas quelquefois en état de juger de la beauté de celui d'un autre, & l'on a vû au contraire de mauvais Ecrivains être d'excellens Critiques. Cela paroît d'abord incompréhenſible, mais il n'en eſt pas moins véritable. Corneille égaloit Lucain à Virgile, & c'eſt cette comparaiſon vicieuſe & déplacée, que Deſpréaux avoit en vûe, lorſqu'il a dit :

Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a ſéparé Virgile.

Le goût de Corneille étoit ſi peu aſſûré, qu'il ne jugeoit de la bonté de ſes Piéces que par l'argent qu'il en retiroit. Les Journaliſtes de Trevoux ont tâché de juſtifier Corneille contre le reproche de Deſpréaux, qu'ils ont traité de déciſion magiſtrale. Ils ont fait l'éloge de la *Pharſale* de Lucain & de la Traduction que Brebœuf a donnée de ce Poëme; à quoi ſert cet éloge? Deſpréaux n'a point dit que Lucain fut un Poëte mépriſable, il n'a point blâmé Corneille de l'avoir eſtimé, mais de l'avoir eſtimé autant qu'il eſtimoit Virgile. Or, tous les gens, qui ont un goût ſûr & éclairé, conviendront que

que c'eſt en montrer un fort mauvais, que de mettre en parallèle l'*Enéide* & la *Pharſale*.

Madame des Houlières avoit de l'eſprit, du génie. Son ſtyle eſt naturel & noble dans ſa ſimplicité, ſes Vers ſont aiſés & corrects. Elle préferoit, à la honte de l'eſprit humain, Pradon à Racine, dans le fameux Sonnet qu'elle fit contre la Tragédie de Phædre. Elle cõdamnoit, ſans le ſavoir, dans cette Piéce une des plus belles Scènes d'Euripide, que le Poëte François avoit empruntée de l'Auteur Grec.

Le mérite de Mr. de Voltaire eſt ſi généralement reconnu & ſi généralement approuvé, qu'il eſt au-deſſus des éloges que je pourrois lui donner. C'eſt un des plus grands Poëtes que la France ait produits. Il joint au talent de la Poéſie pluſieurs autres connoiſſances; cependant il a jugé (s'il faut en croire le Public & les gens de Lettres les plus illuſtres) d'une manière peu juſte & équitable de pluſieurs Ecrivains célèbres. Son *Temple du Goût* n'a point eu la même approbation que ſes autres Ouvrages.

Monſieur Perault avoit de l'eſprit & de l'érudition. Dans quel travers n'a-t-il pas donné, en voulant arracher aux Anciens la gloire qu'ils ont ſi juſtement méritée? Deſpréaux a relevé les principales erreurs dans leſquelles ce Critique eſt tombé. On n'a qu'à lire les *Réflexions ſur le Traité du Sublime* de Longin, pour être perſuadé qu'il

qu'il y a presque autant de bevûes dans le parallèle des Anciens & des Modernes de Mr. Perault, qu'il y a d'observations. Il auroit été cependant à souhaiter que Despréaux n'eût point, pour ainsi dire, diminué la bonté de la cause qu'il soutenoit, par la façon injurieuse dont il attaqua son adversaire. S'il m'est permis de pouvoir me servir, en passant, du langage du Barreau, je dirai qu'il eut tort pour la forme, & raison pour le fond.

Monsieur de Fontenelle, beaucoup meilleur Poëte & meilleur Philosophe que Mr. Perault, ne fut guères plus heureux que lui dans les critiques qu'il fit des Ouvrages des Anciens. N'est-il pas surprenant qu'un Ecrivain, aussi sage, aussi éclairé, aussi spirituel que l'est Monsr. de Fontenelle, se soit livré à son imagination & à l'envie de critiquer Homere, jusqu'au point de l'accuser de parler une Langue barbare? „ On donnoit, dit-il, aux Poë-„ tes anciens des licences infinies, & on „ se tenoit encore trop heureux d'avoir „ des Vers. Homere pouvoit parler dans „ un seul Vers cinq Langues différentes, „ prendre le Dialecte Dorique, ou l'Io-„ nique. Ne l'accommodoient-ils pas, au „ défaut de tous les deux, prendre l'At-„ tique, l'Eolique, ou le commun. C'est-„ à-dire, parler en même tems Picard, „ Gascon, Normand, Breton & François „ commun. Il pouvoit allonger un mot „ s'il étoit trop court, l'accourcir s'il

„ étoit trop long; perſonne n'y trouvoit „ à redire. Cette étrange confuſion de „ Langues, cet aſſemblage bizarre de „ mots tout défigurés, étoit la Langue „ des Dieux; du moins il eſt bien ſûr „ que ce n'étoit pas celle des hommes. „ On vint peu à peu à reconnoître le ri„ dicule de ces licences qu'on accordoit „ aux Poëtes. Elles leur furent donc re„ tranchées les unes après les autres, & „ à l'heure qu'il eſt, les Poëtes, dépouil„ lés de leurs anciens privilèges, ſont „ réduits à parler d'une manière natu„ relle ".

S'il faut en croire Mr. de Fontenelle, les Poëmes de l'*Iliade* & de l'*Odiſſée* ſont écrits d'un ſtyle auſſi ridicule que le ſeroit celui d'un Livre François qui ſeroit en bas Breton, en Picard, en Gaſcon, en Normand & François commun. Mais comment cela peut-il être, puiſque tous les Grecs, anciens & modernes, ſe ſont accordés unanimement ſur la beauté du ſtyle d'Homere, & ont également loüé la pureté & la netteté de ſa diction? Longin eſt reconnu pour le plus éclairé & le plus ſévère des Critiques. Il vivoit environ mille ans après Homere, il étoit Grec, il connoiſſoit à fond les beautés de la Langue Grecque. Il reproche à Hérodote, le plus poli des Hiſtoriens Grecs, d'avoir emploié quelquefois des termes impropres dans ſon Hiſtoire. Il le condamne d'avoir mêlé des mots, ex-

extrêmement bas dans une description de tempête, qui est divine pour le sens. Il fait le même reproche à l'Historien Theopompus; mais il se garde bien de blâmer Homere à ce sujet, qu'il loüe au contraire beaucoup d'avoir dit noblement les choses les plus simples. Denys d'Halicarnasse, autre Rhéteur & Critique Grec, qui vivoit plus de cent ans avant Longin, qui a été généralement estimé des Anciens, & qui l'est aujourd'hui de tous les Savans modernes, prétend qu'Homere emploie les termes les moins relevés, avec tant d'art & d'industrie, qu'il les rend nobles & harmonieux. Enfin tous les Auteurs anciens, soit ceux qui vivoient dans les siécles florissans d'Athenes, soit ceux qui ont vécu après que les Romains eurent soumis la Grèce, ont tous regardé le style d'Homere comme un modèle de perfection. N'est-il pas singulier qu'un François, trois mille ans après la mort de ce Poëte, & lorsque la Langue Grecque est devenue une Langue morte, veuille prouver qu'il a écrit dans un langage barbare, & que tous les Grecs qui l'ont admiré, ne savoient pas leur Langue?

Les mots qu'Homere prenoit dans les différens Dialectes, loin de causer de la confusion dans son style, lui donnoient plus de force. C'est ainsi que les bons Auteurs Anglois empruntent souvent des termes François, Allemands, Italiens,

qu'ils s'approprient, & dont ils enrichiſſent leur Langue. Mais nous avons encore aujourd'hui dans le Levant un exemple plus propre à juſtifier Homere. La Langue Perſanne & la Langue Arabe ſont eſſentielles à la verſification Turque, par la quantité de mots & de tours de phraſes qu'on eſt obligé d'emprunter de ces Langues étrangères pour donner plus de force & plus de douceur en même tems à la Turque. Cette *Langue mêlée* s'appelle *le Turc farci*. On ne la parle guères que dans le Serrail & chez les gens de Lettres. L'Arabe donne plus de force, le Perſan plus de tendreſſe. Le Turc ſert de baſe à cet Idiôme mixte, qui devient plus parfait que ne le ſont en particulier les trois Langues dont il eſt compoſé. Il y a peu d'Ouvrages, excepté les Poéſies, qui ſoient écrits en *Turc farci*. Les Hiſtoriens, par exemple, qui doivent être à la portée de tout le monde, n'emploient que le ſeul Idiôme dont on ſe ſert dans le païs où ils vivent. Mais pour les Poëtes, ſurtout les bons, ils ſe ſervent du Turc, de l'Arabe & du Perſan, ſelon qu'ils le jugent à propos. Il en étoit de même chez les Grecs. Leurs meilleurs Poëtes ont emploié ſouvent ce qu'ils trouvoient de beau dans les Idiômes différens. Homere n'a pas été le ſeul qui les ait mis en uſage. Pindare s'eſt ſouvent ſervi de deux différens dans ſes Odes. Pluſieurs autres Poë-

Poëtes ont imité ces deux premiers, & en ont retiré un grand avantage.

Convenons qu'avec de l'esprit, du génie & de grandes connoissances nous pouvons souvent critiquer mal à propos les plus excellentes choses, & faire des jugemens, qui paroîtroient même ridicules chez les gens d'un mérite médiocre. Lorsque nous voions un homme, qui par ses grands talens passera à la postérité la plus reculée, vouloir prouver qu'Homere écrivoit dans une Langue barbare, & qu'il parloit un Grec corrompu, combien ne devons-nous pas être en garde, en matière de critique, contre les saillies de l'imagination ? Ce sont ces saillies qui firent entreprendre à Scaliger quelque chose d'aussi singulier que l'est le sentiment de Mr. de Fontenelle. Il voulut enlever à Homere la qualité de grand Poëte, & dans le dessein qu'il avoit de dresser des Autels à Virgile, il crut qu'il devoit abaisser la gloire du Poëte Grec. Ce projet ridicule le rendit la risée de tous les gens de Lettres, & même de son propre fils.

Voilà assez d'exemples pour établir d'une manière convaincante la maxime, *que les personnes qui écrivent très bien, sont quelquefois de mauvais Critiques.* Il me reste à montrer que ceux qui écrivent fort mal, peuvent cependant être de très bons juges en matière de Sciences & de Belles-Lettres. Un seul exemple suffira pour

prouver ce dernier ſentiment. Chapelain étoit un très mauvais Poëte, c'étoit un excellent juge des Ouvrages de Poéſie. Les plus grands maîtres le conſultoient avec ſoin, & faiſoient un grand cas de ſes avis. „ Le Chevalier Marin, dit Mr. „ l'Abbé d'Olivet dans ſon *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, étant venu à la Cour „ de France, où étoient Malherbe & „ Vaugelas, il les pria d'entendre la lecture de ſon *Adone*, avant que d'en riſquer „ l'impreſſion. Ils lui propoſerent d'y „ appeller un jeune homme de leur connoiſſance, qui ſavoit, auſſi-bien qu'eux, „ l'Italien, & mieux qu'eux la Poétique. „ C'étoit Mr. Chapelain. Il trouva dans „ ce Poëme d'excellentes parties, mais „ qui n'alloient pas à faire un tout; que „ le ſujet étoit mal pris, mal conduit; „ que néanmoins on pouvoit, à l'aide „ d'une Préface raiſonnée, jetter de la „ pouſſière aux yeux & prévenir les Critiques. Il parla en homme ſi éclairé, „ que ſes trois auditeurs le jugerent ſeul „ capable d'exécuter ce qu'il propoſoit ". Tout le monde connoît le mérite de Malherbe & de Vaugelas dans le genre d'écrire où ils ſe ſont appliqués. L'un eſt le reſtaurateur de la Poéſie Françoiſe, l'autre a perfectionné la proſe, & preſcrit d'excellentes règles pour écrire purement. Il a joint l'exemple aux préceptes, en donnant l'éloquente Traduction de Quinte-Curce. Cependant ces Ecrivains

vains célèbres convenoient que Chapelain étoit plus éclairé qu'eux dans la Critique. Ils le prenoient pour juge, & se soumettoient avec plaisir à ses décisions. Dès que ce Chapelain, dont le goût étoit sûr & éclairé en matière de Poésie, s'avisoit de faire des Vers, on convenoit, en les lisant, que Despréaux avoit eu raison de dire en style de Chapelain,

Maudit soit l'Auteur dur, dont l'âpre & dure Verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze Chants!

L'expérience, montrant évidemment qu'un mauvais Auteur peut être quelquefois un Censeur très judicieux; & un bon Ecrivain, un Critique peu exact & peu juste, il est naturel de chercher la raison d'une chose qui paroît d'abord extraordinaire. Il y a des gens qui ont assez de génie pour sentir le bon, pour goûter le beau; mais qui n'ont point assez de force & d'imagination pour pouvoir produire par eux-mêmes ce bon & ce beau. Ils les sentent lorsqu'ils se montrent; ils ne peuvent les découvrir, lorsqu'ils ne s'offrent point d'eux-mêmes; ils ont, si j'ôse me servir de ces expressions, un esprit

capable de connoître la beauté des choſes créées, mais incapable de les créer. Ils voient les défauts, & ils ne pourroient les éviter, s'ils étoient dans le cas de ceux qu'ils corrigent.

Pluſieurs bons Auteurs jugent mal des Ouvrages des autres, parce qu'ils ne ſont point aſſez maîtres de leur imagination pour la contraindre à l'exactitude rigoureuſe que demande la critique. Ils ont, en écrivant, de la juſteſſe, étant uniquement affectés de leurs propres penſées. Dès qu'il faut qu'ils s'occupent de celles des autres, leur génie languit, leur eſprit eſt diſtrait, ils ne ſont frappés que par intervalle. Les beaux endroits les ſaiſiſſent, les réveillent de la léthargie, dans laquelle ils retombent bientôt. Alors les défauts leur échappent. Corneille, par exemple, étoit touché vivement de l'élevation de certaines penſées de Lucain; il faiſoit peu d'attention aux fauſſes & aux médiocres. Il prononçoit ſur le mérite de ce Poëte Latin, en faiſant abſtraction de tout ce qu'il avoit de foible & de défectueux. Il n'étoit pas ſurprenant qu'alors il l'égalât à Virgile.

§. VI.

§. VI.

Il y a de bons Ecrivains, qui se laissent emporter par la passion, & critiquent ce qu'ils estiment.

DE tout tems le cœur des hommes a été le joüet des passions, & leur esprit s'est presque toujours prêté à leur foiblesse. Lorsque le cœur se porte avec ardeur vers un objet, l'esprit ordinairement fait le métier d'un habile Sophiste, & n'est plus occupé qu'à trouver des raisons pour excuser les fausses démarches où nous entraine la passion. Plusieurs grands Ecrivains condamnent, approuvent un Ouvrage, selon qu'ils aiment, ou qu'ils haïssent l'Auteur. S'ils l'aiment, ils trouvent des moïens pour excuser leurs défauts; s'ils le haïssent, ils emploient leur génie à dénigrer ce qu'ils estiment dans le fond du cœur.

On a vû dans tous les siécles de tristes exemples de la partialité des gens de Lettres. Nos ancêtres n'ont pas été plus justes & plus équitables que le sont nos contemporains; nos descendans ne le seront pas davantage. Tel est le sort de l'humanité, les hommes ne voient les choses qu'à travers le voile de leur passion, qui donne à leur caprice & à leur fantai-

ſie l'air & la reſſemblance de l'équité. Les meilleurs Auteurs ſe figurent ſouvent qu'ils ſont en droit de deſapprouver certains Ouvrages, parce qu'il leur eſt permis de rabaiſſer la gloire de leurs rivaux. Ils cherchent moins dans leurs critiques à inſtruire le Public, qu'à nuire à un Ecrivain qu'ils n'aiment point. Cependant ils penſent que les Lecteurs doivent leur être redevables des peines qu'ils ſe donnent de déterrer de legers défauts qu'on n'auroit pas apperçus, & dont la connoiſſance ne ſert qu'à diminuer le plaiſir que donnent les beautés qui ſont répandues en abondance dans le même Ouvrage. Ces Critiques reſſemblent à des Médecins, qui par leurs drogues rendroient aiguës les plus petites incommodités, pour faire mieux ſentir à leurs malades tous les avantages de la ſanté.

C'eſt une choſe bien étonnante, & bien affreuſe en même tems, que de faire ſervir l'eſprit, le plus beau partage de l'humanité, le don le plus brillant dont la Nature l'ait enrichi, & le plus précieux après la raiſon; c'eſt une choſe bien affreuſe, dis-je, que de le faire ſervir à dénigrer tout ce qui mérite d'être honoré, chéri & reſpecté.

Si le Public étoit aſſez injuſte, & aſſez peu éclairé pour juger du mérite de certains grands hommes, ainſi qu'en ont jugé quelques autres grands hommes, les Auteurs les plus célèbres & les plus eſtimés

més auroient été auſſi mépriſés que les Cotins & les Linières. Je continuerai à citer des exemples qui puiſſent faire une forte impreſſion, & je les prendrai, ainſi que j'ai fait à ceux dont j'ai parlé, chez les Ecrivains les plus illuſtres. On verra avec étonnement que preſque tous les génies, les plus reſpectables de notre ſiécle par leurs connoiſſances, ont été les moins équitables dans leur critique. Il n'a pas tenu à Deſpréaux qu'on ait regardé Mr. de Fontenelle comme un Auteur très médiocre, dont le ſuffrage n'étoit d'aucun poids.

J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Qu'admiré de Fontenelle,
Raſer, timide Hirondelle,
La Terre comme Perault.

Que répondit à cela Monſieur de Fontenelle? Quelque choſe d'auſſi injuſte & d'auſſi mordant que ces Vers, qu'il auroit dû mépriſer. Il condamna non ſeulement un Ouvrage médiocre, il en attaqua un excellent, de la bonté duquel il étoit convaincu dans le fond du cœur.

Quand Deſpréaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Les partiſans crioient dans tout Paris :
Pardon, Meſſieurs, le Pauvret s'eſt mépris,
Plus ne loura, ce n'eſt pas ſa méthode.

Il

Il va draper le Sexe féminin,
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru cet Ouvrage malin,
Pis ne vaudroit quand ce ſeroit Eloge.

Ce même Fontenelle fut maltraité, ainſi que pluſieurs autres Ecrivains célèbres, par un Auteur diſtingué; c'eſt Rouſſeau dont je veux parler. S'il falloit en croire la critique médiſante & fauſſe, Mr. de Fontenelle n'auroit été qu'un pedant. Un homme d'eſprit, tel que Rouſſeau, a-t-il pû s'égarer juſqu'au point d'ôſer taxer de pedantiſme l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, des Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences, & de l'Opera de Thétis & de Pelée ?

Depuis trente ans, un vieux Berger Normand,
Aux beaux Eſprits s'eſt donné pour modèle.
Il leur enſeigne à traiter galamment
Les grands Sujets en ſtyle de Ruelle.
Ce n'eſt le tout, chez l'Eſpèce Femelle
Il brille encor malgré ſon poil griſon,
Et n'eſt Caillete en bonnête Maiſon,
Qui ne ſe pâme à ſa douce Faconde.
En vérité Cailletes ont raiſon,
C'eſt le pedant le plus joli du Monde.

Monſieur de Crebillon n'a pas été plus épargné par Rouſſeau, que l'a été Monſieur de Fontenelle. Le Public n'a eu, & n'a encore qu'une ſeule voix ſur le Tra-

Tragédie de Radamiſte & de Zénobie. Cette Piéce mérite l'eſtime de tous les Connoiſſeurs. Elle a des beautés qui égalent celles des plus beaux morceaux de Corneille & de Racine. Voici comment en a parlé Rouſſeau.

Cachez-vous, Lycophrons antiques & modernes,
Vous, qu'enfanta le Pinde au fond de ſes Cavernes
Pour ſervir de modèle au ſtyle bourſouflé.
Retirez-vous Ronſard, Baif, Garnier, la Serre,
Et reſpectez les Vers d'un Rimeur plus enflé
Que Rampale, Brebœuf, Boyer, ni Longepierre.

Feu Mr. de la Motte a eu moins de mérite dans ſon genre, que Mr. de Crebillon dans le ſien. Cependant au jugement même de Monſieur de Voltaire, qui l'a aſſez maltraité dans ſon *Temple du Goût*, cet Auteur a fait pluſieurs Odes très belles, de jolis Operas, & des Diſſertations très bien écrites. Ce même la Motte, au jugement de Rouſſeau, eſt un Ecrivain, dans les Ouvrages duquel il n'y a ni rime, ni raiſon.

Houdart n'en veut qu'à la raiſon ſublime
Qui dans Homere enchante les Lecteurs;
Mais Arroüet veut encore de la rime
Deſabuſer le peuple des Auteurs.

Ces

Ces deux Rivaux, érigés en Docteurs,
De Poésie ont fait un nouveau Code;
Et bannissant toute règle incommode,
Vont produisans Ouvrages à foison,
Où nous voions que pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

Monsieur de Voltaire se trouve aussi maltraité dans cette Epigramme que Mr. de la Motte; mais ce n'est pas le seul endroit où Rousseau ait insulté ce grand Poëte, & où il ait parlé de lui, comme d'un Ecrivain mépriſable.

Petit Rimeur antichrétien,
On reconnoît dans tes Ouvrages
Ton caractère, & non le mien.
Ma principale faute, hélas! je m'en souviens,
Vint d'un cœur, qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait Vaurien,
Charme des foux, horreur des sages,
Quand pour lui mon esprit aveugle, j'en conviens,
Hasardoit pour toi ses suffrages;
Mais je ne me reproche rien,
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

S'il est condamnable de parler du Virgile de la France aussi peu équitablement & aussi peu décemment, il ne l'est pas moins de mépriser l'Horace de la même Na-

Nation. Les fautes de Rouſſeau ne ſauroient excuſer celles de Mr. de Voltaire. Ce dernier, trop ſenſible aux traits de ſon adverſaire, a condamné des Ouvrages qui paſſeront à la poſtérité, & dont il ſentoit lui-même tout le prix.

La diſpute meſſéante de Mr. de Voltaire & de Rouſſeau a fait tant de bruit, que je n'en parle ici que pour augmenter le nombre des exemples que je me ſuis propoſé de rapporter. Ces deux grands Poëtes ne pourront jamais être excuſés des excès dans leſquels ils ſont tombés. Vainement diroit-on, pour les juſtifier, qu'ils ont été obligés de repouſſer les traits dont ils vouloient ſe frapper. Les injures d'un ennemi n'autoriſent point un Savant ſage & équitable à uſer de Repréſailles. Le crime eſt toujours crime, ſes vaines excuſes ne lui font point perdre ſa laideur. La modération, ou le ſilence ſont les principaux moïens de juſtification que doit emploier un homme de Lettres, lorſqu'il eſt attaqué d'une manière indécente. C'eſt bien meſeſtimer le Public, que de le croire capable de ſe laiſſer ſurprendre par les injures qu'on nous dit. Graces à l'impartialité du Public, qui n'entre jamais dans les diſputes perſonnelles des Auteurs, les invectives & les groſſiéretés ne peuvent nuire aux bons Ouvrages. Elles en augmentent au contraire le prix, & l'indignation qu'on conçoit contre un Critique impudent, for-

forme un préjugé en faveur de l'Auteur critiqué.

Rouſſeau n'eſt pas le ſeul Ecrivain avec lequel Mr. de Voltaire ait eu de violens démêlés. Il a écrit pluſieurs fois très vivement contre l'Abbé des Fontaines. Cet Abbé ſemble avoir mérité la manière injurieuſe dont il a été traité, par celle dont il a ſouvent parlé des Auteurs les plus reſpectables. Sa critique étoit ſi injuſte & ſi déplacée, qu'elle a intéreſſé le Gouvernement. Les plus illuſtres Magiſtrats ont cru qu'il étoit de leur devoir d'arrêter le cours d'un Ouvrage, dans lequel les meilleurs Auteurs étoient ſouvent maltraités ſans ménagement, & les plus mauvais, loüés quelquefois avec excès. L'Abbé des Fontaines a cependant du mérite, il écrit bien, il eſt éloquent ſans enflure, il a même d'excellens principes de critique; mais ſoit partialité, ſoit intérêt, ſoit jalouſie, il eſt rare qu'il ſoit équitable dans ſa critique, & les connoiſſeurs ne liſent ſes Ouvrages que comme ceux d'un Auteur de Roman, qui fait des héros & des criminels à ſa fantaiſie.

Je ne finirois point, ſi je voulois faire mention de tous les Ecrivains illuſtres qui dans ces derniers tems ont parlé avec le dernier mépris d'autres Ecrivains très eſtimables. Le Clerc a écrit avec tout l'emportement poſſible contre Bayle. Ils étoient peut-être les deux plus ſavans hommes de leur ſiécle, & ſi l'on jugeoit

de

de leur mérite par ce qu'ils ont dit l'un de l'autre, à peine leur en trouveroit-on un très médiocre.

§. VII.

La Rivalité de métier excite la Jalousie.

LOrsqu'on refléchit sur les motifs qui ont engagé tant de gens, respectables par leurs talens, à se rendre si peu de justice, on trouve qu'une vanité mal placée en est la principale cause. La plûpart des gens de Lettres se figurent que la gloire de leur confrere est un outrage fait à la leur. L'amour-propre mal entendu leur persuade que la réputation n'est point assez établie, si celle de quelques autres Auteurs l'est autant que la leur. Ils sont dans la République des Lettres ce que furent dans la Romaine Pompée & Cæsar. Ils ne peuvent souffrir, ni de maître, ni d'égal; vanité, aussi mal entendue que pernicieuse à l'avancement des Sciences. Le mérite de Corneille ôtera-t-il rien dans la postérité à celui de Racine, & celui de Racine flétrira-t-il celui de Corneille? Un cabinet de tableaux est plus ou moins précieux, selon qu'il est embelli de différens tableaux des meilleurs Peintres; de même un homme est plus ou moins estimable, selon qu'il a orné

ſon eſprit par la lecture des différens Ouvrages des bons Ecrivains. Quiconque a fait un Livre, véritablement digne de l'eſtime du Public, doit être aſſûré qu'il n'a rien à craindre des autres Livres qui pourroient être auſſi excellens que le ſien. Deſpréaux n'a point nui à Horace, ni Virgile à Homere. Le bon n'eſt jamais terni par le bon, c'eſt le médiocre. Si quelquefois un bon Ouvrage n'eſt pas d'abord auſſi eſtimé qu'il mérite de l'être, on lui rend bientôt la juſtice qui lui eſt dûe. La cabale tombe, l'illuſion ſe diſſipe. Le *Brittannicus* & le *Miſantrope* de Molière furent reçus froidement, on regarde aujourd'hui ces Piéces comme des Chefs-d'œuvre, & on les conſidéra de même, peu de tems après qu'elles eurent été données.

J'ai été témoin d'une choſe, qui marque bien juſqu'où peut aller la jalouſie des gens de Lettres. Je la rapporte ici à regret, mais elle eſt trop eſſentielle au fait dont il s'agit, pour que je puiſſe la ſupprimer. Un des plus grands génies qu'ait aujourd'hui la France, étant interrogé par un grand Roi ſur le mérite d'un des plus illuſtres Auteurs qu'il y ait à Paris, répondit froidement qu'il ne ſavoit point ſa Langue. L'Ecrivain, dont il s'agiſſoit, étoit, par parenthèſe, un Membre diſtingué de l'Académie Françoiſe, & un excellent Poëte.

Il arrive très ſouvent que l'ingratitude eſt

est jointe à la jalousie. Le savant Pere Petau a profité infiniment des Ouvrages de Scaliger, & l'a maltraité dans toutes les occasions, quelquefois même avec peu de fondement.

Les Philosophes modernes les plus distingués ne se sont pas toujours élevés au-dessus des préjugés. Plusieurs ont été séduits par leur amour-propre, & la jalousie leur a fait condamner avec le plus grand mépris les mêmes personnes qu'ils avoient beaucoup louées peu de tems auparavant. Je me contenterai de citer un seul exemple. Tout le monde connoît l'excellent Ouvrage que Mr. Locke nous a donné sur l'Entendement Humain. Mr. Leibnitz l'approuva beaucoup, & en parla d'abord avec éloge dans des réflexions qu'il fit sur cet Ouvrage. Malheureusement ces réflexions furent méprisées par Mr. Locke. Mr. Leibnitz changea alors de ton. Mr. Locke ne fut plus, selon lui, qu'un très petit Métaphysicien. Voici comme il s'exprime dans une Lettre qu'il écrivit à ce sujet à Mr. Remont. „ Mr. Locke avoit de la subtilité & de „ l'adresse, & quelque espèce de Méta„ physique superficielle, qu'il savoit reste„ ver; mais il ignoroit la méthode des „ Mathématiciens". Voilà Mr. Locke réduit par Mr. Leibnitz, autrefois son admirateur, au simple rang d'un Professeur scholastique, à qui l'on accorde quelque subtilité, mais à qui l'on refuse la

profondeur & la juſteſſe dans les raiſonnemens; qualités abſolument eſſentielles à la Métaphyſique. Lorſqu'un homme, tel que Mr. Leibnitz, a ôſé dire que Mr. Locke n'avoit qu'une eſpèce de Métaphyſique ſuperficielle, je ne m'étonne plus que Monſr. d*** prétende que Mr. de Crebillon eſt un mauvais Poëte. L'une & l'autre de ces déciſions découlent de la même ſource.

Je ne ſaurois mieux finir cet article que par la ſage réflexion de Séneque. *Si c'eſt une faute*, dit-il, *de dire ce que l'on ne penſe point, quel crime n'eſt-ce pas d'écrire une choſe, & d'en penſer une autre?* C'eſt pourtant ce qui arrive à tous ceux qui ſe laiſſent emporter à l'envie & à la jalouſie.

§. VIII.

Un Zèle indiſcret nous fait condamner des choſes qui ne ſont point blâmables.

UN faux zèle, animé par l'apparence de la vérité, ou par la ſuperſtition, nous porte ſouvent à critiquer de très belles choſes. Nous penſons ſervir la bonne cauſe, en condamnant des Ouvrages qui méritent d'être eſtimés. Nous cherchons à nous faire illuſion à nous-mêmes, & à force de vouloir trouver des défauts où il n'y en a point, nous croions en-

enfin y en appercevoir. Pluſieurs amis de Mr. Perault, entrainés par l'amitié qu'ils lui portoient, écrivirent contre les Anciens, & crurent voir dans leurs Ouvrages toutes les fautes que ce même Mr. Perault leur avoit reprochées.

La ſuperſtition a fait, au ſujet de Montagne, ſur quelques Ecrivains, très reſpectables, le même effet que l'amitié mal entendue ſur les amis de Mr. Perault, Nicole, Paſcal, Mallebranche ſe figurerent qu'il étoit de leur devoir de décrier Montagne. Ils l'attaquerent ſans conſidération, avec beaucoup de zèle; mais avec peu de jugement, & montrerent au Public qu'une critique injuſte, de quelque endroit qu'elle parte, eſt toujours mépriſable. La bonne intention diminue les fautes, elle ne les efface point, & toute la dévotion des ennemis de Montagne ne les a pas garantis du reproche d'avoir péché contre le ſens commun, en voulant perſuader au Public qu'un des meilleurs & des plus eſtimables Ecrivains que la France ait eus, n'avoit été qu'un pedant & qu'un mauvais compilateur.

Il eſt étonnant dans quel travers ne donnent point quelquefois les plus grands hommes, lorſqu'ils ſont conduits par un aveugle zèle, qui leur ôte le moïen de ſentir combien leurs fauſſes critiques peuvent être préjudiciables à la cauſe qu'ils défendent. Bellarmin avoit une vaſte érudition. L'envie de nuire aux Proteſ-

tans, lui a fait commettre plusieurs fautes, dont les plus fameux Ecrivains Catholiques conviennent, & qu'ils ont eux-mêmes condamnées. Dans le Livre que ce Cardinal a écrit sur les Auteurs Ecclésiastiques, il soutient avec tout le zèle possible l'autenticité des Ouvrages de Denys l'Aréopagite. Il va jusqu'au point d'avancer que tous les gens de Lettres, excepté Erasme Valla & quelques autres sectateurs de Luther, n'ont aucun doute sur leur supposition. Il traite d'héretiques ceux qui ôsent la soutenir; cependant cette supposition est aujourd'hui avoüée par les meilleurs Critiques Catholiques, qui conviennent qu'Erasme a eu raison de rejetter un Ouvrage, qu'on voit clairement avoir été écrit par un imposteur dans le cinquième siécle. Je dis par un imposteur, puisque la fraude de cet Auteur ne sauroit être excusée, & qu'il a voulu qu'on crût qu'il avoit écrit dans les tems Apostoliques. *Tous ceux*, dit Mr. Dupin, Docteur & Professeur en Théologie de la Faculté de Paris, *qui auront de la bonne foi, avoüeront que ces Ouvrages ont été supposés vers la fin du cinquième siécle, ou au commencement du sixième. Car on ne peut savoir précisément le tems auquel ils ont paru: mais il est certain qu'ils sont écrits depuis le quatrième siécle, & avant que le sixième fût avancé. On ne peut pas dire que ce soit le hazard qui ait fait attribuer à St. Denys l'Aréopagite les Ouvrages d'un autre Denys, étant*

constant, comme il l'est, que l'Auteur de ces Livres affecte d'avoir vécu du tems des Apôtres.

Il paroît extraordinaire qu'un homme, qui avoit autant de savoir & de mérite que Bellarmin, se soit assez livré à un zèle indiscret, pour ne pas sentir combien l'opinion qu'il soutenoit, étoit aisée à convaincre de fausseté. Car enfin le plus petit examen suffit pour connoître qu'il est impossible que les Ouvrages, qu'on attribue à St. Denys l'Aréopagite, puissent être de lui. Ce Saint vivoit du tems des Apôtres, & dans les Livres dont il s'agit, l'Auteur parle des Mystères de la Trinité & de l'Incarnation, dans des termes qui n'ont été usités que dans le quatrième siécle de l'Eglise. Il se sert du mot d'*Hypostase* pour signifier les Personnes divines, & l'on n'a emploié ce terme dans ce sens que près de quatre cens ans après les Apôtres. Il défend le Baptême des enfans par la tradition. Il dit qu'il n'écrit là-dessus que ce qu'il a appris des Evêques par une ancienne tradition. Un Auteur, qui vivoit du tems des Apôtres, auroit-il parlé de même? Il décrit les Cérémonies du Baptême, telles qu'elles ont été pratiquées après que Constantin eut donné la paix à l'Eglise & fini les persécutions. Mais ce qui est encore plus fort pour marquer la supposition de ces Ouvrages, c'est que l'Auteur cite un passage de St. Clément d'Alex-

andrie, qu'il appelle *Clément le Philosophe*. Ce passage se trouve dans le VIII. Livre des *Stromates* de ce Pere, qui vivoit au troisième siécle. Comment donc St. Denys, qui doit avoir écrit trois cens ans auparavant, a-t-il pû connoître les Ouvrages de St. Clément?

Il y a encore plusieurs preuves très claires de la supposition des Livres attribués faussement à St. Denys l'Aréopagite. Elles n'ont cependant fait aucune impression sur Bellarmin, & sur plusieurs autres Ecrivains qui ont suivi son exemple. Il est même bien des gens, qui, trompés par l'autorité d'un aussi grand homme que ce Cardinal, sont encore persuadés que l'on doit regarder comme suspecte la foi de ceux qui soutiennent la supposition des Ecrits de Denys l'Aréopagite. Cependant les Protestans profitent d'un zèle aussi indiscret. Ils font valoir l'entêtement de certains Ecrivains Catholiques à soutenir tout ce qu'ils croient pouvoir favoriser leurs opinions, comme une marque de leur peu de discernement & de leur prévention. Les sages Critiques Catholiques, qui, ainsi que Mr. Dupin, savent rejetter ce qui mérite de l'être, & n'emploient jamais, pour soutenir leur cause, que de bonnes raisons, rendent des services essentiels à la Religion. La vérité ne doit pas être défendue par le mensonge; ce seroit la rendre méprisable, que de l'établir, à l'ai-

l'aide d'un pareil ſecours. Laiſſons aux héretiques le triſte avantage d'ébloüir la raiſon par de brillans ſophiſmes, & de ſéduire l'eſprit par d'ingénieux menſonges.

§. IX.

Les plus grands Auteurs ſont quelquefois, par l'envie de favoriſer les ſentimens qu'ils ſoutiennent, de fauſſes critiques.

L'Envie de briller dans la diſpute, emporte quelquefois les gens les plus ſavans, & les fait ſortir des bornes de la bonne critique. Ils ſe livrent à leur imagination, qui leur fournit des raiſons ſpécieuſes pour ſoutenir leur ſentiment, & ils emploient leur génie à donner l'air de la vérité au menſonge. C'eſt briller d'une manière bien dangereuſe pour l'avancement des Sciences, que de ne montrer de l'eſprit que pour autoriſer de fauſſes opinions. C'eſt reſſembler à ces habiles orfèvres, qui profitent de la connoiſſance qu'ils ont des metaux, pour les altérer & pour tromper plus ſûrement le Public.

Savoir avoüer de bonne foi dans la diſpute qu'on a tort; qu'on a ſoutenu, ſans s'en appercevoir, une mauvaiſe cauſe; qu'on a critiqué mal à propos une choſe

qui ne méritoit pas de l'être; avoir enfin assez de modestie & de sagesse pour convenir qu'on s'est trompé, est une des marques les plus essentielles d'un bon esprit. Jamais les génies médiocres ne conviennent de leurs erreurs. On voit quelques grands hommes avoüer qu'ils se sont trompés. Je dis quelques grands hommes, parce qu'il en est qui ne peuvent jamais prendre sur eux de vaincre assez leur amour-propre pour convenir, sans détour & sans déguisement, de leurs fautes. Ils apportent toujours quelques correctifs, qui rendent inutile l'aveu qu'ils en font.

On courroit risque de se tromper souvent, si l'on jugeoit des sentimens de certains Auteurs par ce qu'on leur entend dire dans l'ardeur de la dispute. Tout ce qui favorise leur sentiment, leur paroît bon. Ils font indifféremment main basse sur ce qui leur est contraire, ils n'épargnent pas les plus grands hommes. Ils seroient encore plus surpris que ne le sont les gens contre lesquels ils disputent, si, lorsqu'ils ont repris leur sang froid, on les faisoit ressouvenir de tout ce qu'ils ont dit. Il y a quelque tems que dînant chez un Ministre d'une Cour étrangère avec un des grands hommes qu'ait aujourd'hui l'Europe, nous vinmes à disputer sur le mérite des Philosophes Anglois & François. Je citai Gassendi comme un Philosophe illustre. Mon adversaire le traita

de

de génie très médiocre & de simple compilateur. Il lui accorda seulement quelques connoissances dans l'Astronomie. Un pareil jugement me fit de la peine. Peu de tems après, cette peine fut changée en surprise. Le Savant dont je parle, m'envoia de Paris un de ses Ouvrages, & voici ce que j'y lûs. „ Newton suivoit „ les anciennes opinions de Démocrite, „ d'Epicure & d'une foule de Philoso„ phes, rectifiées par notre célèbre Gas„ sendi. Newton a dit plusieurs fois à „ quelques François qui vivent encore, „ qu'il regardoit Gassendi comme un esprit „ très juste & très sage, & qu'il faisoit „ gloire d'être entiérement de son avis ". On voit dans ce jugement la différence de l'Auteur qui écrit de sang froid dans son cabinet, à l'Auteur qui ne se possede qu'à peine dans la violence de la dispute.

La même raison, qui nous porte quelquefois à soutenir dans la conversation de fausses opinions, nous fait écrire des choses inexactes. Nous appliquons d'une manière peu juste certains passages, dont nous voulons nous servir pour favoriser notre opinion. Nous interpretons dans un sens, opposé à celui de l'Ecrivain que nous citons, l'endroit de son Ouvrage dont nous prétendons fortifier notre sentiment. Les Théologiens, qui écrivent sur des matières de controverse, tombent souvent dans ce défaut. Ils ont l'art de tordre les passages les plus clairs, & de leur

leur attribuer le ſens qu'ils ſouhaitent. Les Philoſophes donnent auſſi dans cet abus, leurs citations ne ſont pas toujours juſtes. M. de Voltaire, par exemple, dans une Lettre qu'il a écrite à Mr. de 's Graveſande, veut prouver que Mr. Paſcal étoit dans la démence les dernières années de ſa vie, & que la raiſon de ce grand homme étoit entiérement altérée. Il cite, pour juſtifier ce qu'il avance, (à ce qu'il me paroît, un peu legérement), il cite, dis-je, le *Recueil des diverſes Piéces ſur la Philoſophie, la Religion, &c. par Mrs. de Leibnitz, Clarke, Newton.* Mais ce qui y eſt dit de Mr. de Paſcal dans cet Ouvrage, regarde l'affoibliſſement de ſa ſanté, & point du tout celle de ſon génie. C'eſt donner un ſens à ce paſſage, directement oppoſé à celui qu'il a, que de vouloir s'en ſervir pour prouver que Mr. Paſcal étoit tombé en démence, & qu'il croioit toujours voir un abîme ouvert auprès de lui. Voici le paſſage dont il s'agit, les Lecteurs jugeront ſi ma critique eſt juſte. „ C'eſt „ dommage que Mr. Paſcal, eſprit très „ Mathématique, & très Métaphyſique „ en même tems, ſe ſoit affoibli de trop „ bonne heure, comme Mr. Huygens me „ l'a raconté autrefois, par certains tra„ vaux trop opiniâtres, & par trop d'ap„ plication à des Ouvrages Théologiques, „ qui lui pouvoient procurer l'applaudiſ„ ſement d'un grand Parti, s'il les avoit „ achevés. Il donna même dans des auſ-

„ téri-

„ ſtérités, qui ne pouvoient être favora-
„ bles aux méditations relevées, & en-
„ core moins à ſa ſanté ". Il eſt aiſé de voir qu'il n'eſt parlé dans cet endroit que de l'affoibliſſement du corps, & c'eſt chercher à y trouver ce qui n'y eſt point, que d'y vouloir découvrir la démence d'un génie, qui conſerva juſques dans les derniers momens les mêmes idées qu'il avoit toujours eues ſur la Religion. Mr. Paſcal avoit été toujours fort pieux, il redoubla ſes auſtérités, à meſure qu'il ſentit que ſa fin approchoit; il agit conſéquemment au ſyſtême qu'il avoit embraſſé. Cela marquoit la juſteſſe de ſon eſprit, & point du tout ſon affoibliſſement.

§. X.

Le deſir de montrer trop d'érudition, a rendu quelquefois diffus les plus grands Critiques.

C'Eſt ſouvent un défaut, que de vouloir montrer beaucoup d'érudition. La profuſion eſt un vice dans la Littérature, ainſi que dans la ſociété civile. Une trop grande abondance nuit quelquefois aux meilleures choſes. Il eſt auſſi dangereux de ſurcharger l'eſprit que le corps, ils s'affaiſſent également ſous le poids dont on les accable. Il n'eſt pas poſſible qu'un génie, quelque force qu'il ait, puiſ-

ſe

ſe ne pas être offuſqué par un millier d'idées, ſouvent mal digérées, qu'on lui préſente ſur un même ſujet, & pour ainſi dire, tout à la fois.

Les plus habiles Critiques n'ont pas toujours conſidéré que l'eſprit humain n'eſt capable que d'une certaine étendue de réflexions, & que lorſqu'il a emploié toute la force, dont il eſt doüé, à ſaiſir un certain nombre d'objets qu'on lui préſente, il ne ſauroit faire qu'une foible attention aux autres qu'on lui offre dans le même tems. Sur un ſeul mot d'Homere, ou de Pindare, de ſavans Critiques étalent une érudition étonnante. Ils rempliſſent trois ou quatre pages de remarques, ils entrelaſſent ces remarques de citations, & ces citations ſont autoriſées par d'autres. Quel eſt l'eſprit qui ne ſoit pas troublé par tant d'idées différentes, & qui ſouvent ne perde la principale, pour s'attacher à celles qui ne ſont qu'acceſſoires, & preſque toujours inutiles?

Perſonne n'eſtime plus que moi le mérite de l'érudition; mais je le trouverois plus parfait, ſi ceux qui en ſont doüés, cherchoient moins à le faire paroître. Leur modeſtie deviendroit utile aux Lecteurs, & leur retenue ſerviroit également à perfectionner le jugement, & à remplir la mémoire de faits intéreſſans.

Saumaiſe, Caſaubon ont été de grands hommes dans la critique; mais à l'or le plus précieux ils ont allié quelquefois les me-

metaux les plus abjects. Il semble qu'ils aient voulu imiter dans leurs Ouvrages ces Curieux, qui mettent sans choix dans leur cabinet les pierres les plus communes & les végetaux les plus ordinaires, auprès des productions les plus rares & les plus précieuses de la Nature. Ils ont cru apparemment qu'il falloit qu'ils montrassent qu'ils savoient tout ce qu'on peut savoir, & ils ne se sont pas apperçu que la moitié de leur Science ne servoit qu'à ternir l'autre.

Monsieur & Madame Dacier ont rendu de très grands services au Public par leurs traductions, & à la République des Lettres par leurs savantes remarques: mais ils en ont fait un grand nombre de médiocres & de superflues; il en est même plusieurs de puériles. Mad. Dacier sur-tout sembloit s'être fait une loi de se récrier sur des choses les plus simples qu'elle trouvoit dans Homere. Ce Poëte dit, par exemple, qu'*Ulisse témoigna à Calipso qu'il souhaitoit ardemment de revoir Itaque*, Madame Dacier fait sur cela une très longue note, où elle releve l'adresse d'Homere à placer des discours polis dans la bouche d'Ulisse. *Il auroit été incivil*, dit-elle, *qu'Ulisse eût dit à Calipso qu'il souhaitoit de la quitter; mais il prend un détour honnête, & ne parle que de l'empressement qu'il a de revoir sa patrie.* Il est presque impossible de rire, quand on lit des remarques aussi frivoles; je serois tenté de dire,

re, auſſi ridicules. Uliſſe, apprenant à Calipſo qu'il vouloit retourner à Itaque, ne lui ſignifoit-il pas clairement qu'il ſouhaitoit de la quitter? Et Homere, ſans mettre une impertinence atroce dans la bouche d'Uliſſe, pouvoit-il lui faire dire à Calipſo qu'il vouloit s'éloigner d'elle, parce qu'elle l'ennuioit? En vérité il eſt ſingulier de faire une grande note pour loüer Homere de n'avoir pas dit une ſottiſe groſſière. Combien n'y a-t-il pas dans les Traductions de Madame Dacier de notes pareilles à celles-là? M. Dacier a été plus retenu qu'elle dans ſes remarques; mais il y a encore beaucoup de choſes inutiles.

Menage avoit du génie. Il a fait quelques Vers François aſſez paſſables, & pluſieurs Vers Latins très bons. Il a mis dans ſes Commentaires une érudition, plus choiſie que celle des autres Commentateurs. Ses notes ſur Diogène Laërce ſont excellentes; cependant elles ſont diffuſes, & l'on pourroit en ôter pluſieurs, ſans diminuer le prix de ſon Ouvrage.

Quelques perſonnes blâment Bayle d'être trop prolixe. Ils reprochent à ce grand homme de rapporter dans ſon Dictonnaire des faits de peu de conſéquence, & de faire mention de pluſieurs Savans preſque inconnus. J'avoüe que je ne ſuis pas de ce ſentiment, je trouve qu'il y a fort peu de choſes ſuperflues dans le

Diction-

Dictionnaire de cet illuſtre Auteur. Pluſieurs Articles, qui dans ce Livre paroiſſent très peu intéreſſans pour des Philoſophes, le ſont pour des Théologiens. Ceux qui ſont indifférens aux Théologiens, ne le ſont pas aux Critiques; & ceux qui ne touchent point les Critiques, plaiſent aux Poëtes & aux Orateurs. Dans un Dictionnaire, auſſi vaſte que celui de Bayle, c'eſt une marque de ſa bonté de pouvoir y trouver tout ce qui peut contenter les goûts différens. Je ne voudrois pas cependant ſoutenir qu'il n'y ait quelques endroits dans ce Livre qui pourroient être ſupprimés, ſans que ſon prix en fût diminué. Je ſouhaiterois même que l'Auteur eût moins affecté de citer certains Ecrivains peu connus, dont il ſemble ne faire mention que pour montrer toute l'étendue de ſon érudition.

On ne ſauroit être aſſez retenu dans les citations dont on enrichit ſes Ouvrages. Il faut n'en rapporter que de néceſſaires, qui ſervent eſſentiellement au ſujet que l'on traite, qui n'interrompent point l'attention des Lecteurs, & ne leur font point perdre les idées principales. Les citations, bien placées, ont beaucoup de grace. Elles raniment l'eſprit, en lui fourniſſant un délaſſement paſſager; elles font dans les Ouvrages de raiſonnement le même effet que les comparaiſons dans le Poëme Epique, qui, au jugement d'un grand Critique moderne, ne ſont pas

simplement mises pour éclaircir & pour orner le discours, mais pour amuser & pour délasser.

Un habile Ecrivain trouve le moïen, par les citations rapportées à propos, de faire entrer les meilleurs Auteurs dans la conversation qu'il a avec ses Lecteurs. Il prend habilement chez les Anciens & chez les Modernes les plus sublimes génies pour garans des faits qu'il rapporte. Tantôt il introduit Ciceron, qu'il rend juge des différends qui pourroient naître entre lui & les Lecteurs; quelquefois c'est Horace qui parle; souvent Descartes, ou Locke viennent combattre les Anciens. Enfin il transporte les gens qui lisent ses Ouvrages, dans une Académie, composée des plus illustres Savans, morts depuis vingt siécles, & qui semblent s'être donné rendez-vous avec les Savans qui vivent encore. C'est ainsi que Ciceron a orné ses Ouvrages Philosophiques d'un grand nombre d'excellens passages des Poëtes Grecs & Latins, & de plusieurs citations des Ecrits de Platon & d'Aristote. Montagne a enrichi ses Ouvrages des plus beaux traits des Anciens; son Ouvrage est une table d'or, dans laquelle on a enchassé les diamans de Virgile, d'Horace, de Plutarque, de Séneque, &c.

Il y a quelquefois des citations qui sont nécessaires pour autoriser un fait, pour donner plus de force à une opinion; mais elles sont si longues, qu'il est à craindre qu'elles ne distraïent les Lecteurs & ne

leur

leur faſſent perdre de vûe le ſujet principal dont il s'agit. Il faut placer ces citations hors du corps de l'Ouvrage, s'en ſervir comme de notes. Elles occupent alors la place qui leur convient, & ſont comme des piéces dans des Archives, qu'on ne conſulte que dans le cas où l'on veut éclaircir des difficultés qui arrêtent, ou établir l'autenticité de certains faits dont on doute.

* * * * * * * * * * * * * * *

§. XI.

Quelques Auteurs critiquent des Ecrivains illuſtres, pour ſe faire connoître.

LA fureur de paſſer pour bel eſprit, eſt ſi forte chez quelques Auteurs, qu'elle les engage à critiquer les plus célèbres Ecrivains, pour ſe faire un nom par le moïen de ceux qu'ils attaquent. Ces Auteurs reſſemblent parfaitement à ce fameux Délateur, qui dénonçoit les plus illuſtres Romains pour ſe rendre fameux par la haine & par l'inimitié de ceux qu'il accuſoit. Le deſir d'immortaliſer ſon nom, porta Eroſtrate à brûler le Temple de Diane. Bien des gens prétendent que ce fut ce même deſir qui détermina Néron à faire mettre le feu aux quatre coins de Rome. Quelques Auteurs inconnus, qui ne ſont pas aſſez

fous pour brûler des Temples, & qui craignent les Loix & les Magiſtrats, ont recours, pour ſe faire connoître, à attaquer les gens de Lettres qui ont une grande réputation. Ils eſperent que les perſonnes qu'ils critiquent, ſe donneront la peine de leur répondre; il leur ſuffit de paſſer à la poſtérité, de quelque façon que ce ſoit. Ils envient à Cotin, à Chapelain & à Linières d'être placés dans les Satyres de Deſpréaux, & la plus grande mortification qu'ils puiſſent recevoir, c'eſt que les gens qu'ils inſultent, ne veulent pas les tourner en ridicule aux yeux de l'Univers. Dès qu'on les mépriſe aſſez pour ne pas leur répondre, leurs projets s'évanoüiſſent; ils ſont inconſolables. Rouſſeau a parfaitement dépeint dans cette Epigramme le caractère de ces Eroſtrates Littéraires.

Vil Impoſteur, je vois ce qui te flatte.
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes diſcours; & nouvel Eroſtrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce deſſein tu ſemes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne impoſture.
Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne ſera préferé;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illuſtrer un faquin ignoré.

Quelque ſageſſe qu'il y ait à garder le ſilence lorſqu'on eſt attaqué par des Ecri-

crivains inconnus, & de caractère de ceux dont je parle, il eſt des cas où il faut abſolument parler. Lorſqu'on nous impute des choſes qui pourroient, ou nuire à notre honneur, ou nous faire paſſer pour des gens mauvais & ſans jugement auprès des perſonnes qui ne nous connoiſſent pas, on doit défabuſer ceux qui pourroient avoir été trompés à notre ſujet. Mais nous devons, s'il eſt poſſible, agir de la même manière qu'ont fait pluſieurs grands hommes; nous juſtifier de ce qu'on nous impute, ſans faire l'honneur au Calomniateur de le nommer dans notre réponſe.

§. XII.

Il y a des Ecrivains qui critiquent des Ouvrages, ſans les avoir lûs.

L'Abus de la critique va ſi loin, que quelques Ecrivains critiquent des Ouvrages qu'ils n'ont jamais lûs; & ce qu'il y a de plus étonnant, il paroît, par ce qu'ils en diſent, qu'ils doivent même ne pas en avoir entendu parler à des gens qui fuſſent mieux inſtruits qu'eux. Ils prononcent leur jugement ſur les diſcours confus qu'ils entendent, & décident de la bonté d'un Ouvrage, comme un aveugle jugeroit des beautés d'un ta-

bleau, dont un homme, qui verroit à peine, lui feroit le détail. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'il eſt quelquefois des gens d'eſprit qui ſe livrent aſſez à leur imagination & à leurs préjugés, pour imiter la conduite de ces mauvais Critiques, & pour condamner, ſur un *Ouï-dire*, des Ouvrages qu'ils n'ont point lûs.

Je ſuis dans le cas de ces Auteurs qui ſont accuſés & condamnés, ſans avoir été lûs. Une Dame de Leypſic, nommée *Gottſched*, qui a donné quelques Ouvrages, m'a reproché dans la Préface de la Traduction qu'elle a faite en Vers Allemands du Poëme *de la Boucle de Cheveux enlevée*, de ſaiſir toutes les occaſions d'inſulter la Nation Allemande. Elle prétend que je tiendrai la même conduite, *juſques à ce que quelque bon eſprit m'ait fait voir que l'on connoît auſſi la Satyre en Allemagne.* Je prends ici l'occaſion de prévenir les menaces de cette Dame. Je ſuis ſi zélé partiſan, & ſi ſincère admirateur de ſon ſexe, qu'il n'eſt rien que je ne fiſſe pour obtenir ma grace, ſi je méritois les reproches qu'elle me fait. Mais mon innocence me raſſûre, & je ſuis certain que dès que j'aurai fait connoître à cette Dame la façon dont j'ai parlé de la Nation Allemande dans mes Ouvrages, elle ne ſongera plus à me livrer aux traits de quelque Satyrique mordant. J'eſpere même que la manière dont je me juſtifierai,

rai, engagera cette ingénieuse personne à ne plus juger des sentimens d'un Auteur, sans avoir lû ses Ouvrages. Je placerai donc ici ce que j'ai dit dans les miens sur les Allemands. Voici comment j'en parle dans les *Lettres Juives, Tom. III. pag.* 32. *seconde Edition* 1742. *à la Haye.*

„ Les Allemands sont francs, honnêtes „ gens, braves soldats, incapables de se „ prévenir pour une Nation plûtôt que „ pour une autre. Le mérite leur est „ cher par-tout, & il leur est égal de „ loüer un étranger, ou un homme de „ leur patrie, dès qu'ils ont également „ du mérite. Ils regardent les hommes „ comme pêtris du même limon; ils „ croient avec raison que penser, reflé„ chir, juger, tirer des conséquences, est „ un privilège donné à tout être raison„ nable, & que les gens sensés doivent „ profiter du bon de toutes les Nations, „ sans avoir la foiblesse de rejetter une „ chose excellente, & de chercher à la „ critiquer, parce qu'elle a été faite en„ deçà, ou en-delà du Rhin. Ils laissent „ aux Anglois la ridicule imagination de „ penser qu'un homme, né à Douvres, „ est beaucoup plus excellent qu'un au„ tre, né à Calais. Les Allemands sont „ les anciens peres des François, & peut„ être ces derniers leur sont-ils redeva„ bles d'une partie de ce qu'ils ont de „ bon dans leurs mœurs. . . . . Les „ Universités d'Allemagne sont remplies

„ de fort bons Juriſconſultes & d'habiles „ Médecins. Le fameux Pufendorf, *Auteur du Droit de la Nature & des Gens*, „ & de divers autres Ouvrages, mérite „ d'être conſidéré comme un Savant de „ la première claſſe & comme l'émule „ & le rival de l'illuſtre Grotius. . . . . „ Les Allemands ont auſſi pluſieurs bons „ Hiſtoriens. . . . . Il eſt des Nations „ qui excellent, les unes moins que les „ autres, dans certaines Sciences. Les „ Allemands ont pour leur partage le „ Droit public, la Politique, la Littérature & la Philoſophie".

Eſt-ce là la façon dont j'ai inſulté la Nation Allemande dans mes *Lettres Juives*? Voions les injures que je lui ai dites dans mes *Lettres Chinoiſes*. „ J'ai vû, pendant le tems que j'ai reſté à Hanau, „ quelques Officiers Heſſois. Ils m'ont „ paru très ſociables & fort polis. Ce „ que j'admirois le plus en eux, c'eſt que „ quoiqu'ils euſſent beaucoup de mérite, „ ils ſembloient l'ignorer. L'Officier „ François eſt aimable, mais il fait trop „ ſentir qu'il l'eſt. . . . . Les Heſſois „ ſont laborieux & aguerris. Les Sciences ne ſont point mépriſées chez eux. „ Il y a dans la Ville de Marbourg une „ Univerſité célèbre, & renommée dans „ toute l'Allemagne. . . . . „ *Lettre* 89. „ & 90". Les Univerſités de Saxe ſont „ remplies d'illuſtres Savans, connus „ dans toute l'Europe par leur mérite.

„ Ce

„ Ce n'eſt pas dans la ſeule Ville de
„ Dreſde où regne la politeſſe ; l'amour
„ des Sciences & des beaux Arts, ces
„ vertus & ces talens ſe retrouvent
„ dans preſque toutes les Villes de la
„ Saxe. On imprime à Leypſic le plus
„ excellent Journal qui paroiſſe en Euro-
„ pe. Ce Livre eſt ſeul capable d'illuſ-
„ trer une Nation qui le produit. Que
„ de thréſors ne trouve-t-on point dans
„ cet excellent Ouvrage ? On peut le re-
„ garder juſtement comme l'Hiſtoire de
„ l'eſprit humain, conſidéré dans ſon
„ beau. . . . . Ce n'eſt pas ſeulement
„ dans les Sciences que la Saxe a eu des
„ ſujets d'une grande diſtinction, mais
„ encore dans les Arts. Craneuh, ſa-
„ meux Peintre Saxon, a égalé les fameux
„ maîtres d'Italie. Le plus célèbre Muſi-
„ cien qu'il y ait aujourd'hui en Europe,
„ eſt né à Dreſde. *Lettre 95* ". Les Ha-
„ novriens ſont polis, affables, braves,
„ francs généreux. Les Sciences, fleuriſ-
„ ſent chez eux, ainſi que les beaux Arts.
„ On trouve dans leur pays un grand
„ nombre de gens de Lettres, autant eſ-
„ timables par leurs connoiſſances que par
„ leur probité. . . . . Les Pruſſiens
„ ſont aimables lorſqu'ils veulent l'être,
„ Ils ont de l'eſprit, & même du plus fin
„ & du plus leger. Ils réuſſiſſent parfai-
„ tement dans les Sciences ; auſſi les culti-
„ vent-ils & les aiment-ils beaucoup. Ils
„ ſont généreux, charitables. *Lettre 103* ".

Voilà un échantillon des injures que j'ai dites à la Nation Allemande. J'eſpere qu'elle me les pardonnera, & que la ſpirituelle Madame Gottſched, voiant que les inſultes que j'ai faites à ſes Compatriotes, ne ſont pas auſſi ſanglantes qu'elle l'avoit ſans doute cru, ne prétendra plus qu'on écrive une Satyre contre moi. Je voudrois auſſi la raccommoder, s'il étoit poſſible, avec tous les gens de Lettres qui vivent aujourd'hui en France, & qu'elle paroît mépriſer beaucoup. Elle en veut ſur-tout à l'illuſtre Monſr. de Maupertuis, qu'elle met au-deſſus de Regis & de Rohaut, deux ſimples compilateurs, ou plûtôt abréviateurs des Ecrits de Mr. Deſcartes. Il ſemble qu'elle ne connoiſſe d'autre mérite à Mr. de Maupertuis, *que celui de ſavoir ſupporter le froid.* Elle trouve très mauvais que Mr. de Voltaire ait loüé ce grand homme *dans un fort mauvais Poëme*, dit-elle. Ce raiſonnement eſt plus conſéquent qu'il ne le paroît d'abord, & il eſt très naturel qu'une perſonne, qui s'applique à la Philoſophie & à la Poéſie, regarde Mr. de Voltaire comme un mauvais Poëte, lorſqu'elle traite Mr. de Maupertuis comme un Philoſophe mépriſable. D'ailleurs, l'ingénieuſe Madame Gottſched eſt ſi prévenue contre la Nation Françoiſe, qu'elle eſt étonnée que les Allemands n'aient point encore agité, *ſi un François pouvoit avoir le ſens commun.* Il ne tient

pas

pas à elle qu'on ne mette cette queſtion en déliberation, & ſûrement ſi elle préſidoit à l'aſſemblée qui devroit la décider, la Nation Françoiſe n'auroit pas beau jeu.

On ſera peut-être curieux de ſavoir ce qui a ſi fort animé Madame de Gottſched contre les Ecrivains François. C'eſt une étourderie, ou plûtôt une ſottiſe du Pere Bouhours, & juſqu'à ce que les François aient réparé cette ſottiſe, cette Dame a réſolu de *leur faire porter la punition qu'a méritée leur Compatriote, & de ne faire grace à aucun.* Tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'une Belle! Elle croit même qu'elle aura le loiſir d'exécuter tous les projets de vengeance qu'elle médite, *& elle eſt perſuadée qu'on attendra encore longtems inutilement que les François ſoient aſſez équitables pour blâmer l'injuſtice du Pere Bouhours.* Je ne puis que me féliciter de mon heureuſe étoile, qui me fournit le moïen de regagner à la Nation Françoiſe l'eſtime d'une Savante diſtinguée. Ce que Madame de Gottſched demande, pour accorder la paix aux Ecrivains François, a déjà été fait depuis plus d'une année. Ainſi, à la déclaration que je lui en fais, voilà déjà les Préliminaires de la Paix, & voici le Traité en forme. Elle l'auroit pû lire dans la dernière Edition des mes *Lettres Cabaliſtiques*, 1742. mais perſuadée, comme elle l'étoit, que j'inſultois dans mes Ouvrages la Nation Al-

Allemande, comment auroit-elle pû soupçonner que ce fût dans ces mêmes Ecrits qu'il fallût aller chercher cette condamnation, pour laquelle elle avoit déclaré la guerre aux Auteurs François? Voici ce passage du cinquiéme Livre de mes *Lettres Cabalistiques*, qui sûrement produira un excellent effet. „ Est-ce que Mr. de Thou, „ Mr. Bayle, Mr. de Fontenelle, Monsr. „ Dacier, Mr. Menage, &c. ont refusé „ aux illustres Allemands les éloges „ qu'ils méritoient? Et-ce qu'ils ont voulu, par une vanité ridicule, établir leur „ réputation sur celle des Savans étrangers? Mais, dira-t-on, si les Auteurs „ que vous citez, n'ont pas donné dans „ ce défaut, d'autres y sont tombés. Hé! „ qui sont donc ces Auteurs? Apparemment quelques Ecrivains, aussi mépri„ sés en France des gens de goût & de „ bon sens, qu'ils le sont dans les pays „ étrangers. Quoi! parce qu'un visionnaire, tel que le Pere Bouhours, dont „ la principale Science consistoit à connoître le rapport & l'arrangement de „ certains mots, aura soutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'esprit, „ faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriser les „ étrangers, & sur-tout les Allemands? „ C'est une plaisante façon de juger du „ caractère des Auteurs d'une Nation, „ que d'en juger par ce qu'aura dit, ou „ écrit un visionnaire. Quel est l'hom-

„ me

„ me qui ait été plus loüé par les Fran-
„ çois, que Leibnitz? Quel eſt l'homme
„ qui le ſoit plus aujourd'hui que Wolf?
„ Eſt-ce que ces deux grands hommes
„ ſont Turcs, ou Moſcovites? Je pour-
„ rois citer encore ici trente Ecrivains
„ Allemands, qui ont été plus loüés par
„ les François, qu'ils ne l'ont été par
„ leurs compatriotes. Il eſt vrai qu'en
„ France on ne fait pas grand cas de
„ cette foule de mauvaiſes brochures,
„ dont tant de Profeſſeurs & de Théo-
„ logiens inondent l'Allemagne. Mais ce
„ n'eſt point par orgueil qu'on mépriſe
„ ces Ecrits, c'eſt par bon ſens & par ſa-
„ geſſe. On ne fait pas plus de cas de ceux
„ qui ſont écrits dans le même goût par
„ des François. *Lettres Cabaliſtiques, &c.*
„ *Tom. V. pag.* 3. *Edition* 1741". Je n'a-
jouterai rien à ce paſſage, & je ne dou-
te pas qu'il ne ſatisfaſſe la ſavante Mada-
me Gottſched, qui accuſoit un peu trop
legérement (qu'elle me permette ce ter-
me) tous les Ecrivains François d'ap-
prouver le ſentiment du Pere Bouhours.
Quant à moi, je m'eſtimerai heureux, ſi
elle me trouve parfaitement juſtifié.

Fin des Réflexions ſur la Critique.

LET-

LETTRE

De Monſieur le Baron DE SW***; *Chambellan de S. M. le Roi de Pruſſe, de l'Académie Royale de Berlin, à Monſieur le Marquis d'*ARGENS.

JE m'eſtimerois fort heureux, Monſieur, ſi je pouvois aſſez vous témoigner à quel prix je mets votre amitié, & la nouvelle marque que vous m'en donnez dans la Lettre que vous avez fait imprimer à la tête de vos *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſprit & du Cœur*. Votre confiance m'enchante, & je rends avec un plaiſir infini à votre ſpirituelle Aſſociée la juſtice qu'elle mérite. Vous ſavez que je n'ai point attendu, pour la loüer, les ſuffrages des Journaliſtes les plus ſavans & les plus éclairés. J'ai prévenu le jugement du Public, & j'ai toujours rendu à ſon génie l'hommage que lui doit tout homme qui s'intéreſſe à la gloire des Belles-Lettres. Lorſque vous ne penſiez point à publier cette ingénieuſe correſpondance, que vous avez intitulée, *Lettres Philoſophiques & Critiques*, vous vous rappellez combien j'ai applaudi à mille beaux traits qui y ſont répandus. J'ai ſur-tout été char-

charmé de la *VII. Lettre.* Cette jeune & aimable Savante l'écrivit sous mes yeux, & il y a plus d'esprit que dans tous les *in Folio* des pedans anciens & modernes. La curiosité me porta à me saisir du brouillon, & j'eus la satisfaction de pouvoir admirer, plûtôt que vous-même, le fruit de vos soins. Ils vous font glorieux, Monsieur, ces soins, & il falloit un maître, tel que vous, pour faire en si peu de tems une Eleve qui vous fait autant d'honneur. J'avoüe que je la regarde comme une merveille, & j'ôse dire que si je n'avois pas été présent à beaucoup de ses leçons, je douterois souvent que les raisonnemens que je lis dans ses Ouvrages, fussent simplement les siens. Ne vous étonnez donc point de l'injustice que lui ont faite quelques personnes; si elle avoit moins bien écrit, ces personnes auroient été plus équitables.

Au reste, je sais qu'on vous a taxé d'avoir peint quelques portraits avec des couleurs trop vives & des traits trop ressemblans. Vous répondez dans votre Lettre si bien à cette imputation, qu'il ne reste à ceux qui croient se reconnoître dans ces portraits, que la nécessité de se corriger. N'en parlons plus; mais permettez-moi de vous dire un mot sur votre dernier Ouvrage. Je l'ai lû avec autant de plaisir que d'utilité. Personne ne réussit mieux que vous à instruire, en amusant. On ne peut écrire sur les passions

sions aussi sensément, qu'avec un caractère excellent comme le vôtre, & ceux qui ont l'honneur de vous connoître, sont persuadés que celui, qui fait le charme de la bonne société, en donne des règles bien assûrées. Vous savez, Monsieur, que je préfere souvent la vôtre au bruïant plaisir des nombreuses compagnies, de celles même où il y a de fort aimables femmes; & si je suis forcé quelquefois de n'être point autant avec vous que je le desirerois, j'en suis consolé en partie par l'assûrance de vous retrouver toujours égal & toujours empressé pour vos amis. Je souhaite que votre Ouvrage paroisse, comme vous l'avez promis, tous les trois mois. Quand vous y traiteriez quelquefois des sujets qui ont déjà été traités par d'autres, votre façon d'écrire les met à la portée de tout le monde, & leur donne une nouvelle grace. Le Public me sera obligé de vous faire ressouvenir ici de l'engagement que vous avez pris avec lui.

Je suis, &c.

* * * * * * * * * * * * *

LETTRE

De Mr. l'Abbé CONTINI, *Professeur en Philosophie & en Histoire.*

MONSIEUR,

J'Ai reçu, par la voïe de Genève, votre premier Volume des *Mémoires de l'Esprit & du Cœur.* Les Journaux me l'avoient annoncé; mais quelque justice qu'ils aient tâché de rendre à un Livre de cette nature dans les Extraits qu'ils en ont donnés, je trouve qu'ils sont encore restés au-dessous de l'idée que la lecture en inspire. On peut dire que vous paroissez toujours nouveau aux yeux d'un Public, que vous amusez & instruisez depuis si long-tems.

Votre Ecolière a fait ici la conquête de toutes nos Dames qui entendent le François. Elles ont lû avec un plaisir infini son ingénieux Roman. Rien de mieux écrit que ce petit Ouvrage, & rien d'aussi solide pour les réflexions qui y sont répandues avec tant d'adresse, qu'elles servent, pour ainsi dire, à faire courir la narration à sa fin. C'est-là le vrai secret de ne jamais ennuier, en corrigeant le cœur. Je ne loüe point Mademoiselle Cochois sur le tour délicat & tendre qu'elle met dans les conversations de ses héros. Je sais que sur tout ce qui appartient à la tendresse, les fem-

mes ont un ſentiment plus fin, plus vif, & ſi j'ôſe le dire, plus naturel que les hommes.

Un jeune Auteur, qui s'eſt fait connoître par quelques Piéces de Poéſie qui ont été goutées, a entrepris de traduire le Roman de Mademoiſelle Cochois. Ce qu'il m'en a montré, m'a paru fort bien écrit. Dès que cette Traduction ſera imprimée, j'aurai ſoin de vous en envoier un exemplaire. Je vous exhorte, au nom du Public, au nom de tous les gens qui penſent, à continuer de cultiver le génie d'une perſonne, dont les premières productions ſemblent être le fruit d'une longue étude.

Nos Savans, graves & ſévères, ont lû les *Lettres Philoſophiques* de cette jeune Demoiſelle avec une eſpèce d'admiration. Un vieux Profeſſeur Péripatéticien me dit l'autre jour qu'il étoit dommage que vous n'en euſſiez pas fait un diſciple d'Ariſtote. Quant à moi, je ne puis vous pardonner de devenir Cartéſien, & d'abandonner les Gaſſendiſtes, Newtoniens & autres Partiſans du Vuide & de l'Attraction. Comment pourrez-vous vous juſtifier aux yeux du Public? Vous êtes un déſerteur, d'autant plus criminel, que vous avez établi & défendu la bonne cauſe dans votre *Philoſophie du Bon Sens* & dans vos *Mémoires de la République des Lettres*. Je prévois que vous pourriez bien avoir quelque démêlé littéraire. Je n'en ſerois

pas

pas fâché, s'il pouvoit vous ramener au bon parti.

Je ne connois point l'Abbé, qui s'eſt attiré une affaire très fâcheuſe par la traduction de vos *Lettres Juives & Cabaliſtiques*. Vous devez le plaindre, quoique vous ſoyez la cauſe innocente de ſon malheur. On m'écrit de Rome qu'il vous a fait parler un fort bon Italien, & que vous devez être ſatisfait de ſa traduction. Je ſuis, &c.

A Padoüe, ce 30. *Juillet* 1744.

LETTRE

De Monſieur le Baron DE SPON, *Miniſtre Plénipotentiaire de S. M. I. à la Cour de Berlin.*

MONSIEUR,

SI la lecture de vos Ouvrages me fait trouver enſemble l'utile & l'agréable, votre converſation me procure le même avantage. Elle inſtruit ſolidement, elle entretient gracieuſement, & lorſque je feins d'avoir des ſentimens oppoſés aux vôtres, ce n'eſt ni par eſprit de contradiction, ni par entêtement pour mes opinions. L'envie de profiter de vos lumières, fait mon unique objet.

Dernièrement, s'il vous en ſouvient, nous raiſonnâmes ſur le Vuide & ſur le Plein. Vous ſoutintes l'un, il ne m'en fallut pas davantage pour ſoutenir l'au-

tre; mais le tems ne nous aiant pas permis de nous étendre sur une matière, tant de fois débattue, & si susceptible de pour & de contre, je vous prie de trouver bon que je vous propose ici par écrit mes doutes & mes raisons.

Mademoiselle Cochois, j'ôse bien ici la nommer, quoique dans l'Ouvrage qui vient de paroître & qui lui fait tant d'honneur, sa modestie lui ait fait supprimer les Lettres finales de son nom, s'explique de la façon qui suit:

„ Souffrez que je vous dise que je „ crois qu'on peut démontrer par la rai„ son, autant que par les expériences, „ l'impossibilité du Vuide ".

Et puis, pag. 274.

„ Quelques Scholastiques à la vérité, en „ voulant éluder les argumens qu'on leur „ opposoit, ont été assez visionnaires „ pour soutenir que le Vuide n'étoit au„ tre chose qu'un rien, qu'une simple pri„ vation du corps, le néant enfin; mais „ les meilleurs Philosophes, en admet„ tant le Vuide, se sont bien gardés d'a„ vancer une pareille absurdité ".

Entendons-nous d'abord, s'il vous plaît, sur la signification du mot *Vuide*. Le Vuide, selon moi, est un espace dans lequel il ne se trouve aucune matière, ni subtile, ni homogêne, ni composée; mais qui peut en admettre, & qui dans l'instant de cette admission cesse d'être vuide. D'où je conclus que comme cet espace est

eſt inéré & que le Vuide ne contient rien, on ne peut le regarder que comme un *rien*. Mais, dites-vous, puiſque le Vuide eſt un mode, un terme, il faut néceſſairement qu'il ſignifie quelque choſe. S'il exiſte, il faut que ce ſoit un être; s'il a de l'étendue, s'il peut prendre une forme quarrée, triangulaire, oblongue, ou irrégulière, il faut que ce ſoit un corps, ou une matière. Je réponds à vos argumens. Les mots d'*inexiſtence*, *ténèbres*, *aveuglement*, *négation*, *ceſſation*, *dépouillement*, *privation*, ſont des expreſſions dont nous nous ſervons journellement; direz-vous pour cela qu'ils ſoient quelque choſe de réel, un être, une ſubſtance? Non, vous connoiſſez trop la force des termes pour penſer ainſi. Or, qu'eſt-ce que le Vuide? c'eſt, rélativement aux autres lieux qui renferment des corps, une privation de ces mêmes corps; c'eſt donc un rien, ou ſelon les Latiniſtes, un *non ens*, puiſqu'il n'eſt ni eſprit, ni matière. Quand vous lui donnez des Latitudes & des Longitudes, ce n'eſt qu'idéalement, & par réflexion aux corps dont le Vuide eſt environné, ou qui y ſont contigus. Suppoſons, par exemple, une boule d'airain creuſe, dont (ſoit par la toute-puiſſance divine, ſoit par l'induſtrie humaine) tout l'air ait été pompé, ſans qu'aucun autre air, ou matière ſubtile l'ait remplacé, qu'eſt-ce qui vous fera enviſager le vuide de cette boule

comme un rond? Ce ſont les parois intérieurs de la boule, dont la forme interne eſt ronde, qui vous feront naître cette penſée. Mais, à ſtrictement parler, vous conviendrez que la rondeur n'eſt attribuable qu'à la boule, & nullement à ce rien qu'elle renferme. Quoi qu'il en ſoit, prenez le Vuide pour quelque choſe, permettez que je le prenne pour rien, nous n'en concevrons pas moins l'un & l'autre la même idée; notre différend git ſeulement dans la queſtion s'il exiſte, ou non.

Trois eſpèces de Vuide ſe préſentent à notre ſpéculation; celui qui étoit avant la Création du Monde, & qui eſt encore au-delà de l'Univers; celui qui ſe trouve entre les Planetes, & autres Corps, tant céleſtes que terreſtres; celui que la Terre & notre Atmoſphère renferment actuellement.

La première eſpèce mene néceſſairement à une queſtion préliminaire, ſavoir ſi le Monde ſubſiſte de toute éternité, & s'il eſt infini; ou bien s'il a été créé dans le tems, s'il a ſes bornes? Je ſais que les ſentimens ſont partagés à cet égard, & je pourrois, pour la preuve du commencement du Monde, me prévaloir de l'*In principio* dont la Genèſe fait mention; mais en matière de Phyſique il faut (dût-on encourir le ſort de Galilée) ne pas ſe laiſſer guider par le ſens littéral de l'Ecriture, & j'avoüerai même que quand je re-

réfléchis à ce repos que Dieu, qui eſt infatigable dans ſes opérations, doit avoir pris le ſeptième jour, j'ignore ſi Moyſe, qui parloit à un peuple groſſier, n'a pas fait toute cette diſtribution pour rendre ſon Hiſtoire plus intelligible. Mais, ſans puiſer nos argumens dans les maximes de la Théologie, il nous ſuffira de les prendre dans les principes de la ſaine raiſon.

Ce hazard, cette concurrence d'atômes, cette penſée jointe à l'étendue, ces intelligences, qui, ſelon les Anciens, formoient l'origine du Monde, ne ſont plus aujourd'hui ni de mode, ni de miſe. Nous ſommes revenus de ces erreurs, ainſi que de quantité d'autres qui tenoient de l'ignorance & de la ſuperſtition. Nous n'admettons plus de Théogonie, d'Idolatrie, de Néomenie, de Mythologie, de fauſe Coſmogonie, de Négromancie, de Chiromancie, de Métocoſcopie, de Tératoſcopie, d'Hydromancie, d'Acromancie, de Catroptomancie, d'Amniomancie, de Taliſmans, &c. Un Dieu, un Etre infini & incompréhenſible, qui a créé tout ce que nous voions, même au-delà de ce que nous connoiſſons, qui a laiſſé à l'homme la liberté d'agir & de penſer, eſt un point de vérité qui réunit ſous la même opinion les Gaſſendi, les Deſcartes, les Newtons, les Lockes, les Leibnitz, les Malbranches, les Wolfs, les Fontenelles; mais ces Meſſieurs ſe diviſent

ſent en factions, lorſqu'il s'agit de la queſtion comment l'Univers s'eſt formé & ſe conſerve dans cet ordre invariable & cette régularité qui dure depuis nombre de ſiécles, & ſans laquelle le genre humain périroit. Les Matières premières, le Mouvement, le Froiſſement des angles, le Débrouillement, les Tourbillons, l'Attraction, la Répulſion, la Gravitation, la Force centrifuge, la Force d'inertie ſont autant de termes dans leſquels je me perds, & dont nos Savans ont emprunté le ſecours pour établir leurs Syſtêmes, & pour faire voir que Dieu, après avoir créé la Matière, ou les corps, a abandonné à la Méchanique & à certaines vertus attachées à la Matière, l'opération du ſurplus. Mais, puiſque d'un aveu commun Dieu a tout créé, & que ſa ſeule volonté a ſuffi pour donner à ſes créatures la figure & le mouvement que bon lui a ſemblé, que ne diſons-nous qu'en créant les êtres & leur attribuant certaines qualités, il les a créées ſéparément, & a déterminé en même tems le cours & le mouvement qu'il vouloit que les Planetes priſſent, tant qu'il lui plairoit les laiſſer ſubſiſter? Une façon de penſer ſi ſimple, & ſi conforme à l'idée que nous avons de la toute-puiſſance de Dieu, nous débarraſſeroit du ſoin d'approfondir les Syſtêmes d'Ariſtote, d'Epicure, de Deſcartes & de Newton; & lorſqu'on nous queſtionneroit ſur le mou-

mouvement des cieux, ou de ce qu'ils renferment, nous rapporterions le tout à une première détermination divine, à laquelle il n'a pas plus couté de créer la Matière, que de lui fixer son cours, son ordre & son mouvement. Nous trouverions même dans cette détermination beaucoup plus de certitude, ou d'infaillibilité, que dans les principes & les effets du Mouvement, dont il seroit à craindre que par ses progressions il ne remît dans leur premier Cahos les corps qu'il en a tirés. Et à quelles catastrophes ne nous verrions-nous pas assujettis, si les Tourbillons venoient à faire le moindre écart, ou si l'Attraction venoit à perdre le moindre dégré de la force qu'on lui attribue?

Je reviens au terme de la Création du Monde. Comme dans tout ce qui est problématique nous nous déterminons par la probabilité, c'est à ce que nos lumières naturelles nous dictent, que nous devons la préference. Or, par le même principe qui nous fait concevoir que la Cause doit préexister à son Effet, nous concevons pareillement que le Créateur a préexisté à la créature. D'ailleurs, attribuer au Monde la co-éternité avec Dieu, n'est-ce pas accorder à ce Monde une espèce d'indépendance de la toute-puissance divine? N'est-ce pas approprier à une matière grossière, & impuissante par elle-même, une partie des plus éminen-

tes & des plus eſſentielles qualités de la Divinité?

Si la Terre eſt de toute éternité, l'homme ne l'eſt pas moins; cependant l'Hiſtoire ſacrée & profane nous donne le nom des premiers peres de chaque Nation. Elle nous fournit l'Epoque du peuplement de chaque des quatre parties de la Terre; elle nous enſeigne l'origine des Sciences & d'une infinité de découvertes remarquables. Comment aurions-nous atteint toutes ces connoiſſances ſur l'origine des peuples, ſi cette origine étoit éternelle? Et ceux, qu'une infinité de ſiécles auroit rendus nos prédéceſſeurs, nous euſſent-ils laiſſé ignorer tout ce que nous découvrons ſucceſſivement, ſoit pour notre plaiſir, ſoit pour notre utilité? N'allez pas m'objecter que les pertes, les famines, les guerres, les déluges univerſels ont de tems à autre réduit le genre humain à ſi peu de têtes, que les Sciences s'étant perdues, il a fallu les retrouver, & que peu de gens aiant échappé à ces fleaux, cela nous les a fait regarder comme nos premiers peres. Cette objection, empruntée des Préadamites, ne peut que tenir de la fiction, puiſque ces malheurs ſuppoſés euſſent du moins laiſſé des veſtiges & des monumens, qui, donnant à nos ancêtres la facilité de les relever, leur euſſent épargné le ſoin de ſe former des habitations nouvelles, & le deſagrément de ſe loger ori-

originairement dans de ſimples cabannes, compoſées de branches d'arbre.

Je ſoutiens encore qu'en ſuppoſant l'éternité de la Création du Monde, ni vous ni moi n'exiſterions, parce que de même qu'en rétrogradant, il ne ſeroit pas poſſible de parvenir au premier homme dont nous deſcendrions; ainſi n'y auroit-il point de poſſibilité de parvenir depuis ce premier homme juſqu'à nous.

J'emploie ces mêmes raiſons pour prouver que le Monde n'eſt pas infini. J'ajouterai ſeulement, pour fortifier ma preuve, qu'abſtraction faite de la gloire de Dieu, qui ſe manifeſte dans ſes ouvrages, le Monde ne paroiſſant créé que pour l'uſage de l'homme, s'il eſt vrai que tout concourt à ſes beſoins, cette fin ne demande rien d'infini. Je ne diſconviendrai point qu'il ne puiſſe y avoir encore d'autres Mondes, ou d'autres machines créées que nous ne connoiſſons pas; mais il me ſuffit d'avoir établi que la Terre que nous habitons, ait été créée dans le tems & qu'elle eſt finie, pour ne pas accorder plus de prérogatives aux autres Planetes, ni aux autres Mondes imaginaires.

Quelque étrangère que cette matière paroiſſe à ma Thèſe, il me falloit cet antécédent pour en tirer une conſéquence ſur la première eſpèce de mon Vuide. Voici comme je forme mon argument. Si le Monde a été créé dans le tems, il faut

faut de néceſſité que l'eſpace, dans lequel Dieu l'a placé, ait précédemment été vuide; car dire que l'eſpace a été créé avec le Monde, c'eſt une chimère, que les Philoſophes ſenſés n'ont point admiſe. Je ne crois donc pas avoir tort, du moins ne donnai-je dans aucun ridicule, lorſque j'avance qu'il y avoit un Vuide, antérieur à la Création du Monde.

Je paſſe à un ſecond argument. Si le Monde eſt fini, il a ſes bornes & ſes limites; ainſi ce qui eſt au-delà de ces bornes, eſt néceſſairement un Vuide, dont il ne m'eſt pas plus difficile de concevoir l'immenſité, que je n'ai de peine à concevoir l'éternité.

Il en eſt de la ſtructure du Monde, compoſé d'Elemens & de toutes ſortes de corps organiſés, comme du rapport, ou de l'aſſemblage de pluſieurs chiffres, qui, joints enſemble, font un tout. Mais quelque déterminé que ſoit ce tout, il peut toujours être augmenté à l'infini par l'addition d'autres chiffres. Ainſi, quelque grand que ſoit le Monde, il dépend de Dieu d'en augmenter l'étendue par la création d'autres êtres; & où placeroit-il ces êtres, ſi un eſpace immenſe vuide, que vous appellerez imaginaire ſi vous voulez, ne rendoit cette Création poſſible?

Je n'ignore pas qu'il y ait des gens qui penſent que Dieu a créé tout ce qu'il a pû

pû créer, parce que, disent-ils, Dieu ne peut rien faire d'imparfait, & que néanmoins ses ouvrages le seroient, s'il lui en restoit encore à faire; mais en mettant ce raisonnement en avant pour justifier les perfections divines, & en ôtant conséquemment à Dieu le pouvoir de rien créer au-delà de ce qu'il a créé, n'est-ce pas lui attribuer un défaut, ou un épuisement de puissance qui tiendroit de l'imperfection? Et ne sentons-nous pas dans notre intérieur autant de répugnance à dire que Dieu ne peut plus ni rien ajouter, ni diminuer de ce qu'il a fait, que nous sentons d'indignation contre la pensée du Roi de Castille, qui a ôsé dire que les choses seroient autrement disposées qu'elles ne le sont, si lors de la Création du Monde Dieu l'eût appellé à son conseil?

Bien loin de limiter ainsi la grandeur de Dieu & l'infinité de son Etre, nous nous écrions tous les jours avec Salomon, *Les cieux & les cieux de ceux-ci ne te peuvent contenir.* Dieu est donc par sa toute-puissance au-delà des bornes du Monde; il y a donc au-delà des bornes de ce Monde des espaces infinis, dans lesquels une boule qu'il y mettroit en mouvement, ne cesseroit de rouler, de même que nous enfilons le chemin de l'éternité, sans jamais pouvoir en atteindre la fin.

Je supposerai en outre qu'il lui plaise pla-

placer un homme vivant à l'extrémité de l'Univers. Si, comme je crois l'avoir prouvé, le Monde eſt fini, cet homme, étendant ſa main au-dehors, la mettra certainement dans un eſpace vuide; c'eſt-à-dire privé de tout corps. Par conſéquent le Vuide exiſte au-delà de l'Univers, ainſi qu'avant la Création, il exiſtoit dans le lieu que le Monde eſt venu remplir, ou occuper.

Pour ce qui eſt de ma ſeconde eſpèce de Vuide, je la trouve fondée ſur toutes ſortes de probabilités, qui, ſelon moi, l'emportent ſur les raiſons alléguées par Mademoiſelle Cochois. Deſcartes, prévenu en faveur de ſon Plein, va juſqu'à dire que Dieu ne peut rapprocher des corps anguleux, ſans avoir de quoi remplir les interſtices des angles; mais ſon propre Syſtême renverſe ſon propre ſentiment, car comme en détaillant de quelle façon les Planetes ſe ſont formées, il ſoutient la fracture des matières anguleuſes, les globes, que cette fracture a produits, n'ont certainement pû s'arrondir en un inſtant. Ainſi la pulvériſation n'aiant été que ſucceſſive, il a de néceſſité fallu qu'il y eût un Vuide précédent.

Ce Vuide eſt ſi néceſſaire, qu'il eſt démontré par gens plus habiles que moi, que ſi la Lune circuloit dans un lieu plein de matières, ſans aucun eſpace vuide, cette matière, quelque fluidité, quelque fineſſe qu'on lui prêtât, en retarderoit le

cours

cours d'Occident en Orient; moïennant quoi, le mouvement de cette Planete s'affoibliroit ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'enfin par dégrés il vint à ſe perdre totalement. D'ailleurs, comme Newton l'a remarqué, ſans l'interpoſition du Vuide, il ſe trouveroit dans les corps une immobilité, ou une roideur univerſelle, qu'il ne ſeroit pas poſſible de concilier avec la liberté du mouvement.

Les Savans obſervent encore que ſi l'on n'admettoit le Vuide, les rayons lumineux ſe noïeroient, pour ainſi dire, dans la matière céleſte & perdroient toute leur force, ou leur direction. Poſez vers le ſoir des lunettes d'approche, dirigées ſur la pointe d'un clocher; laiſſez ces lunettes dans la même poſition, le lendemain matin vous ne verrez plus votre pointe, le coup d'œil ira au-deſſus, ou au-deſſous. Une petite différence, entre l'air du matin & celui du ſoir, cauſe ce changement. Ainſi, à quelles altérations les rayons, émanant du Soleil, ne ſeroient-ils point aſſujettis, s'il falloit que depuis le Soleil juſqu'à nous, ils perçaſſent une matière, pour ainſi dire, immenſe?

Certains Phyſiciens prétendent que l'air n'eſt autre choſe qu'un écoulement corporel du Globe terreſtre, d'où, raiſonnant du petit au grand, ils inférent que de même que l'écoulement de l'odeur des fleurs a ſes bornes, ainſi l'air a-t-il

les

les siemmes, au-delà desquelles il n'y a que du vuide.

D'autres ont fait une supputation, selon laquelle ils divisent l'air en différentes régions, & par un calcul, tiré de la legéreté de l'air, qui prend le dessus sur tous les autres corps terrestres, ils font voir qu'il cesse à une certaine distance de nous; de manière qu'il ne reste plus que du Vuide au-delà; ce qui est d'autant plus croiable, qu'on ne voit aucune nécessité qu'il y ait de l'air dans les régions plus éloignées.

L'on soutient même par les règles de proportion entre la débilité naturelle de nos poumons & la pesanteur de l'air, que si depuis le ciel empiré jusqu'à nous, tout se trouvoit rempli d'air, cela formeroit un poids si terrible, & la compression de l'air seroit si forte, qu'ils ne manqueroient de nous suffoquer. Je ne sais s'il est aussi facile de répondre à cet argument, que d'expliquer pourquoi nous ne plions pas sous le fardeau, quoique sur notre tête & nos épaules nous portions, au dire des partisans du Plein, un volume d'air du poids de 20. mille livres.

Pour ce qui est de la troisième & dernière espèce de Vuide, nous ne saurions douter de sa possibilité, lorsque la toute-puissance du Créateur voudra s'en mêler. Car supposé que Dieu fasse cesser le mouvement des corps, & qu'en même tems il annihile celui que bon lui semblera, il

est

eſt ſans contredit que la place, où ſe trouvoit le corps annihilé, ne ſera plus qu'un vuide, dont le rempliſſage ne pourra ſe faire, à cauſe de la ceſſation du mouvement des autres corps circumdans. Mais ce n'eſt point à cette ſeule poſſibilité que je prétends m'arrêter. Je ſoutiens que dans notre Atmoſphère il y a néceſſairement un Vuide actuel, & j'ai pour moi non ſeulement quantité de Philoſophes modernes, mais auſſi parmi les Anciens, Leucippe, Démocrite, Demetrius, Epicure, Métrodore & autres, peut-être même Ariſtote, qui ne rejettoit le Vuide que par la raiſon qu'il falloit exclure de la Nature ce qui n'y produiſoit rien. Il auroit changé de ſentiment, ſi on lui eût fait connoître l'utilité du Vuide, en ce qu'il facilite la mobilité des corps, & ſert de place à ceux qui viennent le remplir.

Le Vuide peut être diviſé en naturel & artificiel. L'artificiel eſt démontré par nombre d'expériences, qui ſeroient trop longues à vous rapporter, & auxquelles il faudroit d'ailleurs que je joigniſſe les figures pour les rendre plus intelligibles; c'eſt pourquoi je vous renvoie au Traité d'Otton de Guericke, intitulé *Experimenta Nova Magdeburgica de vacuo Spatio.* Ce n'eſt point ſans peine que cet Auteur eſt parvenu aux différentes découvertes qu'il a faites. Souvent ſes premiers eſſais lui ont manqué, & les cloches qu'il avoit fait préparer pour en extraire l'air, ſe

ſont quelquefois briſées, en cédant à la force de l'air extérieur. C'eſt pourquoi s'appercevant qu'elles péchoient par l'irrégularité de la rondeur, qui ne formoit point une voute aſſez parfaite, ou par la débilité d'une matière trop pôreuſe, dont ſes cloches étoient compoſées, il y a porté remède par toutes les meſures qu'il a priſes, & a enfin réuſſi à en pomper l'air, ſans que celui, qui gravitoit au-deſſus, ou aux côtés, y fît la moindre impreſſion. La raiſon en eſt toute naturelle. Il eſt conſtant que le poids de l'air eſt borné à une certaine quantité. Aiez une Seringue de la longueur de quarante pieds, trempez-en le bout dans l'eau, & tirez enſuite le piſton. L'eau, comprimée d'un côté par l'air, & ne trouvant de l'autre, à cauſe du vuide qu'elle rencontre dans la Seringue, aucune réſiſtance à monter, s'élevera à la vérité, mais ne paſſera pas la hauteur de 32. pieds & demi. Pourquoi cela? Parce que le poids de l'air ne va pas plus loin qu'à ſoutenir 32. pieds & demi d'eau. D'où j'infere que ſa compreſſion ne fera plus d'effet, lorſque par la condenſation & la forme de la matière qu'on lui oppoſe, il trouvera une réſiſtance ſupérieure à ſa force.

Vous me repliquerez que ces expériences ne ſervent qu'à démontrer l'extraction de l'air groſſier, & qu'à meſure qu'on pompe cet air, une matière ſubtile qui y demeure, ou qui pénétre les pôres de la cloche,

che, va le remplacer; de sorte que le plein n'en continue pas moins.

Je ne comprends pas bien votre matière subtile. Est-ce une quantité de matière aérienne, distincte de l'ordinaire; ou est-ce une espèce d'élixir de l'air, qui se rafine & se subtilise, en se tamisant par les pôres du globe qu'elle pénétre, comme on diroit de l'atténuation d'une barre d'acier, qui, toute grossière qu'elle soit, peut être rendue aussi fine qu'un cheveu, ainsi qu'on en voit l'épreuve dans les Fabriques de fil d'archal? Si cette matière subtile est différente & distincte de l'air grossier, sa subtilité la rend par conséquent aussi plus legère, & en ce cas elle doit, à cause de sa legéreté, s'en séparer, & se porter jusqu'au haut de la dernière région aérienne; car plus l'air est fin, plus il s'éleve au-dessus du gros. Or, comment voudriez-vous que cette matière subtile, si distante de nous, fût avertie assez à tems des opérations de la Machine pneumatique, pour venir se présenter à la circonférence du globe, afin d'empêcher par son intrusion le vuide que l'industrie humaine s'efforce de former?

Si au contraire votre matière subtile est ce que l'air, que nous respirons, renferme de plus fin & de plus pénétrant, tellement que comme il n'y a nul corps si serré, qu'il paroisse qui ne soit pôreux, elle sait s'y frayer un libre passage, il ne sera pas moins vrai de dire que cet air

ne ſauroit percer avec une célérité & une quantité ſuffiſante, pour, dans le même inſtant que l'air groſſier ſort, s'emparer de l'eſpace qu'il occupoit. Vous aurez ſans doute remarqué, Monſieur, qu'au moment & immédiatement après qu'on a pompé l'air, l'on a de la peine à détacher la cloche; au-lieu que ſi vous la laiſſez quelques jours dans le même état, vous la ſouleverez plus aiſément. La raiſon en eſt, que l'air fin, qui n'y étoit point d'abord, s'y eſt ſucceſſivement gliſſé, & que le vuide qui y exiſtoit, s'étant imperceptiblement rempli, l'air extérieur peſe avec moins de force qu'il ne faiſoit auparavant.

De plus, il arrive quelquefois qu'un vaſe, évacué d'air, & qui n'eſt pas auſſi bien conditionné que les cloches de Monſieur de Guericke, ſe briſe, non pas au moment de l'évacuation, mais peu de tems après; ce qui prouve l'exiſtence du Vuide. Car ſi votre matière ſubtile, qui n'eſt pas moins que l'air groſſier, un écoulement & un corps impénétrable, rempliſſoit toute la capacité du vaſe, cette matière, quelque foible que vous la ſuppoſiez, renfermée & environnée de corps ſolides, en emprunteroit les qualités, & feroit à la compreſſion de l'air extérieur la même réſiſtance que la fait aux coups de marteaux une boule, remplie d'eau & hermetiquement bouchée. Quoiqu'il y ait beaucoup de diſproportion entre

tre les forces de l'eau & celles du marteau, néanmoins ſi fortement que vous frappiez, vous ne ferez dans cette boule aucun enfoncement, ou impreſſion, vû que de tous côtés elle eſt ſoutenue par la contiguité immédiate de l'eau, laquelle, n'aiant nulle iſſue, conſerve néceſſairement ſa place, & ne peut en laiſſer à la boſſe rentrante, que la main qui frappe, s'efforce de faire. Il en eſt de même de l'air ſubtil, de même que de l'air groſſier; car s'il n'a pas le même poids, il doit du moins avoir autant de conſiſtence, & par conſéquent ſervir également au ſoutien du vaſe.

L'on aſſûre qu'une balle de plomb & une plume, poſées ſous la cloche de la Machine pneumatique à une même élevation, tomberoient avec la même précipitation. La ſuppoſition de la matière ſubtile ne ſauroit quadrer avec cette expérience, parce que la matière ſubtile formeroit plus de réſiſtance à la chûte de la plume qu'à celle du plomb.

Un homme, qui s'aviſeroit de ſoufler dans une bouteille par l'extraction de l'air, perdroit, malgré lui, tout le reſte de ſon haleine, parce que la gravitation de l'air extérieur le forceroit à s'épomonner; accident, qui n'arriveroit pas, s'il ſouffloit dans le Plein, que vous ſoutenez.

A l'égard du Vuide naturel de la Terre que nous habitons, je me le repréſente

d'une façon qui me paroît assez vraisemblable. Je ne vous parlerai point de celui qui se rencontre dans les corps solides, dont les parties intégrantes n'ont pû se joindre si exactement, que les interstices ne formassent un vuide; vous me diriez que l'air occupe ces interstices, ou ces espaces de disjonction. J'aurois de la peine à prouver l'exclusion de l'air, ainsi c'est dans l'air même que j'entreprends de vous découvrir le Vuide.

Je sais que l'argument des *Pleinistes* est fondé sur la gravitation de l'air. S'il y avoit, disent-ils, du Vuide dans l'air, l'air supérieur qui gravite vers le bas, viendroit remplir ce Vuide; ainsi il ne subsisteroit pas long-tems. Je ne disconviendrai pas qu'au premier coup d'œil ce raisonnement ne frappe, mais écoutez-moi à mon tour.

L'air, qu'il soit Element ou non (car vous savez que cela est controversé), est inconteſtablement un fluide; conséquemment toutes les parties qui le composent, & qui, rélativement à elles-mêmes, sont autant de Tout, sont naturellement globuleuses: car c'est la figure rotonde d'un être qui en fait la fluidité, ou l'ondulation. Ce rapport, ou cette jonction d'une infinité de globules aériens, dont notre Atmosphère est composé, ne peut être sans interstices, attendu qu'il n'est pas possible de rapprocher des globes, de façon qu'ils se touchent par tous les points.

D'où

D'où je conclus que ces interſtices nous fourniſſent du Vuide. Placez-les, ſi vous voulez, au nombre des infiniment petits; mais regardez-les auſſi comme infiniment multipliés: cela ne laiſſera pas de faire un objet dans la totalité. A la faveur de cette opinion, j'explique la compreſſion & la dilatation de l'air, comme j'expliquerois celle d'un millier de pelottes qui ſeroient entaſſées les unes ſur les autres. Les pelottes, pêle-mêle rangées, laiſſent entre elles de petits eſpaces, que le Vulgaire appelle des Vuides. Comprimez-les enſemble avec une certaine violence, elles changeront de figure; les unes s'aplattiront, les autres deviendront longues, les autres anguleuſes; & tous, ou la plûpart des eſpaces vuides ſe trouveront remplis par l'extenſion de pelottes comprimées. Il en eſt de même de l'air. La compreſſion le forcera à remplir les interſtices qui ſe trouvoient entre ces globules, d'où il arrive que s'étant fait place dans ces interſtices, il occupe un moindre volume d'eſpace qu'il ne faiſoit auparavant; mais faites ceſſer la compreſſion, l'air, qui étoit géné dans ſa poſition, reprend ſon état naturel: c'eſt-à-dire, ſa figure rotonde. De là ſa vertu élaſtique, & de cette élaſticité provient l'impulſion que nous lui voions dans les fuſils à vent, ou dans les fontaines artificielles.

Avec le ſecours de ces interſtices je

démontre le Vuide, & moïennant le Vuide, je prouve la compreſſion; au-lieu qu'avec le Plein je la trouve inconcevable. Car comme chaque parcelle a une conſiſtence qui ne ſouffre aucune diminution dans ſon volume, comme tout corps a une certaine impénétrabilité qui empêche qu'un autre corps ne puiſſe y entrer, comme dans la ſuppoſition du Plein toutes les parties aériennes ſont tellement liées & colées enſemble, qu'elles ne ſont entrelaſſées d'aucun vuide, je vous demanderai comment, ſi vous n'admettez mes interſtices, il ſe peut faire que ce qui, avant la compreſſion occupoit un eſpace de ſix pieds, ſe réduiſe à cinq? Peut-être en appellant à l'aide votre matière ſubtile, me répondrez-vous que cette matière ſe détache de l'air groſſier, en ſortant par les pôres du fuſil à vent, de ſorte que par ſon éloignement elle forme la réduction de ſix pieds à cinq; mais comment me prouverez-vous enſuite l'élaſticité, car dans le fond du canon il ne reſte plus que l'air groſſier? Cet air, lorſqu'on lui fait jour, devroit demeurer dans ſa poſition, puiſque ſa groſſiéreté doit naturellement lui faire garder le bas, & que d'ailleurs l'air extérieur, qui eſt dans le canon, gravite ſur lui. Cependant il ſe fraye un paſſage, juſqu'au point de donner à la balle qu'il chaſſe, aſſez de force pour tuer un Canard à la ſourdine. D'où lui vient cette vertu élaſti-

laſtique, ſinon de ce qu'aiant été contraint à prendre une figure qui ne lui eſt point naturelle, il cherche à rentrer dans ſon premier état; c'eſt-à-dire à reprendre ſa rotondité, de même que le fait le vif-argent, lorſque vous le jettez hors d'un étui où il étoit reſſerré?

Peut-être pour réfuter mes interſtices, ajouterez-vous que la privation de l'air ſupérieur devroit faire ſur l'inférieur le même effet que la compreſſion induſtrielle, & que par conſéquent ces interſtices imaginés devroient également ſe remplir. Je nie votre conſéquence, par la raiſon que proportions gardées, l'inſtrument & la main de l'homme agiſſent ſur la portion d'air, qu'ils compriment beaucoup plus puiſſamment que ne le fait l'air gravitant. Joint à cela que dans la totalité de notre Sphère aérienne il y a un certain jeu libre qui ne ſe trouve pas dans l'intérieur d'un canon bien épais, où les globules rondes ſont forcées à ſe prêter, faute de trouver des endroits par leſquels ils puiſſent s'échapper.

Si vous ne croiez pas mes interſtices admiſſibles, vous n'en devez pas moins, par d'autres principes, reconnoître la néceſſité du Vuide pour l'intelligence du Mouvement; car quelque deſcription que Deſcartes & Rohaut nous faſſent du Mouvement, ils expliquent une choſe obſcure par des raiſons encore plus obſcures, & ils ne me feront point com-

prendre que dans un Plein quelque chose peut se mouvoir non-sphériquement; mais, par exemple, du Nord au Midi, sans que tout le Plein, ou du moins tout le Cercle se meuve en même tems. J'accepte avec plaisir la comparaison qu'on me donne d'un poisson qui nage au milieu d'un lac, sans que les bords de ce lac en soient ébranlés, l'eau faisant autour de lui une espèce de cercle; car à la faveur de cette comparaison je prouverai que de même que dans un mouvement rapide ou précipité au milieu des eaux on peut, pendant quelque intervalle de tems, former un vuide d'eau; ainsi, lorsqu'un boulet est chassé du canon, le point d'espace qu'il quitte d'un moment à l'autre, n'est-il point si promptement remplacé par l'air, qu'on ne puisse dire qu'il y a eu un instant de vuide d'air.

Je me représente la Terre & notre Atmosphère comme une boule de cristal, qui renferme dans son centre un globe opâque. Quelque point de la boule cristaline que vous vouliez mouvoir d'Orient en Occident, toute la boule se mouvera. L'Atmosphère, supposé plein, est comparable à cette boule, parce qu'il formeroit un corps si lié en toutes ses parties, que l'ébranlement de l'une devroit nécessairement causer l'ébranlement de celle qui est attenante, & ainsi successivement; tellement qu'il n'arriveroit sur notre hori-

riſon aucun mouvement violent, que nos Antipodes ne duſſent s'en appercevoir.

N'aiez pas pour le Vuide cette horreur, que vous croiez partager avec la Nature; admettez des intervalles vuides, répandus de tous côtés, vous concevrez le Mouvement avec beaucoup plus de facilité, & vous vous figurerez voir un ſac non-rempli, dans lequel on fait promener les noix à ſon gré; au-lieu que ſi ce ſac étoit comble & que les noix fuſſent ſerrées, elles perdroient leur jeu, & il ne ſeroit pas poſſible d'en placer une, que toutes celles qui ſe trouvent dans le même allignement, ne quittaſſent pareillement leur place.

Je ſens bien qu'en tout ce que je vous dis pour prouver mon ſentiment, je ne m'explique pas en Philoſophe; mais je ne me pique pas de l'être. Les termes & les caractères hyérogliphiques de la Philoſophie me ſont inconnus. Deſcartes & Newton, que je n'ai parcourus que dans mes momens oiſifs, ſont moins de mon reſſort que Grotius & Puffendorf. Je ne vous parle des choſes naturelles qu'en pur Naturaliſte, & j'embraſſe en même tems la ſecte dont vous faites profeſſion avec vos amis: c'eſt-à-dire le Pyrrhoniſme ſenſé & raiſonnable, qui admet les vérités claires & évidentes, mais qui nous tient contre les ſentimens douteux, dont le nombre n'eſt pas petit. Peu s'en faut même que je n'imite ces anciens

Hé-

Héretiques, qui, à toutes les queſtions qu'on leur faiſoit, ne répondoient jamais autre choſe, *Dieu le ſait, nous ne le ſavons pas.* Cette réponſe me paroît morale, & bien propre à terminer promptement les diſputes; mais elle n'égaïe pas la converſation, & prive de ces heures de recréation que l'on emploie volontiers à s'orner l'eſprit. Je demeure donc, à votre imitation, Pyrrhonien raiſonnable; mais mes doutes ne s'étendent pas ſur le Vuide ſeul, nombre d'autres queſtions me jettent dans l'incertitude, & j'eſpere de votre complaiſance que ſur le détail de tous mes doutes que je vous remettrai au premier jour par écrit, vous voudrez bien me communiquer vos lumières & vos ſolutions.

REPONSE

à la LETTRE *de Monſieur* DE SPON, *par Monſieur le Marquis d'*ARGENS.

MONSIEUR,

J'Ai communiqué à Mademoiſelle Cochois la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au ſujet de ce qu'elle avoit dit ſur l'Eſpace vuide dans un de ſes Ouvrages. J'ai voulu l'engager à vous répondre elle-même; mais ſoit

soit qu'elle m'ait assez estimé pour vouloir me procurer cet avantage & me remettre ses intérêts, soit qu'elle n'ait ôsé entrer en lice avec une personne qu'elle respecte infiniment, & dont elle admire les connoissances, elle m'a prié de défendre les sentimens que vous paroissez condamner. Je tâcherai de le faire le plus succintement qu'il me sera possible, & je n'abuserai point du tems que vous voudrez bien m'accorder. Tous les momens d'un homme, tel que vous, sont précieux, & vous donnez à l'avancement des Sciences & des Lettres ceux dont les fonctions de votre emploi vous laissent le maître de disposer.

La question que nous agitons, se réduit à quatre points principaux. 1. Si le Vuide existe, & si existant, on doit le regarder comme un *rien* & comme un *non-être*. 2. Si le Vuide est contraire à la raison. 3. S'il est nécessaire au Mouvement. 4. Si son existence est prouvée par les expériences. J'espere, Monsieur, que vous n'exigerez point que je vous explique d'une manière certaine des questions dont on dispute depuis près de 3000. ans. Vous êtes trop juste, pour ne pas vous contenter que ce soit d'une manière vraisemblable. Je vous dirai ce que disoit Ciceron, aiant entrepris de prouver plusieurs opinions qui regardoient la nature de l'ame. „ Je vais, „ dit-il, débrouiller cette matière tout de

„ mon

„ mon mieux; mais en m'écoutant, ne „ croiez pas entendre Apollon ſur ſon „ trepied, & ne prenez pas ce que je „ vous dirai, pour des Dogmes indubita„ bles. Je ne ſuis qu'un homme ordinai„ re. Je cherche à découvrir la vraiſem„ blance; mes lumières ne ſauroient al„ ler plus loin. Pour le vrai & l'évident, „ je le laiſſe à ceux qui préſument qu'il „ eſt à la portée de leur intelligence, & „ qui ſe donnent pour des Sages de pro„ feſſion ".

La modeſtie d'un auſſi grand homme que Ciceron, devroit bien ſervir d'exemple à pluſieurs de nos Philoſophes modernes, qui parlent toujours d'un ton déciſif, & veulent qu'on les écoute & qu'on les croie comme des Oracles. Il y a des gens, qui par un orgueil inſupportable, ou par un entêtement pernicieux à la recherche de la vérité, veulent exiger qu'on ſoit abſolument de leur ſentiment. Ils me font un crime de faire uſage de ma raiſon, & de ne vouloir recevoir pour certain que ce qui me le paroît. J'ai aſſez fait ſentir dans ma *Philoſophie du Bon Sens* que tous les Syſtêmes me ſembloient également incertains. Il eſt vrai que dans cet Ouvrage, ainſi que dans quelques autres, j'ai paru pencher quelquefois vers l'Hypothèſe Newtonienne: mais pencher vers un Syſtême, n'eſt point l'adopter; c'eſt le trouver aſſez vraiſemblable pour le gouter. Pourquoi donc

donc me ſera-t-il défendu aujourd'hui d'examiner certaines propoſitions contraires à ce Syſtême, & de goûter ces opinions? Bernier avoit été Gaſſendiſte pendant quarante ans. Il crut enſuite s'appercevoir que ce qu'il avoit reçu juſqu'alors comme véritable, n'étoit peut-être que vraiſemblable. Il écrivit ſes doutes, & il donna autant de force aux raiſons de Deſcartes qu'à celles de Gaſſendi. J'imite ce ſage Philoſophe, & je peſe ſans paſſion, autant qu'il m'eſt poſſible, le pour & le contre, ſans ôſer décider. „Il n'en „ eſt pas, dit Bernier, de la Philoſophie „ comme des Arts. Plus on s'exerce dans „ les Arts, plus on devient ſavant; mais „ plus on ſpécule ſur les choſes naturel„ les, plus on découvre qu'on eſt igno„ rant. Il y a trente à quarante ans que „ je philoſophe, fort perſuadé de cer„ taines choſes; & voilà que je commen„ ce d'en douter. Bien pis, il y en a, „ dont je ne doute plus, déſeſperé de „ pouvoir y jamais rien comprendre". Cet aveu d'un Philoſophe illuſtre, & qui avoit été attaché pendant quarante ans aux opinions de Gaſſendi, ſert de réponſe à tous ceux qui pourroient trouver mauvais que j'examine aujourd'hui ſi ces mêmes opinions, que j'ai peut-être préférées autrefois à celles de Deſcartes, méritent véritablement cette préference.

§. I.

§. I.

Si le Vuide exiſte, & ſi exiſtant, on doit le regarder comme un rien, *un* non-être.

IL me paroît que Mademoiſelle Cochois a eu raiſon de ſoutenir qu'*il n'y avoit que quelques Scholaſtiques qui euſſent ôſé prétendre que le Vuide n'étoit autre choſe qu'un rien, qu'une ſimple privation de corps, enfin le néant; que les bons Philoſophes, qui avoient admis le Vuide, s'étoient bien gardés d'avancer une pareille abſurdité.* La preuve de la dernière propoſition de Mademoiſelle Cochois eſt une preuve de fait, & la ſeconde de raiſonnement. J'établirai d'abord celle de fait, comme la plus inconteſtable; je paſſerai enſuite à la ſeconde.

Tous les Philoſophes, anciens & modernes, qui ont admis le Vuide, l'ont regardé comme un être réel & abſolu. Epicure & Lucrece n'ont pas ſeulement conſidéré le Vuide comme un être réel, mais comme un des deux principes dont étoit compoſée toute la Nature. Lucrece établit, dans le premier Livre de ſon Poëme, *que l'Univers eſt l'ouvrage de deux choſes: du Corps & du Vuide, & qu'il n'y a point de troiſième Nature; c'eſt-à-dire, de troiſième principe.* Selon ce Philoſophe,

tous

tout ce qui eſt dans l'être des choſes, eſt conjoint & attaché à ces deux Natures, ou il n'en eſt que l'accident. Or, il eſt plus clair que le jour que les Epicuriens regardoient le Vuide comme un être réel, une ſubſtance abſolue, puiſqu'ils le faiſoient un principe, & qu'ils croioient qu'il y avoit des êtres qui en étoient des accidens. Un non-être peut-il produire des accidens? Il eſt d'ailleurs impoſſible que les Epicuriens euſſent été aſſez inſenſés pour faire le *néant*, un des deux principes producteurs & conſervateurs de tous les êtres. Gaſſendi, ſectateur d'Epicure, reconnoît que le Vuide eſt un être réel, & il s'explique très préciſément ſur ce ſujet. Locke n'a pas fait difficulté de dire qu'il croioit le Vuide un être poſitif. Newton penſoit que le Vuide étoit un être réel abſolu, & Mr. Clarke, ſon diſciple en Phyſique, s'explique en ces termes dans ſa Diſpute avec le célèbre Leibnitz. *L'Eſpace n'eſt pas un attribut ſans ſujet: car par cet Eſpace nous n'entendons pas un Eſpace où il n'y a rien, mais un Eſpace ſans corps.* L'on ne ſauroit s'expliquer plus clairement que tous les Philoſophes que je viens de citer. Leurs diſciples ont tenu, & tiennent encore le même langage; & l'on peut en conclure hardiment que Mademoiſelle Cochois a eu raiſon de dire que tous les bons Philoſophes, qui avoient admis le Vuide, n'avoient jamais

ſongé à ſoutenir qu'il fût *un rien*, un *non-être*, enfin le *néant*.

Je viens actuellement à la ſeconde propoſition, & je ſoutiens qu'il eſt abſurde de prétendre que l'Eſpace exiſte, & qu'il eſt un *non-être*. La plus monſtrueuſe de toutes les idées, eſt celle d'admettre le néant pour quelque choſe d'exiſtant. Il faut qu'une choſe qui exiſte, ſoit, ou une ſubſtance, ou un attribut; il n'y a que ces deux manières d'exiſter. Si le Vuide eſt une ſubſtance, c'eſt un être réel; ſi c'eſt un attribut, c'eſt un être réel; s'il n'eſt ni ſubſtance, ni accident, il eſt vrai qu'il n'eſt point un être réel: mais alors il n'exiſte plus, parce que tout ce qui exiſte, eſt ſubſtance, ou attribut.

Tout ce qui a des parties, ne ſauroit être un *rien*, un *non-être*: le pur Eſpace a des parties; il n'eſt donc pas un *rien*, un *non-être*. Dire que l'Eſpace infini eſt ſans parties, c'eſt dire que les eſpaces finis ne le compoſent point, & que l'Eſpace infini pourroit ſubſiſter, quand tous les eſpaces finis ſeroient réduits à rien. Leibnitz a raiſon de remarquer à cette occaſion que ce ſeroit comme ſi l'on diſoit, dans la ſuppoſition Cartéſienne, d'un Univers corporel étendu ſans bornes, que cet Univers pourroit ſubſiſter, quand tous les corps qui le compoſent, ſeroient réduits à rien.

L'étendue doit être l'affection d'un é-

ten-

tendu; mais si l'Espace pur est un *non-être*, le *néant*, l'étendue sera doncun attribut ou un mode d'un être non étendu, ou plûtôt du néant.

Dès qu'on admet l'Espace pur, le Vuide, on suppose aussi que le Monde est fini, & qu'au-delà de ses bornes il y a des espaces immenses. Or, supposons qu'un homme aux bornes de l'Univers étende son bras, ce bras sera nécessairement dans l'Espace pur. Dira-t-on qu'il est dans le rien? Le *non-être* peut-il recevoir & contenir des êtres? On n'ôseroit avancer une pareille absurdité, & si l'on répond que ce bras est encore dans la Matière, il n'y aura donc plus d'Espace pur, puisque dans quelque lieu qu'on place cet homme, il pourra toujours étendre son bras, dès qu'il y aura de l'étendue.

En vérité lorsque j'examine toutes ces raisons, elles me paroissent si convaincantes, que je dis sans crainte avec Mademoiselle Cochois qu'il n'y avoit que les Scholastiques qui pussent être assez visionnaires pour établir que le néant étoit susceptible d'étendue, de largeur, de profondeur.

On objecte que les mots d'*inexistence*, *de négation*, *de privation*, *&c.* sont des expressions *dont nous nous servons journellement, & qui cependant ne sont rien de réel. Or, qu'est-ce que le Vuide, dit-on? C'est, rélativement aux lieux qui renferment des autres corps, une privation de ces corps.* Ce raisonne-

ment n'a aucune solidité ; car il faut distinguer ce qu'on entend par l'existence d'une chose. Cette existence peut être considérée comme distincte & séparée de la chose qui existe, ou comme n'étant pas séparée de la chose qui existe. Si elle est considérée comme distincte de la chose qui existe, alors ce n'est qu'une idée abstraite, une chimère qui ne subsiste que dans notre esprit. Ainsi les idées que nous attachons aux mots de *privation*, de *négation*, d'*inexistence des corps*, sont des idées que nous formons de l'existence d'une chose que nous séparons de la chose même. Le Vuide, considéré de cette façon, est véritablement un *rien* ; mais alors il n'existe plus que dans notre imagination. Ce n'est qu'une idée abstraite, une chimère, comme seroit celle que je me forgerois d'un animal, dont je composerois la figure de l'assemblage de celle de plusieurs animaux. Au contraire si je considére l'Espace, sans séparer l'existence de la chose qui existe, dans ce cas l'existence devient la chose même, existante avec tous ses attributs, toutes ses qualités & toutes ses propriétés, & je vois alors que l'Espace ne sauroit exister sans l'étendue, l'étendue sans la largeur & la profondeur, & je conclus de ces trois qualités que l'Espace est un être réel, le néant ne pouvant pas être étendu en longueur, largeur & profondeur.

§. II.

§. II.

Si le Vuide eſt contraire à la raiſon.

MAdemoiſelle Cochois a prétendu qu'on pouvoit démontrer que le Vuide étoit contraire à la raiſon; c'eſt-à-dire, aux idées les plus claires qui ſoient dans notre entendement. Il me paroît que les raiſons qu'elle a apportées pour confirmer ſon opinion, ſont d'un grand poids. Permettez que j'en donne ici le précis.

Nous venons de voir que l'Eſpace pur, le Vuide doit être, s'il exiſte, un être réel & abſolu. Or, tout être réel doit avoir eu un commencement, ou avoir été éternel. Si l'Eſpace pur eſt éternel, il faut, ou qu'il ſoit Dieu lui-même, ou qu'il y ait un être réel, abſolu, & indépendant de Dieu, ſur lequel il n'a aucun pouvoir; ce qu'aucun Philoſophe n'ôſeroit dire, ce ſentiment étant cent fois plus monſtrueux que celui de Spinoſa. S'il n'eſt pas éternel, il a donc été créé. Tout ce qui a été créé, doit avoir une fin, & peut être anéanti par celui qui l'a créé. Dieu a donc le pouvoir de détruire l'Eſpace pur. Cela prouvé évidemment, il s'enſuit qu'en admettant le Vuide, on prétend qu'un Eſpace, diſtinct des

corps, peut être détruit, & que cependant les corps restent distans les uns des autres; ce qui est absurde & contradictoire. Je rapporterai ici la preuve que Mademoiselle Cochois donne de cette contradiction, & qui me paroît presque sans replique. „ Supposons, dit-elle, que le „ corps A est séparé du corps B par „ l'Espace vuide, marqué par des points „ a. . . . . b. l'Espace vuide est détruit. Qu'y a-t-il pour lors entre le „ corps A & le corps B? Ils sont toujours distans, ils n'ont reçu aucune altération, la ruine d'une substance n'entrainant point celle de l'autre. Il se „ trouve que l'Espace vuide est détruit, „ par conséquent il n'y a plus aucune „ étendue immobile, indivisible & pénétrable, ni aucune étendue mobile, divisible & impénétrable; & cependant „ les deux corps sont distincts, éloignés „ & séparés. Cela est absurde. Est-il rien „ de plus contradictoire que de dire que „ des corps sont distans, & qu'il n'y a „ entre eux ni espace vuide, ni espace „ plein? Les Newtonistes, les Gassendistes ne sont point en droit de répondre que si Dieu anéantissoit l'Espace „ pur, l'étendue pénétrable & vuide „ qui se trouve entre les deux corps, il „ n'y auroit plus d'éloignement, & qu'ils „ se réuniroient; car eux-mêmes condamnent ce raisonnement dans les Cartésiens, lorsque ceux-ci leur disent que

„ si

„ ſi Dieu anéantiſſoit l'air qui ſe trouve
„ dans une chambre, les murailles ſe
„ rapprocheroient & ſe toucheroient. Ils
„ ne peuvent point auſſi ſoutenir que
„ Dieu ne puiſſe anéantir le Vuide, car
„ puiſque le Vuide eſt un être réel abſo-
„ lu, qu'ils en conviennent, & qu'il faut
„ que tout être réel exiſte par voïe de
„ création, le Vuide peut donc être dé-
„ truit. Il faut donc qu'ils conviennent
„ que par leur Syſtême il peut arriver
„ que deux corps ſoient éloignés l'un de
„ l'autre, ſans qu'il y ait entre eux au-
„ cun eſpace, aucune étendue, ni vuide,
„ ni pleine. Cette opinion eſt auſſi in-
„ ſoutenable que contradictoire ".

Peſez, Monſieur, ces raiſons. Examinez-les attentivement, voiez comme elles découlent naturellement les unes des autres, & vous ne trouverez plus extraordinaire que Mademoiſelle Cochois ait avancé que l'exiſtence de l'Eſpace pur étoit contraire aux idées les plus claires de notre entendement. Leibnitz étoit de ce ſentiment, & ce grand homme, qui joignoit la plus ſublime Métaphyſique aux Mathématiques les plus profondes, croioit qu'il convenoit à la ſageſſe de Dieu, qui fait toujours ce qu'il y a de meilleur, qu'il n'y eût point de Vuide. Ce Philoſophe penſoit que c'étoit manquer aux idées que nous avons de la grandeur divine, que d'admettre le pur Eſpace, & il étoit perſuadé que plus il y a de ma-

tière dans cet Univers, plus Dieu a occasion d'exercer sa sagesse & sa puissance. Cette raison lui sembloit entiérement contraire au Vuide.

Si l'Espace pur étoit un être absolu (comme nous avons montré qu'il faudroit qu'il fût s'il existoit), il s'ensuivroit qu'il devroit être éternel & infini; car sans cela, aiant été créé, il pourroit être détruit, sans que les corps qu'il contiendroit, fussent annihilés, comme un quarré de marbre, enfermé dans une caisse, peut subsister sans la caisse qui l'enveloppe. Le Vuide est un être absolu, & la ruine d'une substance d'un autre être absolu, qui existe par soi, n'entraine point la ruine d'une autre substance, d'un autre être absolu. Le corps existe par lui-même, & le Vuide a la même qualité. Ces objections insurmontables ont porté quelques Philosophes à croire que l'Espace devant être éternel & infini, il étoit Dieu lui-même, ou bien son attribut, son immensité. Mais ce sentiment ne heurte pas moins la raison que le premier; car l'Espace a des parties, & ce n'est pas une chose qui puisse convenir à Dieu. Si pour éviter cet inconvénient, on veut soutenir que véritablement l'Espace pur doit être infini & éternel, mais qu'il n'est pas Dieu, on n'en est pas plus avancé. Cette opinion est encore absurde, car elle admet deux êtres infinis, éternels, indépendans l'un de l'autre; c'est admettre deux Dieux. D'ailleurs, l'infinité

finité absolue exclut toute autre infinité, & c'est une chose qui implique contradiction, que d'admettre deux substances infinies. De quelque côté qu'on examine l'existence de l'Espace pur, il paroît toujours contraire aux idées claires que nous donne la raison.

Les partisans du Vuide disent que son existence est démontrée Mathématiquement. Ils prétendent que les grands Mathématiciens conviennent qu'il est absolument nécessaire que le Vuide existe, pour que le cours des Planettes puisse avoir lieu, & que le mouvement ne soit point arrêté dans l'Univers. Je réponds à cela deux choses. La première, que s'il étoit vrai que tous les grands Mathématiciens fussent de cette opinion, leur sentiment ne devroit pas prévaloir sur les notions évidentes de notre entendement. La seconde, qu'il est faux que tous les grands Mathématiciens admettent le Vuide, & qu'au contraire les plus illustres, à Newton près, l'ont rejetté, non seulement comme inutile, mais même comme opposé à la raison.

Voici la preuve de ma première proposition. S'il étoit vrai que les Mathématiciens démontrassent la nécessité du Vuide, on devroit en conclure que les vérités Mathématiques sont plûtôt idéales que Physiques. On pourroit même les regarder comme de sublimes chimères, puisqu'elles démontrent l'existence d'une chose,

ſe, contraire aux idées les plus claires; & s'il eſt poſſible que les notions les plus évidentes ſoient fauſſes, dans quel affreux Pyrrhoniſme ne ſerons-nous pas plongés? La nature, dont nous connoiſſons avec le plus d'évidence les propriétés eſſentielles, c'eſt l'étendue. L'idée claire que nous en avons, nous montre que ſon eſſence conſiſte dans les trois dimenſions, & qu'il ne peut y avoir d'étendue qui ne ſoit diviſible mobile & impénétrable. Or, ſi cette idée eſt fauſſe & illuſoire, quelle eſt celle, dont nous puiſſions être aſſûrés de la vérité? Comment pouvons-nous être certains que les notions de notre entendement, qui paroiſſent les plus évidentes, ne ſont point trompeuſes & chimériques? Quelque certaines que paroiſſent donc les démonſtrations Mathématiques ſur le Vuide, je dois les regarder comme des illuſions ſublimes, contre leſquelles j'oppoſe les idées claires de la raiſon, le ſeul & l'unique flambeau de la vérité, ſi tant eſt qu'elle puiſſe être apperçue par les hommes. Mais bien loin que ces démonſtrations ſoient certaines, elles ſont rejettées comme abſurdes & fauſſes par les plus grands Mathématiciens, & c'eſt ce que je vais prouver d'une manière invincible par leur propre aveu.

Il peut y avoir d'auſſi grands Mathématiciens que Leibnitz; certainement il n'y en a jamais eu de plus ſavant & de plus

plus profond. Newton eſt ſon rival, mais il n'eſt pas ſon ſupérieur. Ce Leibnitz ſoutient, & ſoutient hautement que l'opinion du Vuide n'eſt que l'effet d'une imagination échauffée; peu s'en faut qu'il ne diſe, d'une imagination dérangée. Ecoutons-le parler lui-même. „ Tous „ ceux qui ſont pour le Vuide, ſe laiſſent „ plus mener par l'imagination que par „ la raiſon. Quand j'étois jeune garçon, „ je donnois auſſi dans le Vuide & dans „ les Atômes; mais la raiſon me ramena. „ L'imagination étoit riante. On borne „ là ſes recherches, on fixe là ſa méditation avec un clou, on croit avoir „ trouvé les premiers Elemens, un *Non* „ *plus ultra*. Nous voudrions que la Nature n'allât pas plus loin, qu'elle fût „ finie comme notre eſprit; mais ce n'eſt „ point connoître la grandeur & la majeſté des choſes. Le moindre corpuſcule eſt actuellement ſubdiviſé à l'infini, & contient un Monde de nouvelles „ créatures, dont l'Univers manqueroit, „ ſi ce corpuſcule étoit un atôme, c'eſt-à-dire, un corps tout d'une piéce, ſans „ ſubdiviſion. Tout de même, vouloir „ du Vuide dans la Nature, c'eſt attribuer „ à Dieu une production très imparfaite, „ c'eſt violer le grand principe de la néceſſité d'une *raiſon ſuffiſante*, que bien „ des gens ont eu dans la bouche; mais „ dont ils n'ont point connu la force. „ Car, ſans parler de pluſieurs autres raiſons

INST. FORD

„ ſons contre le Vuide & les Atômes,
„ voici celles que je prens de la per-
„ fection de Dieu & *de la raiſon ſuffiſante.*
„ Je poſe que toute perfection, que Dieu
„ a pû mettre dans les choſes, (ſans dé-
„ roger aux autres perfections qui y ſont)
„ y a été miſe: donc il n'y a point d'eſ-
„ pace entiérement vuide: donc tout eſt
„ plein. Le même raiſonnement prouve
„ qu'il n'y a point de corpuſcule qui ne
„ ſoit ſubdiviſé. Voici encore l'au-
„ tre raiſonnement, pris de la néceſ-
„ ſité *d'une raiſon ſuffiſante.* Il n'eſt pas
„ poſſible qu'il y ait un principe de dé-
„ terminer la proportion de la Matière,
„ ou du rempli au vuide, ou du vuide
„ au plein. On dira peut-être que l'un
„ doit être égal à l'autre. Mais comme
„ la Matière eſt plus parfaite que le Vui-
„ de, la raiſon veut qu'on obſerve la pro-
„ portion Géometrique & qu'il mérite
„ d'être préferé. Mais ainſi il n'y aura
„ point de Vuide du tout; car la per-
„ fection de la Matière eſt à celle du Vui-
„ de, comme quelque choſe à rien. Il
„ en eſt de même des Atômes. Quelle
„ raiſon peut-on aſſigner de borner la Na-
„ ture dans le progrès de la ſubdiviſion?
„ Fictions purement arbitraires, & in-
„ dignes de la vraie Philoſophie. Les
„ raiſons qu'on allegue pour le Vuide,
„ ne ſont que des ſophiſmes ".

Quelque long que ſoit ce paſſage, j'ai cru qu'il étoit à propos de le rapporter dans

dans son entier. Il prouve évidemment que les plus grands Mathématiciens, non seulement n'ont pas cru que le Vuide étoit nécessaire au Mouvement, mais qu'ils ont pensé que les raisons qui prouvoient son existence, n'étoient que des sophismes. M. Leibnitz prétend que Mr. Huygens, qui avoit d'abord admis l'Espace pur, en comprit ensuite l'absurdité. A Mr. Leibnitz & Huygens ajoutons Descartes; Pascal, esprit né pour les Mathématiques; le savant & profond Mr. Euler, dont le mérite est non seulement reconnu, mais respecté dans toute l'Europe; enfin plusieurs autres célèbres Mathématiciens, nous verrons que c'est sans aucun fondement que pour répondre aux argumens convaincans que la raison nous fournit contre le Vuide, on a recours à dire qu'il est démontré par les Mathématiques.

§. III.

Si le Vuide est nécessaire au Mouvement.

TOus les partisans de l'Espace pur prétendent prouver l'existence du Vuide par le Mouvement. Si tout est plein, disent-ils, il ne peut y avoir de mouvement dans l'Univers: or, le mouvement a lieu; donc le Vuide doit exister. Gas-

sen-

ſendi a été ſi touché de la force de cet argument, qu'il a prétendu qu'on devoit le regarder comme une démonſtration, auſſi claire que celle des Mathématiques.

Tous les Newtoniens penſent la même choſe que les Gaſſendiſtes. S'il n'y a point de Vuide, diſent-ils, & que tout ſoit rempli de corps, le Mouvement eſt impoſſible. Le Monde doit être une grande maſſe de matière inflexible & immobile, car le Monde, étant tout rempli, aucun corps ne peut ſe remuer, qu'il ne prenne la place d'un autre. Si le corps *A.* ſe remue, il faut qu'il déplace le corps *B.*; & le corps *B.* ne pourra céder, ni ſe remuer, s'il ne déplace un autre corps. Or, s'il n'y a point de Vuide, ce changement ne peut être produit que de deux manières. Par la première, il faut que ce déplacement des corps aille à l'infini; ce qu'il eſt ridicule & abſurde de penſer. Par la ſeconde, il faut que ce mouvement ſe faſſe toujours circulairement, & que le dernier corps déplacé occupe la place du corps *A.*; ce qui n'eſt pas moins impoſſible. Car le premier corps remué, qui eſt *A.*, ne pourra ſe mouvoir, ſi le dernier, qui eſt *X*, ne ſe peut remuer, puiſque pour ſe remuer, le mouvement ſe faiſant en cercle, il faudroit qu'il prît la place d'*A.*, laquelle n'eſt pas encore vuide, & par conſéquent *X.* ne peut ſe remuer. *A.* ne le peut auſſi; tout demeure immobile.

Voi-

Voilà le grand argument pour la néceſſité du Vuide, expoſé dans toute ſa force; mais il eſt moins convainquant que ne le penſent les Gaſſendiſtes & les Newtoniens, & le défaut de leur raiſonnement vient de ce qu'ils croient qu'afin qu'un corps occupe la place d'un autre, il faut que cette place ſoit vuide auparavant, & un inſtant précédent. Or, ils ſe trompent, car il ſuffit que pour que ce mouvement ait lieu, cette place ſe vuide au même inſtant; c'eſt ce qu'ont parfaitement démontré les Auteurs de la Logique du Port-Royal, connue ſous le titre de *l'Art de penſer*. „ L'impoſſibilité „ du Mouvement dans le Plein, diſent-ils, „ n'eſt fondé que ſur cette ſuppoſition „ que le corps *X.*, qui eſt immédiate„ ment devant *A.*, ne ſe puiſſe remuer „ qu'en un ſeul cas, qui eſt que la place „ d'*A.* ſoit déjà vuide lorſqu'il commence „ à ſe remuer; en ſorte qu'avant l'inſ„ tant qu'il l'occupe, il y en ait un au„ tre où l'on puiſſe dire qu'elle eſt vui„ de. Mais cette ſuppoſition eſt fauſſe & „ imparfaite, parce qu'il y a encore un „ cas dans lequel il eſt très poſſible que „ *X.* ſe remue, qui eſt, qu'au même inſ„ tant qu'il occupe la place d'*A*, *A* quit„ te cette place, & dans ce cas il n'y a „ nul inconvénient que *A.* pouſſe *B.*, & „ *B.* pouſſe *C.* juſqu'à *X.*, & que *X.* dans „ le même inſtant occupe la place d'*A.* „ Par ce moïen il y aura du mouvement

„ dans

„ dans le Plein, & il n'y aura point de
„ Vuide. Or, que ce cas ſoit poſſible,
„ c'eſt-à-dire, qu'il puiſſe arriver qu'un
„ corps occupe la place d'un autre corps,
„ au même inſtant que ce corps la quitte,
„ c'eſt une choſe qu'on eſt obligé de re-
„ connoître, dans quelque hypothèſe que
„ ce ſoit, pourvû ſeulement qu'on ad-
„ mette quelque matière continue. Car,
„ par exemple, en diſtinguant dans un
„ bâton deux parties qui ſe ſuivent im-
„ médiatement, il eſt clair que lorſqu'on
„ le remue, au même inſtant que la pre-
„ mière quitte un eſpace, cet eſpace eſt
„ occupé par la ſeconde, & qu'il n'y en
„ a point, où l'on puiſſe dire que cet eſ-
„ pace eſt vuide de la première, & n'eſt
„ pas rempli de la ſeconde. Cela eſt en-
„ core plus clair, dans un cercle de fer
„ qui tourne allentour de ſon centre.
„ Car alors chaque partie occupe au mê-
„ me inſtant l'eſpace qui a été quitté par
„ celle qui la précéde, ſans qu'il ſoit be-
„ ſoin de s'imaginer aucun Vuide. Or,
„ ſi cela eſt poſſible dans un cercle de
„ fer, pourquoi ne le ſera-t-il pas dans
„ un cercle qui ſera en partie de bois, en
„ partie d'air; & pourquoi le corps *A.*,
„ que l'on ſuppoſe de bois, pouſſant &
„ déplaçant le corps *B.*, que l'on ſuppoſe
„ d'air, le corps *B.* n'en pourra-t-il pas
„ déplacer un autre juſqu'à *X.*, qui en-
„ trera dans la place d'*A.*, au même tems
„ qu'il la quittera?

Pe-

Pesez ces objections, Monsieur, vous les trouverez capables de balancer dans un esprit impartial, & non prévenu, les raisonnemens les plus forts des Gassendistes contre l'impossibilité du mouvement dans le Plein; du moins est-il certain que si elles ne prouvent pas la réalité du mouvement dans le Plein, elles en démontrent la possibilité. Or, c'est purement ce que demandent les Cartésiens, & c'est leur accorder le fond principal de leur système, que de convenir que le Mouvement n'est point incompatible avec le Plein. Dès lors, voici comment ils raisonnent. Vous convenez, disent-ils, que l'hypothèse du Plein n'a rien d'opposé à la raison. Nous au contraire nous prouvons que celui de l'Espace pur n'est point conforme aux notions les plus claires. Nous devons donc admettre un système, qui même, selon vous, ne heurte point les idées les plus évidentes, & soutenir que l'Espace pur n'est qu'une chimère.

§. IV.

Si le Vuide eſt prouvé par les expériences, & s'il y a de la matière ſubtile.

VOus croiez, Monſieur, qu'on peut montrer l'exiſtence réelle du Vuide par pluſieurs expériences, & moi, je penſe qu'on peut prouver ſon impoſſibilité par ces mêmes expériences. Nous voilà d'un ſentiment bien oppoſé. *Voions* comment je ſoutiendrai l'opinion que j'embraſſe.

Il faut que j'établiſſe d'abord une choſe, dont Ariſtote avoit connue l'exiſtence néceſſaire; mais de la découverte de laquelle les Cartéſiens ont voulu faire uniquement honneur à leur maître. Je parle de la *matière ſubtile*, de cette matière infiniment plus déliée que l'air que nous reſpirons, qui eſt toujours agitée, dont le mouvement eſt entretenu par celui des Etoiles & du Soleil & dont les corpuſcules déliés ſont figurés de mille & mille façons différentes. Avant de prouver l'exiſtence de cette matière, permettez que je montre ici qu'elle a été connue des plus grands Philoſophes anciens. Il eſt néceſſaire d'agir ainſi, pour convaincre plus aiſément bien des gens qui rejettent la matière ſubtile, comme aiant été

été découverte par Deſcartes. La force des préjugés eſt ſi grande, que pluſieurs perſonnes ſe préviennent contre Deſcartes, parce qu'il eſt François, & pluſieurs autres contre Newton, parce qu'il eſt Anglois. C'eſt avoir l'eſprit bien peu Philoſophique, & l'ame bien peu forte, que de ſe refuſer à la vérité, parce qu'elle nous eſt offerte par un étranger. Quiconque penſe ſagement, eſt le compatriote de tous les gens de mérite. S'il eſt Anglois, il ne reſpecte pas Newton parce qu'il eſt né en Angleterre, mais parce que c'eſt un des grands génies qu'ait eus l'Univers. S'il eſt François, il honore Deſcartes, non comme François, mais comme un grand Philoſophe.

Revenons à la matière ſubtile. Tous les Philoſophes, depuis Thalès juſqu'à Platon, ont nié, dit Plutarque, qu'il y eût du vuide dans la Nature. Or, pour remplir les interſtices les plus minces, les vuides les plus petits, ils ont admis une matière ſubtile, ſous le nom de cinquième *Element d'Eſprit*, ou *d'Ether*. Ariſtote dit en propres termes dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, que *l'Ether, le premier Element, eſt une matière différente de la Terre, du Feu, de l'Eau & de l'Air.* Platon, avant lui, avoit enſeigné qu'il y avoit cinq Elemens, *le Feu, la Terre, l'Eau, l'Air & l'Ether.* Héraclite, pluſieurs autres Philoſophes, & entre autres les Stoïciens, admettoient un

feu plus ſubtil, plus délié que le feu élémentaire, qui eſt diffus & répandu dans toute la Matière. Ils le conſidéroient comme l'ame du Monde, & ils lui faiſoient produire les mêmes effets qu'Ariſtote & les autres Philoſophes à l'Ether, ou cinquième Element. Deſcartes a donné le nom de matière ſubtile au cinquième Element. Si ce nom fait peine aux adverſaires des Cartéſiens, qu'ils en inventent un autre; & s'ils ne veulent pas recevoir la matière ſubtile comme venant de Deſcartes, qu'ils la reçoivent des plus illuſtres Philoſophes anciens, & qu'ils conviennent que ſon exiſtence a été connue dès que les hommes ont commencé à étudier la Phyſique; car les Grecs avoient été prévenus ſur cette opinion, comme ſur bien d'autres, par les Egyptiens. L'ancienneté de la matière ſubtile établie, je paſſe aux preuves de la néceſſité de ſon exiſtence.

S'il y a dans l'air que nous reſpirons, une matière beaucoup plus déliée que cet air, il doit exiſter une matière ſubtile. Or, il y a dans l'air une matière beaucoup plus déliée que lui; donc il y a de la matière ſubtile.

La preuve qu'il y a dans l'air une matière plus déliée que lui, eſt démontrée par une expérience ſans replique. Lorſque l'on a pompé l'air de la Machine pneumatique, le récipient reſte cependant plein de lumière. Or, la lumière eſt

eſt un corps, elle touche, elle agite, elle bleſſe nos yeux, & le corps ſeul peut toucher les corps. Ce principe eſt également admis des Newtoniens, des Gaſſendiſtes & des Cartéſiens. Donc il eſt prouvé par des expériences inconteſtables qu'il y a une matière infiniment plus ſubtile que l'air, qui ne ſauroit pénétrer le verre, ni le criſtal.

Gaſſendi convient que dans l'expérience que l'on fait du vif-argent, qui demeure ſuſpendu à la hauteur de deux pieds trois pouces & demi dans les tuïaux qui ſont plus longs que cela, l'eſpace, qui paroît vuide dans le haut du tuïau, & qui n'eſt point rempli d'aucune matière ſenſible, ne peut pas être cependant regardé comme abſolument vuide, puiſque la lumière y paſſe. Il faut donc que les Gaſſendiſtes conviennent qu'il y a de la matière ſubtile. Mais il y a trente autres occaſions, où par leurs principes on les convainque évidemment de ſon exiſtence.

Les thermomêtres démontrent dans tous les changemens de tems les effets de la matière ſubtile. C'eſt elle ſans doute qui dans les tems chauds fait fermenter & monter l'eſprit de vin, en s'inſinuant dans les pôres du verre, où l'air ne ſauroit pénétrer.

C'eſt encore la matière ſubtile qui produit dans tous les corps la *raréfaction* & la *condenſation*. Les corps ſe conden-

ſent, parce qu'il ſort de leurs pôres une matière imperceptible, & que par ce moien ces parties s'approchent les unes des autres; au contraire ils ſe raréfient, parce qu'une matière fort ſubtile, s'inſinuant dans leurs pôres, en écarte les parties, leur fait acquérir un plus grand volume.

L'aiman nous fournit encore une preuve évidente de l'exiſtence de la matière ſubtile. Il ſort ſans ceſſe d'un de ſes pôles une matière inſenſible, & infiniment plus déliée que l'air qui rentre par l'autre pôle, en forme de tourbillon. On voit ce tourbillon tracé tout à coup ſur de la limaille d'acier, auprès de laquelle on approche une pierre d'aiman. Au défaut de la limaille, on peut aimanter le bout d'une aiguille, & y ſuſpendre une autre aiguille. On approche enſuite cette aiguille du côté du pôle d'où ſort la matière ſubtile. Loin de s'approcher & de s'unir à l'aiman, elle s'en éloigne & fait des efforts pour écarter ſa pointe, comme feroit une choſe pouſſée par le vent. Dès qu'on approche l'aiguille du pôle où rentre la matière ſubtile, l'aiguille va s'attacher à la pierre, pouſſée vers elle par cette même matière ſubtile qui l'en écartoit.

Voilà l'exiſtence de la matière ſubtile établie. Je vais actuellement l'emploier aux uſages auxquels elle eſt deſtinée.

Les

Les Gaſſendiſtes & les Newtoniens font cette objection en faveur du Vuide. Un eſpace, déjà tout rempli d'air, peut recevoir par la compreſſion une nouvelle quantité d'air. Or ce nouvel air, qui entre dans cet eſpace déjà plein, ne peut y entrer que de deux manières. La première, par pénétration; ce qui eſt impoſſible, la matière étant impénétrable. La ſeconde, par les vuides qui ſe trouvent entre les parties de l'air, qui eſt le premier dans l'eſpace. Ces vuides reçoivent les parties du ſecond air, qu'on y fait entrer par la compreſſion. On fait, par le moïen d'une pompe foulante, & de quelques ſous-papes, entrer de l'air dans la chambre d'une ſorte de fuſil, qu'on appelle *canne à vent*; on l'y preſſe & on l'y reſſerre cent fois plus, ſi l'on veut, qu'il n'étoit reſſerré. Si la chambre du fuſil étoit déjà pleine d'air, comment a-t-elle pû en recevoir quatre-vingt-dix-neuf fois davantage, s'il n'y avoit point des vuides dans les parties du premier air, qui aient reçu celles du ſecond? Puiſqu'il n'y a que deux moïens pour expliquer cette augmentation de matière dans un même eſpace; la pénétration, qui eſt impoſſible, & contraire à l'eſſence de la Matière; ou le vuide, on doit en conclure que l'hypothèſe qui admet le Vuide, eſt la ſeule raiſonnable.

Ce raiſonnement des partiſans de l'Eſ-

pace pur péche par un endroit eſſentiel ; car outre l'hypothèſe de la pénétration, qui véritablement eſt impoſſible, & celle du vuide, qui ne l'eſt pas moins, il y en a une troiſième véritable & beaucoup plus naturelle. La matière ſubtile, dont nous avons démontré l'exiſtence par des expériences évidentes, plus déliée que l'air, & qui peut ſortir des pôres de tous les corps, s'échappe aiſément dans la compreſſion, & fait place au nouvel air qui vient ſe joindre au premier.

On veut encore qu'il y ait du vuide dans les cloches de verre, qu'on appelle ordinairement *récipiens*, & dont on extrait l'air, en les plaçant ſur la Machine pneumatique. Mais il eſt évident que ces choſes, comme nous l'avons déjà dit, ſont pleines d'une matière ſubtile, puiſque la lumière y entre par tous les pôres, & qu'elles en ſont remplies, renvoiant des rayons à nos yeux de tous les points de leur intérieur. Mr. Leibnitz a fort bien remarqué, au ſujet des expériences d'Othon de Guericke, qu'elles ne ſervoient à rien pour convaincre d'erreur les Cartéſiens & les Péripatéticiens. „On objecte, dit-il, le vuide, in„vente par Mr. de Guericke de Magde„bourg, qui ſe fait en pompant l'air d'un „ récipient, & on prétend qu'il y a vé„ritablement du Vuide parfait, ou de „ l'Eſpace ſans matière, en partie au „ moins

„ moins dans ce récipient. Les Aristo-
„ téliciens & les Cartésiens, qui n'ad-
„ mettent point le Vuide, ont répondu
„ à cette expérience de Mr. Guericke,
„ aussi-bien qu'à celle de Mr. Torricelli
„ de Florence, qui vuidoit l'air d'un
„ tuïau de verre par le moïen du mer-
„ cure, qu'il n'y a point de vuide dans
„ le tuïau, ou dans le récipient, puis-
„ que le verre a des pôres subtils, à tra-
„ vers lesquels les rayons de la lumière,
„ la matière qui sort de l'aiman, & les
„ autres très minces peuvent passer. Je
„ suis de leur sentiment, trouvant qu'on
„ peut comparer le récipient à une caisse
„ pleine de trous, qui seroit dans l'eau,
„ dans laquelle il y auroit des poissons,
„ ou d'autres corps grossiers, lesquels,
„ étant ôtés, la place ne laisseroit pas
„ d'être remplie de l'eau ".

Vous voiez, Monsieur, que ces expériences d'Othon de Guericke, que vous croiez si propres à convaincre d'erreur les Cartésiens, non seulement n'ont fait aucune impression sur leur esprit, mais ont même été mépriſées par le plus grand Philosophe qu'ait eu l'Allemagne, & un des plus illustres qu'il y eût dans le Monde.

L'expérience, qu'on fait avec l'éolipile, est apportée par quelques Philosophes, comme une preuve de l'existence du Vuide; mais il n'est rien de si aisé

que de montrer que le Vuide n'y a aucune part. On appelle *éolipile*, un vaſe d'airain, fait en forme de poire, dont la pointe, ou ſi l'on veut, la queuë, eſt un petit tuïau recourbé. On met ce vaſe ſur des charbons ardens. Les corpuſcules du feu s'inſinuent par les pôres dans l'intérieur du vaſe, & par leur agitation violente dilatent l'air qui s'y trouve enfermé, en font ſortir une partie par le petit tuïau recourbé, qui forme la queuë, & prennent ſa place. On ôte enſuite le vaſe de deſſus les charbons, & on place le bout du petit tuïau dans de l'eſprit de vin. Les corpuſcules du feu, les plus agités, cherchent une iſſue & ſortent par les mêmes pôres par leſquels ils ſont entrés. L'air, qu'ils avoient dilaté, ſe refroidit, ſe reſſerre, occupe moins de place. Cette place eſt remplie par de l'eſprit de vin, qui, pouſſé par l'air extérieur, & ne trouvant que peu de réſiſtance dans l'intérieur, entre dans le vaſe, & s'y coule à proportion que l'air ſe refroidit & ſe reſſerre. Lorſque l'*éolipile* ſe trouve pleine d'air & d'eſprit de vin, on la replace ſur des charbons ardens. Les corpuſcules du feu rentrent de nouveau dans le vaſe y dilatent, encore l'air, le chaſſent & prennent ſa place. L'air chaſſé pouſſe la liqueur, qui, aiant été elle-même dilatée, ne trouve plus aſſez d'eſpace, & ſort en jailliſſant, com-

comme un jet d'eau, par le trou où elle étoit entrée. Si on l'allume avec une bougie, elle forme une espèce de pluïe de feu. Il n'y a dans toute cette expérience aucune apparence de vuide.

On demande ordinairement comment il est possible que la matière subtile, qui s'insinue dans les corps, prenne d'abord la figure nécessaire pour remplir la place du corps auquel elle succéde. Rien n'est si fragile que cette objection. Ne voions-nous pas à chaque instant l'eau, dont la consistence & l'épaisseur des parties est un million de fois plus grossière que ne l'est celle de la matière subtile, prendre dans l'instant la forme d'un vaisseau rond, quarré, triangulaire, dans lequel elle est versée?

§. V.

Récapitulation.

EN voilà assez, Monsieur, pour la défense des Cartésiens. Il est tems de finir, & je craindrois d'abuser de votre patience. Mais je vous prie encore de vous rappeller ce que j'ai eu l'honneur de vous dire au commencement de ma Lettre. Je parle des choses douteuses en homme, & point du tout en Divinité. Je n'ai

n'ai ni la connoiſſance des Intelligences céleſtes, ni l'enthouſiaſme des Poëtes. Si j'avois la ſcience des Anges, je pourrois développer entiérement ce qui ſemble que le Ciel ait voulu cacher aux foibles mortels, & ſi j'avois la vivacité des Poëtes, je parlerois des opinions de Deſcartes avec cette prévention, & cette aſſûrance dont quelques-uns ont parlé des ſentimens de Newton. Je traiterois avec mépris tous les Philoſophes anciens & modernes, j'appellerois les uns rêveurs, les autres viſionnaires. Je ne nommerois jamais Deſcartes, qu'en lui donnant le nom de *Divin*. J'interrogerois les Anges pour ſavoir s'ils n'étoient point jaloux de lui, & je m'exprimerois ſans doute, en ſubſtituant au nom de Newton celui de Deſcartes, dans les termes de l'Auteur de ces Vers:

Confidens du Très-Haut, Subſtances éternelles,
Qui brulez de ces feux, qui couvrez de vos aîles
Le Thrône où votre Maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

Quant à moi, je ſuis perſuadé que Deſcartes fut un grand homme, mais qu'il ne fut qu'un homme. Je dis la même

me choſe de Newton, dont le vaſte génie fera éternellement honneur à l'humanité; mais qui, malgré l'étendue de ſes connoiſſances, ne fut qu'un mortel. Pourquoi n'aura-t-il pas été ſujet à l'erreur, comme ſes partiſans veulent que Deſcartes & Leibnitz l'aient été? L'infaillibilité eſt le ſeul partage des Intelligences céleſtes. Les Poëtes ont beau vouloir les rendre jalouſes des connoiſſances des hommes, elles ſavent trop combien elles ſont bornées pour pouvoir les leur envier.

Paſſez-moi encore, Monſieur, je vous prie, cette réflexion. S'il eſt vrai que le Vuide n'exiſte point, & qu'il ſoit contraire à la raiſon, comme Ariſtote & Leibnitz l'ont cru; qu'il ſoit inutile au Mouvement, comme l'ont ſoutenu Deſcartes, Rohaut, Regis, Malbranche, &c. qu'il ſoit contraire aux expériences, comme le prétendent tous les Philoſophes qui nient la poſſibilité de l'Eſpace pur, il faut convenir que Newton & tous les Newtoniens ont compté vainement, & que leurs calculs deviennent inutiles, puiſque l'attraction ne peut avoir lieu dans le Plein, & que ſes partiſans la font regner dans le Vuide. Les Aſtres ſont retenus dans leurs orbes par une matière dans laquelle ils flottent comme un vaiſſeau dans l'eau de la mer, & non point par une attrac-

tion

tion qui les soutient dans un Vuide immense.

Je prendrai la liberté de vous mander un jour ce que je pense sur l'attraction, & je vous prie de permettre que je joigne à ma Lettre, quelques observations sur la nature de l'air. Je suis, &c.

DIVERSES OBSERVATIONS

SUR LA NATURE DE L'AIR, SUR SON RESSORT ET SA PESANTEUR.

* * * * * * * * * * * * * * * *

§. I.

Sur ce que les Anciens ont penſé de l'Air.

QUelques Philoſophes anciens ont cru que l'air étoit le principe unique de l'Univers. Ils prétendoient que tout avoit été formé de l'air, à cauſe de ſa ſoupleſſe & de ſa fluidité, qui le rendoient capable de prendre toute ſorte de formes. Anaximenes, Diogène Apollinaire, & Cléanthe ont ſoutenu cette opinion. Ciceron dit expreſſément qu'Anaximenes *avoit cru que l'air étoit infini, qu'il produiſoit tous les différens êtres, mais non pas dans une quantité infinie; que c'étoit de l'air que la terre, le feu, l'eau avoient été faits, & qu'ils avoient formé à leur tour tous les corps.*

Plutarque, après Ariſtote, examinant le

le ſyſtême d'Anaximenes, ſoutient qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait qu'un ſeul principe de toutes choſes, qui eſt la Matière, & veut que l'on ſuppoſe encore la cauſe efficiente. *De même*, dit-il, *que ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'argent pour faire un vaſe, ſi l'orfevre ne devient la cauſe efficiente; de même auſſi ce n'eſt pas aſſez de la Matière pour faire l'Univers, s'il n'y a pas un autre principe qui mette cette Matière dans l'état où elle doit être.* Le raiſonnement de Plutarque eſt très juſte & très ſenſé, mais il n'eſt pas plus contraire au ſyſtême d'Anaximenes, qu'à celui de Démocrite, d'Epicure, & de tous les Philoſophes qui attribuoient l'arrangement du Monde au hazard. Anaximenes regardoit l'air, ainſi que Moſcus, Leucippe, Epicure regardoient les atômes; c'eſt-à-dire, comme des particules extremément déliées & fluides, qui, ne devant leur origine & leur mouvement qu'à elles-mêmes, s'étoient unies enſemble, avoient formé toutes les autres choſes. Ainſi il faut convenir que l'opinion d'Anaximenes & celle de Diogene Apollinaire n'avoient rien de plus abſurde que celles de bien d'autres Philoſophes. Le ſyſtême d'Anaximenes auroit même été plus raiſonnable que celui de pluſieurs Anciens, s'il étoit vrai, comme le dit Diogene Laërce, que ce Philoſophe eût établi deux principes, l'air & l'infini, & qu'il eût regardé l'air, comme la cauſe paſſive, & l'infini, comme

me la cauſe active, ou efficiente; mais il n'y a aucune apparence qu'il ait ſoutenu ce ſentiment. Sans doute Diogene Laërce s'eſt trompé, en le lui attribuant. Caſaubon, dans ſes notes ſur cet Hiſtorien des Philoſophes, a judicieuſement remarqué que non ſeulement Ciceron & Plutarque, mais encore qu'Ariſtote & tous ſes plus célèbres Commentateurs avoient placé Anaximenes parmi les Philoſophes qui n'avoient admis qu'un ſeul & unique principe. St. Auguſtin, dans ſon excellent Ouvrage de la *Cité de Dieu*, éclaircit parfaitement ce qui peut avoir fait tomber Diogene Laërce dans l'erreur. Anaximenes, dit ce ſavant Pere, *établiſſoit un air infini, qu'il vouloit être la cauſe de tous les êtres; il ne nioit pas qu'il y eût des dieux, mais il les croioit engendrés de l'air.* Il y a apparence que Diogene Laërce aura cru qu'Anaximenes admettoit le Dieu ſuprême, le Pere de tous les Dieux, coéternel avec l'air, & qu'il en aura conclu qu'il admettoit deux principes. Cela eſt encore plus vraiſemblable par la manière dont Lactance parle de l'opinion d'Anaximenes. *Cléanthes & Anaximenes*, dit-il, *ont écrit que l'air étoit le Dieu ſuprême; leur opinion reſſemble parfaitement à celle de Virgile, lorſqu'il parle en ces termes: L'air, le pere puiſſant de tous les êtres, deſcend en pluie féconde dans le ſein de la terre, ſon épouſe, & ſe mêlant dans tous les corps, les nourrit & les vivifie.* On voit à préſent qu'il eſt na-

turel que Diogene Laërce ait cru qu'Anaximenes distinguoit la cause agente de la passive; au-lieu qu'il faisoit l'air l'unique principe, enfin le Dieu suprême, par qui non seulement les autres Elemens avoient été formés, mais aussi les Dieux subalternes qu'il admettoit.

Les Anciens ont connu les principales propriétés de l'air, ils n'ont point ignoré son ressort, ni sa pesanteur, dont les Modernes se sont attribué la découverte. Il est vrai que ces connoissances ont été infiniment perfectionnées par des expériences très curieuses, qu'on a faites dans ces derniers tems. Séneque dit, dans ses *Questions Naturelles*, Liv. 5. Ch. 6. *que l'air a la faculté de se resserrer & de se dilater.* Dans le même Ouvrage, Liv. 6. Ch. 10. il assûre que *quand on le resserre & qu'il cesse d'être libre, il s'efforce de se dilater, & de se mettre en liberté.* Que manquoit-il à Séneque pour connoître toute la force du ressort de l'air, l'expérience, que les Modernes ont faite du fusil à vent? On ne peut nier qu'il ne connût ce ressort, mais il en ignoroit la force.

Aristote s'est expliqué très clairement sur la pesanteur de l'air. Il dit expressément qu'*un balon, plein d'air, est plus pesant que lorsqu'il est vuide.* Qui est-ce qui feroit augmenter de poids le balon plein d'air, si ce n'étoit l'air lui-même? Il faut donc convenir de bonne foi que les Physiciens modernes ont appris des Anciens

que

que l'air avoit ſon reſſort & ſa peſanteur. Il eſt vrai qu'ils ont perfectionné cette découverte, juſqu'au point de déterminer le poids de l'air, & d'en faire uſage; c'eſt ce que nous allons voir.

§. II.

Sur le poids de l'Air, & ſur ſa nature.

IL eſt inutile de vouloir prouver que l'air eſt un corps; car puiſqu'il ſe fait ſentir, qu'il agit ſur nous, qu'il nous cauſe des ſenſations de plaiſir & de douleur, il doit être corps, le corps ſeul pouvant agir ſur le corps. Ses parties doivent avoir de l'étendue, tout ce qui eſt matériel, devant en avoir. L'expérience prouve démonſtrativement la ſolidité & l'impénétrabilité des parties de l'air. Si l'on attache un charbon ardent au fond d'un vaſe, & qu'on plonge ce vaſe dans l'eau, en le renverſant perpendiculairement, le charbon ne s'éteint point dans l'eau, parce que l'air, qui n'a point d'iſſue, & qui préſente à la ſurface de l'eau ſa ſurface égale & polie, & qui oppoſe la même réſiſtance dans toutes les parties de ſa ſurface, empêche l'eau d'arriver juſqu'au charbon, & fait autour de lui comme une eſpèce d'enveloppe qui le défend des atteintes de l'eau.

Les parties de l'air doivent être très subtiles & très minces, puisqu'elles passent par des trous imperceptibles, & qu'elles se glissent dans les pôres, qui ne paroissent point à nos yeux. Elles doivent aussi être très agitées, quoique moins que celles du feu; car elles ne détachent les parcelles des liqueurs, elles ne séchent les corps mouillés, qu'en détachant par leur choc & par leur agitation continuelle ces mêmes parcelles, qu'elles enlevent cependant beaucoup moins rapidement que celles du feu, aiant un mouvement plus lent que ces dernières.

Avant Torricelli, les plus grands génies parmi les Modernes, les Galilées & Kirchers raisonnoient comme les Anciens, & attribuoient les effets, qui sont les suites de la pesanteur de l'air, à l'horreur qu'ils croioient que la Nature avoit pour le Vuide. Comme ils pensoient, par exemple, qu'il y en auroit, si on tiroit le piston d'une Seringue, dont le bout trempe dans l'eau, sans que l'eau le suivît, ils ont prétendu qu'elle montoit, par l'horreur que la Nature avoit du Vuide. Galilée, aiant observé que l'eau ne s'élevoit qu'à trente-deux pieds environ dans les Pompes aspirantes, il fixa à ce point l'efficace de l'horreur du Vuide. Torricelli, aiant refléchi sur cette efficace, en conclut que si elle étoit vraie, il falloit que le mercure, malgré son excès de pesanteur, montât jusqu'a trente-deux pieds. Il remplit de

de mercure un long tuïau, ſcellé hermetiquement par un bout; il mit l'autre bout, qui n'étoit point fermé, dans un vaſe de vif-argent. Le mercure du tuïau deſcendit, & ne s'arrêta qu'à la hauteur de vingt-ſept à vingt-huit pouces. Torricelli comprit alors que ce n'étoit point l'horreur du Vuide qui ſoutenoit l'eau dans les Pompes aſpirantes, ou le mercure dans le tuïau de verre; mais la différente peſanteur de l'air, puiſque plus ſa colomne eſt longue, plus elle ſoutient de mercure dans le tuïau. Cette expérience fut faite d'une manière encore plus convaincante par Mr. Paſcal, qui, l'aiant éprouvée en Auvergne au pied d'une montagne, ſur le milieu & ſur la cime, s'apperçut clairement de la variation du mercure, qui deſcendit à vingt-ſix pouces trois lignes au pied de la montagne, à vingt-cinq pouces ſur le milieu, & enfin à vingt-trois pouces deux lignes ſur la cime, baiſſant toujours davantage, à meſure que la colomne d'air, qui peſoit ſur le mercure qui étoit dans le vaſe, & qui s'oppoſoit à la deſcente de celui qui ſe trouvoit dans le tuïau, devenoit plus legère. On fait aujourd'hui cette expérience très aiſément, ſans avoir la peine de monter ſur une montagne. On place dans le récipient de la Machine. pneumatique ce tuïau plein de mercure, & le vaſe, dans lequel eſt le bout qui eſt ouvert. A me-

ſure qu'on pompe l'air, & qu'il en reſte moins dans le récipient, le mercure deſcend dans le vaſe. Enfin lorſque tout l'air groſſier eſt pompé, il ne reſte plus de mercure dans le tuïau. Quand on remet l'air dans le récipient, ſelon la quantité qu'il y en entre, le mercure remonte dans le tuïau.

On voit par-là tout le ſecret des Pompes aſpirantes, & des Seringues, qui ſe rempliſſent d'eau lorſqu'on tire le piſton. L'air étant peſant, peſe ſur toute la ſurface de l'eau dans laquelle trempe le bout de la Seringue, & quand on tire le piſton, l'endroit, ou ſi l'on veut, la colomne de l'eau qui répond à l'ouverture de la Seringue, ne ſe trouvant *point* preſſée par l'air qui lui correſpond, le poids de celui, qui peſe ſur la ſurface de toutes les autres colomnes qui rempliſſent le vaſe, la fait monter dans la Seringue, de même qu'on éleveroit l'eau d'un ſceau dans une canne qui ſeroit ouverte par les deux bouts, ſi l'on enfonçoit le bout d'en bas dans un trou fait dans un tranchoir de bois, qui couvriroit exactement toute la ſurface du ſceau, ſi l'on appuïoit ce tranchoir, ou cette couverture, & qu'on preſſât par ce moïen toutes les colomnes d'eau qui rempliſſent le vaſe, excepté celle qui répondroit au trou de la canne, & qui ſeroit obligée de monter & de s'élever dans cette même canne.

Ceux, qui admettent le Vuide, préten-

tendent en trouver une preuve dans les Pompes & les Seringues. Ils disent que l'air par sa pesanteur ne sauroit faire monter l'eau dans une Seringue que jusqu'à une certaine hauteur déterminée. Après cette élevation, c'est inutilement qu'on tire le piston, l'eau ne monte plus; il faut donc que l'intervalle, qui reste entre le piston qu'on continue d'élever, & l'eau qui cesse de s'élever, soit vuide d'air. L'on doit répondre à cette objection qu'il y a des pôres dans le corps de la Seringue & du piston, & qu'entre les parties grossières de l'air il y en a quelques autres plus délicates, qui peuvent passer par les pôres des corps terrestres? Or, que les corps, qui paroissent à nos yeux les plus compactes, soient excessivement pôreux, c'est de quoi nous ne pouvons plus douter depuis l'invention des microscopes. Les parties de l'air doivent être bien plus petites que ces pôres, puisque nous ne pouvons les appercevoir par le moïen des microscopes. Dailleurs, la matière subtile, infiniment plus déliée que l'air, & qui peut pénétrer aisément dans les pôres des corps les plus compactes, remplit l'espace qui se trouve entre le piston & l'eau. Nous en voions une preuve dans l'expérience du tuïau de Torricelli, car lorsque le mercure descend & laisse un espace entre lui & le bout supérieur du tuïau, on ne peut pas dire

que cet eſpace eſt vuide, puiſqu'on voit qu'il eſt rempli de lumière, & que la lumière eſt un corps, une matière ſubtile, ainſi que nous l'avons prouvé évidemment dans le premier Volume de ces *Mémoires*.

Il eſt à propos de remarquer que quoique l'air peſe principalement de haut en bas, il agit auſſi de bas en haut. Si l'on renverſe une Seringue, dont on a bouché le bout; que le piſton ſoit tourné vers la terre, & qu'on lâche le piſton, après l'avoir un peu tiré, il retournera, comme de lui-même, avec impétuoſité frapper le bout de la Seringue. Il faut remarquer deux choſes dans cette expérience. La première, que l'air extérieur qui frappe le piſton, qui trouve peu de réſiſtance dans la matière ſubtile qui a rempli l'eſpace qui ſe trouve entre lui & le bout de la Seringue, donne à ce même piſton ce mouvement rapide, un corps ne ſe mouvant jamais, s'il n'eſt pouſſé par un autre corps qui le touche immédiatement: en ſorte que ſi l'air ne pouſſoit pas le piſton, il devroit néceſſairement reſter à la place où la main le laiſſeroit. La ſeconde choſe que nous devons obſerver, c'eſt qu'il eſt évident que la colomne d'air, qui correſpond ſous le piſton qui eſt tourné vers la terre, eſt pouſſée de bas en haut par le poids des autres colomnes de l'air qui eſt à côté, de même que l'eau, qui correſ-

reſpond ſous le fond d'un vaiſſeau de cent piéces de canon, eſt pouſſée de bas en haut vers le fond de ce vaiſſeau, qu'elle ſoutient par le poids de l'eau qui eſt à la ronde à une plus grande hauteur, toutes les colomnes d'eau qui entourent le vaiſſeau, aiant vingt-cinq, ou trente pieds de plus en hauteur que celle qui eſt immédiatement ſous le vaiſſeau, & ſur laquelle porte la quille du bâtiment.

Quelques perſonnes demandent pourquoi, ſi l'air peſe lorſque nous étendons notre bras, nous ne ſentons point la peſanteur de la colomne d'air qu'il ſupporte. Il eſt aiſé de répondre à cette queſtion. Nous ne ſentons pas le poids de l'air qui peſe ſur nos corps, par la même raiſon, qui, lorſque nous ſommes au fond de l'eau, bien que nous en ayons pluſieurs piques ſur la tête, nous ne nous appercevons pas de ſa peſanteur. * Selon les loix de l'union du corps & de l'ame, nous ne ſentons les choſes qu'à proportion des changemens qu'elles produiſent dans le corps, ou dans les ſens. Ou l'eau, ni l'air ne produiſent point de changement, au moins de changement conſidérable dans le corps, ou dans les ſens. Les parties de l'air & celles de l'eau, pouſſées vers tous les endroits imaginables, pouſſent également, ou preſque également vers un centre commun toutes les parties de notre corps, leſquelles, diſpoſées en

forme de voutes, & soutenues par l'air intérieur, soutiennent, sans se déplacer, sans se déranger sensiblement, l'effet égal, & presque égal des parties d'eau. Donc il est naturel que nous ne sentions point le poids de l'air qui nous environne & qui nous presse, & que le plongeur ne s'apperçoive point, ou presque point du poids de l'eau, puisque ni l'air, ni l'eau ne sauroient changer la disposition de nos organes, ni l'état de notre corps.

Parmi les expériences qui servent à prouver la pesanteur de l'air, le baromètre nous en montre une journalière. Le mercure du baromètre monte, ou descend, à proportion que l'air est plus ou moins pesant. L'air pese moins dans un tems pluvieux, il pese plus dans un tems serein, & par conséquent il commence à peser plus, lorsque le tems devient serein; c'est pourquoi le mercure est plus bas dans le tems pluvieux, & plus haut dans le tems serein. De là le mercure baisse-t-il, c'est un signe de pluïe; s'il monte, c'est un signe de beau tems. Dans la Machine du vuide, dès que l'on commence à pomper l'air, & qu'il devient plus leger dans le récipient, le mercure baisse, comme s'il alloit pleuvoir.

En un tems serein l'air paroît moins chargé de vapeurs, parce que les vapeurs, plus atténuées par les rayons du Soleil, ou par la chaleur de la terre, plus délices

liées & répandues dans de plus grands cercles de l'Atmosphère, interrompent moins les rayons de la lumière. Cependant l'air est plus chargé & plus pesant; car alors les fleuves & les sources diminuent, la terre est plus seche, les plantes, les fleurs, les fruits languissent. Il faut donc que les vapeurs soient dans l'Atmosphère; & bien loin que lorsque les vapeurs se changent en nuage, l'air devienne plus pesant, il devient au contraire plus leger, par la descente des vapeurs qui précédent la pluïe, & qui déchargent l'air insensiblement. D'autres vapeurs, réunies en goutes sensibles, font monter l'air lateral, soit par leur poids quand elles tombent, soit par l'efficace de leur ressort.

L'action de la pesanteur empêche de séparer perpendiculairement deux marbres polis; & répandue en tout sens, elle les tient attachés. Quand je les fais glisser l'un sur l'autre, l'air postérieur seconde mon effort, autant à peu près que l'air antérieur y résiste. De là peu d'obstacle à la séparation horisontale; mais il n'y a point d'air entre les deux marbres qui seconde leur séparation perpendiculaire: ainsi, pour les séparer, il faut vaincre sans secours la pression de l'air extérieur qui les unit. Si je les mets dans un récipient, & que j'en pompe l'air, ils se séparent comme d'eux-mêmes, n'é-

n'étant plus soutenus par la preſſion de l'air.

§. III.

Sur le reſſort & la peſanteur de l'Air, & ſur les efforts de cette peſanteur.

LE reſſort de l'air eſt évident en Phyſique, & il eſt d'autant plus parfait, que le tems de la tenſion ne l'altére point, comme celui du bois & de l'acier. Mr. Roberval, de l'Académie des Sciences, aiant laiſſé ſa canne à vent, chargée pendant ſeize ans d'air condenſé & preſſé, cet air, mis en liberté, parut n'avoir rien perdu de ſa force élaſtique & de ſon reſſort. L'air étant un corps plus ſimple que les autres corps à reſſort, il doit s'altérer plus difficilement. La matière ſubtile, ſe coulant ſeule par les pôres, ou les interſtices de l'air, ſans être chargée ni d'air, ni d'eſprit de nitre, ni de corpuſcules groſſiers, comme elle l'eſt quand elle pénétre les autres corps, doit moins emdommager l'air.

Quoique la canne à vent montre parfaitement le reſſort de l'air, puiſque dès qu'on l'y a reſſerré, cent fois plus, ſi l'on veut, qu'il n'étoit reſſerré dehors, il pouſſe, dès qu'on lui rend la liberté, une bal-

balle de plomb si violemment, qu'elle va percer un plancher. Je dirai un mot d'une Machine, appellée *la Fontaine de Héron*, qui montre le ressort de l'air.

Par le tuïau *a* j'emplis de vin le tambour supérieur *b*; puis par le tuyau *c.*, qui perce de part en part le tambour supérieur, je verse de l'eau dans le tambour d'enbas *d.* Voilà le vin qui sort par le tuïau *a*, & s'élance en l'air. L'eau, versée par le tuïau *c.*, remplit le tambour inférieur *d.* L'air, qui le rempliſſoit, se retire par le tuïau *e.*, se répand dans le tambour supérieur *b.* Le vin, poussé par le ressort de l'air extraordinairement condensé, & trouvant une issue par le bout inférieur & le bout supérieur du tuïau *a*, sort avec d'autant plus de viteſſe, qu'il passe d'un endroit plus large par une issue plus étroite.

En voilà assez pour montrer le ressort de l'air qui se voit dans la Machine du vuide par le bouillonnement des liqueurs, causé par les parties d'air intérieur, qui, n'étant plus pressées par l'air extérieur, se dégagent, & étant plus legères, s'élevent au-dessus de la liqueur. Si l'on met un verre de bierre sous un récipient, & que l'on pompe l'air, de petites bulles monteront d'abord en grand nombre. Si l'on continue de pomper, la bierre écume, parce que les particules d'air, qui étoient resserrées & embarrassées

sées dans la bierre, se trouvant dégagées par la cessation de la pression de l'air extérieur, se dégagent, se dilatent, s'enflent; & plus legères que les parties de la bierre, elles montent rapidement à la surface de la liqueur. Si à la place de la bierre l'on met de l'eau tiéde, elle paroîtra par la même raison bouillir plus fort que si elle étoit sur un grand feu. Si l'on se sert de l'eau froide, au-lieu de l'eau tiéde, elle bouillonnera plus tard, & il faudra pomper plus long-tems, parce que les particules de l'eau tiéde, qui étoient déjà agitées, divisées & diminuées par l'action de la chaleur, ou, pour me servir de termes plus clairs, par le choc des petites particules de feu qui les ont heurtées, laissent aux particules d'air des issues plus libres pour se dégager.

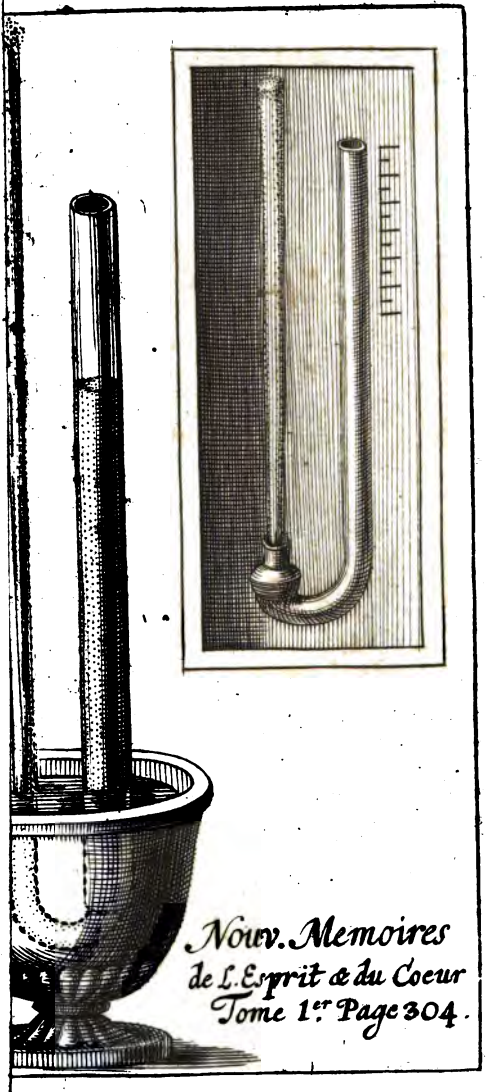
LET-

LETTRE

*De Mr. d****. de l'Académie des Sciences de la Société Royale de Londres, &c.*

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir, Monsieur, le Livre que m'a remis de votre part Mr. le Chevalier de Rai***. & j'ai vû avec une véritable satisfaction combien les soins que vous vous donnés pour former l'esprit d'une aimable personne, sont utilement emploiés. Lorsque les *Lettres Philosophiques & Critiques* parurent, je fus étonné que dans un âge, aussi peu avancé que le sien, qui semble fait uniquement pour les plaisirs, elle eût pû acquérir des connoissances aussi profondes, & s'être familiarisée avec les idées les plus abstraites des plus grands Métaphysiciens. Vous êtes fait, Monsieur, pour les choses rares & singulières; mais parmi les accidens divers de votre vie, regardez toujours comme le plus heureux pour vous, celui où vous avez formé l'entreprise de cultiver un génie, aussi beau que celui de votre Eleve. Vous m'affligez, Monsieur, lorsque vous m'apprenez que vous avez été plusieurs fois à la veille d'abandonner ce que vous avez

avez si heureusement commencé, & déjà si fort avancé. Je ne vous regarderois point comme un Philosophe, si vous vous laissiez abattre par quelques desagrémens que vous avez pû essuïer. Comment seroit-il possible que ce même homme, qui dans 20. Volumes s'éleve au-dessus de l'humanité, & donne des préceptes utiles au genre humain, se laissât arracher à toute sa raison par quelques mauvaises plaisanteries? Pouvez-vous ignorer que l'envie ne s'attache jamais qu'au mérite, que c'est lui seul qu'elle poursuit, & qu'elle laisse en paix l'ignorance? Continuez, Monsieur, & perfectionnez ce que vous avez commencé; je vous réponds du suffrage & de la reconnoissance de tous les gens qui pensent, de quelque nation qu'ils soient. Songez, pour vous exciter à perséverer dans votre dessein, à la gloire qui vous attend lorsque vous l'aurez accompli. Au reste, je dois, pour ma propre satisfaction & pour celle de tous les gens de goût, vous assûrer que l'on attend avec impatience votre second Tome des *Mémoires de l'Esprit & du Cœur*. Les Journaux & les Lettres de vos amis vous ont appris que le premier avoit été très bien reçu du Public. Je verrai avec plaisir votre réponse à la Lettre de Mr. le Baron de Spon, & je vous enverrai, si vous le vou-



Nouv. Memoires
de L. Esprit & du Coeur
Tome 1.er Page 304.

voulez, quelque chose au sujet de votre dispute sur le Vuide & sur l'Attraction, que je crois nouveau, & dont vous pourrez faire usage, si vous le jugez à propos. Je suis, &c.

FIN DU PREMIER TOME.

SUPPLEMENT
AU
CATALOGUE
DE LIVRES,
NOUVEAUX ET AUTRES,
Qui ſe vendent à la HAYE Chez
FREDERIC-HENRI SCHEURLEER.

A.

*L'ART DE LA GUERRE, contenant les Inſtructions & Maximes néceſſaires pour tout Homme de Guerre, depuis le ſimple Soldat juſqu'au Général d'Armée, &c. par Mr. le Marquis de QUINCY; avec les XI. Tables du Maréchal de *Vauban* pour la quantité d'Artillerie, de Munitions, & de Proviſions néceſſaires pour la Défenſe des Places, 3. vol. avec fig. 8. *Haye* 1742. & 1744.

——— idem, le Tome troiſième qui contient le PARFAIT CAPITAINE, ſe Vend ſéparement.

AVAN-

*AVANTURES Nouvelles de Don Quixotte, par Alonso Fernandez de Avellaneda, traduites de l'Espagnol, par le Sage, 2 vol. fig. 12. *Haye* 1745.

B.

BIble (la Sainte), avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies, & tirées de divers Auteurs Anglois, 4. 2. vol. *Haye* 1742. & 1744.

Bibliothéque Françoise, ou Histoire de la Littérature Françoise, par l'Abbé Goujet, 6. vol. 12. *Paris* 1741. & *seq.*

Bibliothéque des Philosophes Chymistes, 3 vol. avec fig. 12. *Paris* 1741.

C.

*CHRONIQUE BURLESQUE, ou Recueil d'Histoires divertissantes & d'Avantures Comiques, arrivées de fraîche date dans les Pays voisins. 12. 1742.

Connoissance parfaite des Chevaux, leur Anatomie, leurs Qualités, Maladies, &c. par J. de Saunier. fol. avec fig. *Haye* 1734.

*CONTE (le) du TONNEAU, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de plus sublime & de plus mystérieux, &c. Traduit de

l'Anglois du Dr. Swift, par Mr. van Effen. 2 vol. grand 12. avec fig. *Haye* 1742.

——— idem, Papier Royal, 2 vol. 12. avec fig.

Cuiſinier (le) Moderne, par Vincent de la Chapelle, 5 vol. avec fig. *ſeconde Edition, Haye* 1742.

Confeſſions du Comte D***, 2 vol. 8. 1744.

Confeſſions de la Comteſſe D*** 2 vol. 8. 1744.

D.

D*Rakeus* (Jacob) *de Febre intermittente, de Variolis & Morbilis, & de Pharmacia hodierna, cum Præfatione Milward*, 4. Lond. 1742.

*DIALOGUES nouveaux des Dieux, ou Réflexions ſur les Paſſions, 12. *Cologne* 1745.

Dictionnaire Hiſtorique & Critique, par Mr. P. Bayle, cinquiéme Edition, avec ſa Vie, par Deſmaizeaux. 4 vol. fol. *Amſt. Leyde & Haye* 1740.

Dictionnaire Hiſtorique, par Mr. L. Moreri, dix-huitième & dernière Edition, 8 vol. fol. *Amſt.* 1740.

*DISSERTATION ſur la Prononciation de la Langue Françoiſe, & ſur la Néceſſité des Accens pour la régler & pour la fixer, Ouvrage curieux & d'un goût nouveau. 12. *Haye* 1743.

ECLAIR-

E.

*ECLAIRCISSEMENS Géographiques sur l'ancienne Gaule, précédés d'un Traité des Mesures Itinéraires des Romains, & de la Lieue Gauloise, par Mr. d'Anville, 12. avec fig. *Haye* 1743.

Elemens de Cavalerie, contenant les Principes propres à former un Connoisseur & un Homme de Cheval; avec un Recueil de Rémedes pour la Guérison des Chevaux, par Mr. de la Gueriniere, 3 vol. avec fig. 12. *Paris* 1740.

*ENTRETIENS d'un Pere avec son Fils, sur les premiéres Principes de la Réligion & de la Morale par M***. 12. *Haye* 1745.

Essais Anatomiques, contenant l'Histoire exacte de toutes les Parties qui composent le Corps de l'Homme, avec la manière de le Disséquer, par Mr. Lieutaud, 8. avec fig. *Paris* 1743.

Examen de la Physique de Newton, ou Paralelle des Sentimens de Newton & de Leibnitz, par Voltaire, trad. de l'Allemand de Mr. Kahle, 8. 1744.

Explication des Fables, par l'Abbé Bannier, 3 vol. 12. *Paris* 1743. *Nouvelle Edition très augmentée.*

H.

*HEROS (le) Chrétien traduit de l'Anglois du Dr. Steele, par Beaumarchais. 12. *Haye* 1745.

*HISTOIRE Générale & Particuliere du VISA, fait en France, pour la Réduction & l'Extinction de tous les Papiers Royaux & des Actions de la Compagnie des Indes que le Syſtême des Finances avoit enfantés: avec un Etat des Actionaires & des Miſſipiens qui ont été taxés; & des Remarques ſur leurs Fortunes préſentes. 4 vol. 12. *Haye* 1742.

*HISTOIRE de la Grande CRISE de l'Europe, ou des Suites de la PRAGMATIQUE SANCTION, & de la Mort de l'Empereur Charles VI. dernier Prince de l'Auguſte Maiſon d'Autriche; à laquelle on a joint le SYSTEME POLITIQUE de la Grande-Bretagne dans la Conjoncture préſente, mis dans tout ſon jour, trad. de l'Anglois. 2 vol. 8. *Haye* 1743.

Hiſtoire de la dernière Révolution de Perſe & de Thamas Kouli-Kan, nouveau Roi de Perſe. 8. *Haye* 1743.

Hiſtoire des Révolutions de Perſe, depuis le commencement de ce Siécle juſqu'à préſent. 3 vol. 8. *Paris* 1743.

Hiſtoire Univerſelle, trad. de l'Anglois d'une

d'une Société de Gens de Lettres. 5 vol. 4. fig. *Amst.* 1744. *La Suite sous presse.*

I.

* JEU (le) des Echecs, traduit de l'Italien du Calabrois, nouv. Edition. *Paris & Haye* 1742.

L.

* LEÇONS DE LA SAGESSE sur les Défauts des Hommes. 3 vol. 8. *Haye* 1743.

Dans le Tome I. *de ce Livre, il est Traité des Préjugés qui font souffrir pour des Offenses imaginaires, & des raisons de supporter les Offenses même qu'on suppose réelles.*

Dans le Tome II. *on traite des fausses ressources de l'Impatience, & des Vrais Moiens de prévenir les Peines, ou les rendre supportables.*

Le Tome III. *traite des diverses Utilités que nous pouvons retirer des Défauts des autres pour notre propre Perfection.*

Leçons de Physique Expérimentale, par l'Abbé Nollet, 2 vol. fig. 8. *Paris* 1743.

*L'INGENIEUR MODERNE, ou Essai de FORTIFICATION, qui enseigne la METHODE de Construire & de Fortifier des Places capables de résister aux Vigoureuses ATTAQUES de notre

tems, & de remédier aux Défauts des Places bâties ſuivant d'autres Maximes; avec VIII. Tables gravées en Taille douce ponr ſervir d'Eclairciſſement à ce Syſtême, par le Baron F. D. R. Ingénieur de Diſtinction. *Haye* 1744.

L'Allemagne délivrée, ou Dialogue Dramatique en Vers, entre la Bavière & la France. 8. *à Munich* 1743.

M.

*MERCURE (le) HISTORIQUE & POLITIQUE, contenant l'Etat préſent de l'Europe, ce qui ſe paſſe dans toutes les Cours, les Intérêts des Princes, leurs Brigues, & généralement tout ce qu'il y a de plus curieux en fait de Politique, depuis Novembre 1686. juſqu'à préſent, en CXVI. vol. NB. *La ſuite en paroît exactement le premier de chaque Mois.*

On avertit le public que juſqu'a la fin de l'Année 1744. on trouvera chez FREDERIC-HENRI SCHEURLEER, le ſusdit MERCURE HISTORIQUE & POLITIQUE, en CXVI. Volumes complet pour 115. florins argent courant d'Hollande, après lequel tems, on ne profitera plus d'un pareil avantage, & il faudra en païer 140. florins d'Hollande.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Specta-

Spectacles de la Foire, avec un Catalogue des Piéces de Théatre, depuis 1714. juſqu'à préſent, 2 vol. 12. *Paris* 1743.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire d'un Genre de Polypes d'Eau Douce, à Bras en Forme de Cornes: par Mr. A. Trembley, 4. fig. 1744.

O.

OBſervations de Médecine Pratique, par Mr. de la Metrie, 12. *Paris* 1743.

Oeuvres diverſes de J. van Effen, contenant le *Miſantrope*, la *Bagatelle*, & le *Nouveau Spectateur*, 5 vol. 12. *Amſt.* 1742.

Oeuvres de Detouches, contenant ſes Comédies, & autres Poéſies, 4 vol. 12. *Haye* 1742.

ORACLE (l') de ce Siécle conſulté par les Souverains de la Terre, avec les Réponſes de l'Oracle aux Souverains. Ouvrage ſingulier ſur les Affaires Critiques & Politiques du Tems, 8. *Londres* 1745. *Nouv. Edition.*

P.

PAmela, ou la Vertu récompenſée, 4 vol. avec fig. 12. *Amſt.* 1743.

*PARFAIT (le) CAPITAINE, ou Abrégé des Guerres des Commentaires de César, par H. DUC DE ROHAN, 8. *Haye* 1744.

Pathéologie (la) ou Philosophie du Corps Humain malade, trad. du Latin de Mr. Hoffmann, par Bruhier, 3 vol. 12. *Paris* 1743.

* PERFECTION (la) du Chrétien, par Mr. Lucas, 8. *Haye* 1745.

R.

RECueil de diverses Piéces sur la Philosophie, la Réligion Naturelle, Histoire, les Mathématiques, &c. par Mrs. Leibnitz, Clarcke, Newton & autres, 2 vol. 12. *Amst.* 1740.

Recueil d'Actes, Négociations & Traitez, par Rousset. XVII. vol. 8. *Haye* 1744.

Rollin, Histoire ancienne des Egyptiens, Carthaginois, Assyriens, &c. 6 vol. avec fig. *Paris* 1740.

Rollin, Manière d'enseigner & étudier les Belles-Lettres, 2 vol. 4. *Paris* 1740.

S.

SAtyre de Petrone, par Mr. Boispreaux 2 vol. 8. *Londres* 1742.

Science (la) des Médailles, avec des Remar-

marqués Hiſtoriques & Critiques, 2 vol. 12. *Paris* 1743.

*SYSTEME (le) Politique de la Gr. Bretagne dans la Conjoncture préſente, mis dans tout ſon Jour, 8. *Haye* 1743.

T.

*TABLETTES CHRONOLOGIQUES de l'Hiſtoire Univerſelle, Sacrée & Profane, depuis la Création du monde juſqu'à l'an 1743. avec des Réflexions ſur l'ordre qu'on doit tenir ſur les Ouvrages néceſſaires pour l'étude de l'Hiſtoire, par l'Abbé Lenglet du Freſnoy, 2 vol. 8. *Haye* 1745.

V.

VOet (*Joh.*) *Compendium Juris, juxta ſeriem Pandectarum*, 8. Lovanii 1730.

Voyage (nouveau) fait au Levant en 1731. & 1732. par Tollot, 12. *Paris* 1742.

Wol-

CATALOGUE, &c.

W.

WOlfientie (la belle), ou Entretiens ſur la Philoſophie de Mr. Wolff, 2 vol. 8. *Haye* 1741.

De tems en tems le Libraire F. H. SCHEURLEER ajoutera un pareil *Supplement* à ſon *Catalogue*, où l'on trouvera les LIVRES NOUVEAUX qui paroîtront, ainſi que d'autres dont il aura fait l'acquiſition.

Les Livres marquez d'une * ſont de ſes propres impreſſions.

63645594